

LEAT
DE
GOUD







page 501.



RECHERCHES
SUR
LES VERTUS
DE
L'EAU DE GOUDRON.



RECHERCHES SUR LES VERTUS DE L'EAU DE GOUDRON,

Où l'on a joint des RÉFLÉXIONS PHILOSOPHIQUES *sur divers autres sujets.*

Traduit de l'Anglois

DU DR. GEORGE BERKELEY

Evêque de CLOYNE.

par Dav. R. Boullier

Avec deux Lettres de l'Auteur.

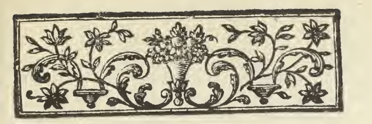
Tandis que nous en avons le tems faisons du bien à tous.
GALAT. VI. 10.

Hoc opus hoc studium parvi properemus & ampli. HOR.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. XLV.



AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

LE bruit que vient de faire en Angleterre l'Ouvrage ſuivant, & le favorable accueïl qu'il y a reçu, joint à l'importance du ſujet, ou pour mieux dire des divers ſujets qu'il traite, m'ont perſuadé qu'on ſeroit bien-aiſe de le voir traduit en notre Langue. J'en connois peu qui renferment en un auſſi petit eſpace autant de choſes curieuſes & utiles, ni qui puiſſe intéreſſer le Lecteur par une plus agréable variété.

D'abord on y expoſe les vertus

ſurprenantes d'un remède inconnu juſques ici parmi nous, quoique la matiere en ſoit aſſez répanduë par-tout. L'illuſtre Auteur qui nous en recommande l'uſage dans ce Traité, & qui du fond de l'Amérique a fait paſſer dans notre Europe un ſpécifique ſi merveilleux, ſi tant eſt qu'on doive ſe borner à le qualifier de la ſorte, eſt un de ces Hommes rares, qui joignent au zéle le plus ardent pour le bonheur du Genre-humain toutes les lumieres propres à rendre ce zéle utile. Grand Phyſicien, & qui plus eſt, grand Philoſophe (car ce ſont-là deux qualités diſtinctes, & il eſt bien moins commun que l'on ne croiroit de les trouver réunies enſemble) après s'être convaincu de l'efficace du remède en queſtion, par un grand nombre d'épreuves heureuſes, il a trouvé dans la profonde étude qu'il a fait
de

de la Nature, de quoi rappeller ſes Expériences à des principes ſolides qui les expliquent, & par-là s'eſt mis en état de les varier elles-mêmes, & de les étendre beaucoup plus loin, en ſuivant une analogie qui paroît très - raiſonnable. L'Expérience eſt un grand Maître ſans doute ; mais il n'appartient pas à tout le monde de ſçavoir interroger à propos ce Maître, de le faire parler, ni de mettre toutes ſes leçons à profit. C'eſt de quoi notre Auteur s'eſt acquité de maniere à s'attirer la reconnoiſſance du Public qui recueillera le fruit de ſes généreux ſoins. Et l'on ne ſçauroit effectivement aſſez s'étonner de voir ici une ſçavante Théorie qui, toute fondée ſur les faits, en rend ſi exactement raiſon. L'Oeconomie Animale, l'analiſe chimique, l'organiſation des plantes, la nature de leurs ſucs, les proprié-

tés connuës des ſels, des huiles, des baumes, &c. les maximes les plus inviolables & les obſervations les plus conſtantes de la Médecine, tout concourt à montrer ici que les ſalutaires effets actuellement opérés par l'Eau de Goudron ſur tant de Malades & de Maladies de différens genres, cette Eau a dû néceſſairement les opérer.

Mais il s'en faut beaucoup que l'objet du Livre ne ſe borne là. L'Auteur s'y propoſe de plus grandes vuës, & en travaillant pour la ſanté du Corps, il prépare une excellente nourriture à l'Eſprit. De ſes recherches ſur les Plantes & ſur leurs différentes réſines, il paſſe à conſidérer les premiers élemens des Corps, les Loix par où la Nature entiere eſt gouvernée, & l'harmonie générale qui régne entre les parties de cet Univers. Il porte ſon vol encore plus haut, & vous

êtes tout ſurpris, ſans que vous ſçachiez par quel enchantement cela s'eſt fait, de vous voir tranſporté tout-à-coup dans la région des idées pures, & dans les routes les moins fréquentées du Monde Intellectuel. Je ne doute nullement, que ceux qui ſe ſentiront aſſez forts pour ſuivre l'Auteur juſques-là, ne lui ſçachent bon gré de l'agréable ſupercherie qu'il leur a faite, en donnant bien plus que ſon titre ne ſembloit promettre.

Au fond cependant, ce titre, ſi l'on y prend garde, promet beaucoup de la part d'un Ecrivain tel que le nôtre. *Siris* (*a*), c'eſt ainſi que l'Original Anglois eſt intitulé, veut dire une chaîne. C'eſt en

 effet

(*a*) Σεὶρις *catena* ſe trouve dans Xenophon, quoique σεῖρα ſoit plus uſité chez les Grecs. J'ai ſupprimé ce titre, trop obſcur pour le commun de mes Lecteurs, en me contentant de mettre l'équivalent.

effet une ſuite de penſées & de réfléxions qui tiennent toutes les unes aux autres, & dont l'enchaînure conduit à de grandes diſtances de l'endroit d'où l'on étoit parti d'abord. Ce déſordre apparent a ſes graces & ſes uſages, que bien des gens préféreront à la méthode réguliere & ſymmétriſée de certains Écrits Dogmatiques. Il renferme même un ordre caché qui eſt préciſément celui qu'a coutume de ſuivre dans ſes penſées tout eſprit né pour les hautes ſpéculations. Un génie de ce caractére ne ſe reſſerre pas volontiers dans les limites d'un petit ſujet. Les premieres vûës que ce ſujet lui fournit, le conduiſent à d'autres plus générales; à meſure qu'il penſe, il élargit de plus en plus ſon terrein; & par un progrès inſenſible de méditation dont le cours ſe régle ſur la liaiſon que les vérités ont entr'elles, il ne tarde guéres,

guéres à ſaiſir les premiers principes. Je n'ai pas beſoin d'avertir mon Lecteur, que la différence eſt grande entre un pareil Ecrivain, & ces Auteurs ſuperficiels, qui courant beaucoup de pays ſans aller que terre à terre, s'applaudiſſent d'avoir confuſément ramaſſé dans le même Volume un tas de choſes mal liées & mal aſſorties. Ceux-ci, comme des papillons, voltigent au hazard ſur mille différens objets, que leur vuë ne fait qu'effleurer ſucceſſivement : celui-là eſt un Aigle qui prend l'eſſor, & qui d'un point de vuë fort élevé, embraſſe, pour ainſi dire, tout l'hemiſphère d'un coup d'œil.

Notre ſçavant Prélat n'a point pour l'Antiquité ce mépris injuſte, qu'affectent pluſieurs Modernes ; auſſi s'appuye-t-il preſque partout des notions de la Philoſophie ancienne, dont il paroît que les plus

précieux monumens lui ſont familiers. Il y a plaiſir de voir avec quelle lumiere il débrouille ce cahos d'opinions bizarres en apparence, avec quelle dextérité il les concilie entr'elles, & ſouvent les ramene à un ſens très-raiſonnable. Pour peu qu'on s'intéreſſe à l'honneur de la Nature humaine, on doit aſſurément le remercier d'avoir déchargé la Doctrine de ces premiers Sages de la Grece & de l'Orient, de je ne ſçai combien d'extravagances impies qu'on ne lui imputoit que faute de la bien entendre. En particulier on verra qu'il a ſi nettement éclairci leur Syſtême ſur l'Ame du Monde, qu'en vain nos Spinoſiſtes & nos autres Eſprits fors prétendroient-ils déſormais ſe reclamer de ces grands noms.

Quoique l'Eſprit de l'homme n'ait eu de tout tems que trop de pente à s'égarer, il y a cependant lieu

lieu de croire que certaines vérités capitales, comme celles qui regardent un Dieu, une Providence, la nature de nos Ames, &c. ont dans tous les ſiécles été connuës des bons Eſprits; & ce n'eſt point ſans une extrême ſatisfaction, que chez les anciens Philoſophes, à travers l'obſcurité ſouvent affectée de leur ſtile, on démêle le témoignage qu'ils leur ont rendu. Ces Philoſophes penſoient profondément, ils ont eu ſouvent des vûës très-juſtes & très-lumineuſes. Ce qui leur manquoit, ſçavoir la méthode, la netteté, la préciſion, eſt un avantage que nous avons par-deſſus eux; & ne fut-ce que par reconnoiſſance pour les belles choſes qu'ils nous ont laiſſées, nous devrions, ce me ſemble, les faire ſervir à mettre leurs penſées dans un plus beau jour.

Ceux qui ne peuvent s'apprivoi-

ſer avec le vuide & les attractions remis en honneur depuis environ ſoixante ans dans la Phyſique par les Philoſophes Anglois, s'appercevront bien-tôt, s'ils s'appliquent à ſuivre les idées de Mr. Berkeley, que quoiqu'il parle le langage de ces Philoſophes, il eſt à l'abri des objections qu'on peut leur faire à cet égard. Selon lui les Corps n'ont en eux aucune force, aucun principe intérieur de mouvement. Tous les Phenomènes naturels, qui frappent nos yeux, ſont l'effet immédiat de l'action de Dieu, réglée ſelon de certaines Loix. Il n'appartient qu'aux Eſprits ſeuls d'être de vrais Agens, de vrais principes d'action. C'eſt en eux uniquement que réſide un pouvoir proprement dit : & pour trancher le mot, eux ſeuls ſont les vrayes ſubſtances; le Monde corporel n'ayant point une exiſtence abſoluë, & ne

devant

devant être regardé que comme un aſſemblage d'apparences, comme un cours réglé de Phénomènes liés enſemble avec une admirable régularité & ſoumis à un certain ordre que la Divine Sageſſe a établi pour l'uſage & la correſpondance mutuelle des Etres intelligens.

Quoiqu'il en puiſſe être de ce Syſtême, que celui qui étoit ſi naturellement en droit de s'en attribuer tout l'honneur, nous aſſure n'être pas nouveau, & ſe trouver même parfaitement conforme aux idées d'Ariſtote & de Platon, on en abandonne le jugement aux perſonnes capables d'en bien peſer les raiſons. Toujours eſt-il vrai que pluſieurs de nos Philoſophes Géometres & Méchaniciens d'aujourd'hui, avec leur peſanteur abſoluë, leur eſpace créé ou increé, leurs vertus attractives & répulſives de divers ordres, leurs tendances au mou-

mouvement, leurs forces mortes & vives, enfin avec ce pénible attirail de propriétés inconcevables & inexplicables qu'ils admettent dans les Corps, ont jetté ſur toute la Philoſophie une incertitude étrange. En douant la Matiere de tant de rares facultés, on nous réduit à ne ſçavoir plus ce que c'eſt que Matiere; on la ſpiritualiſe; on confond les ſubſtances de différens genres, & on abuſe miſérablement du témoignage de nos Sens pour démentir l'évidence de nos idées.

Après avoir ainſi fait de la Matiere un Eſprit, il ne faut pas s'étonner ſi quantité de ces Meſſieurs croyent notre Ame matérielle; & s'ils rangent la penſée & le ſentiment au nombre de tant d'autres opérations ou propriétés merveilleuſes, dont rien n'empêche, ſelon eux, que la Matiere ne ſoit ſuſceptible. Eſt-ce donc là le fruit qu'on devroit

devroit tirer de l'étude de la Nature ? Et les progrès si vantés de la Physique moderne, n'aboutiront-ils qu'à nous rejetter dans de pareilles ténébres ? Non, Mrs. les Méchaniciens ont beau faire, tous leurs sublimes calculs n'effaceront point des différences trop profondément gravées dans la nature des choses. La Substance intelligente ne sçauroit être une Substance visible & palpable, & la cause active qui seule imprime le mouvement, ne peut se confondre avec l'Etre passif qui le reçoit. Le mouvement dans les Corps n'étant qu'une image, & pour ainsi dire, l'ombre de ce pouvoir qui réside dans les seuls Esprits, il prouve ce pouvoir des Esprits, par cela même qu'il en est l'effet, & par conséquent il établit leur existence entierement séparée de celle des Corps. C'est en raisonnant de la sorte que le vrai Philoso-

losophe raméne toutes ses Recherches Physiques à leur véritable but. Il s'éléve sans cesse du Corps à l'Esprit. Dans les loix fixes de la Nature il apperçoit la liberté souveraine de leur Auteur. Loin d'attribuer à la Matiere des forces & des facultés qu'elle n'a pas, ses divers Phénomènes ne sont pour lui qu'autant de signes & d'expressions de la puissance & de l'intelligence éternelle d'un Etre simple, immatériel, infini.

Comme le dessein de M. l'Evêque de Cloyne n'étoit point d'épuiser les sujets qu'il traite, mais de donner proprement un tissu d'aphorismes où il se contente de toucher légérement les vuës & de fournir les ouvertures que sa méditation lui offre, il m'étoit venu dans l'esprit d'ajouter à ma Traduction diverses Notes, où j'aurois eu soin d'éclaircir, de développer, d'ap-

d'appuyer diverſes Vérités importantes que le Texte n'indique qu'en peu de mots. D'ailleurs les anciens Philoſophes s'y trouvant fréquemment cités, j'aurois pû rapporter tout au long leurs paroles, en diſcuter ſouvent le ſens, & hériſſer ces Remarques de toutes les épines de la Critique. Mais j'ai cru que le meilleur parti à prendre étoit de me conformer à l'eſprit de l'Auteur, qui paroît avoir voulu laiſſer quelque choſe à faire à l'intelligence de ſes Lecteurs, & qui d'autre côté ſemble éviter à deſſein tout appareil d'érudition ſuperfluë.

Je me ſuis donc renfermé dans le ſimple office d'Interprète, & j'ai tâché de repréſenter fidellement mon Original, qui pour ſe faire valoir, n'avoit beſoin d'aucune parure étrangere.

Au reſte il eſt bon qu'on ſçache

qu'on

qu'on s'eſt conformé à la troiſiéme Édition du *Siris*, faite depuis peu à Dublin ſous les yeux de l'Auteur, & qu'on a eu ſoin de mettre à profit les Additions & Correctious manuſcrites, qu'il a eu la bonté de communiquer.





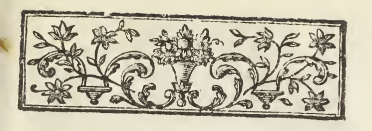
INDICE
DES
MATIERES.

Est

Théo-

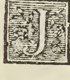
FIN.

RECHER-



RECHERCHES
SUR LES VERTUS
DE L'EAU DE GOUDRON.

Où l'on a joint des REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *ſur divers autres ſujets importans.*



JE commence cet Ouvrage par aſſurer mes Lecteurs, que rien dans ma ſituation préſente n'auroit pû m'engager à l'entreprendre, ſi je n'étois fermement perſuadé du fruit que le Public en doit recueillir. Si la partie ſpéculative de l'Ecrit qu'on va lire fournit de l'exercice & de la nourriture à l'Eſprit, j'oſe dire que l'autre partie tend ſi ſûrement à procurer le bien du Corps, que tous les deux ne peuvent manquer d'y trouver leur compte. D'un Luth dèsaccordé,

c'eſt en vain qu'on prétendroit en tirer quelqu'harmonie ; de même dans l'état préſent, les opérations de notre Ame dépendent à tel point de la bonne diſpoſition de ce Corps qui lui ſert d'inſtrument, que tout ce qui contribue d'une maniére ſenſible à conſerver ou rétablir la ſanté de celui-ci, mérite bien l'attention de celle-là. Voilà par quels motifs je me ſuis déterminé à publier les vertus ſalutaires de l'Eau de Goudron. J'ai cru que ce que chacun de nous doit, en qualité d'homme, au Genre-humain dont il eſt membre, m'en faiſoit une obligation indiſpenſable. Mais l'enchainure naturelle des effets avec leurs cauſes a fait que mes penſées ſur ce ſujet peu relevé, quoiqu'utile, m'ont conduit à d'autres recherches ultérieures, & celles-ci à d'autres encore plus éloignées & peut-être un peu abſtraites ; mais qui, comme je l'eſpere, ne ſeront pas ſans utilité & ſans agrément.

1. Dans certains endroits de l'Amérique l'Eau de Goudron ſe fait en verſant une pinte d'eau froide ſur une égale quantité de Goudron, & remuant le tout enſemble dans un vaſe que l'on laiſſe,

laisse reposer, jusqu'à ce que le Goudron soit précipité au fond. Chaque verre que vous tirez de cette eau, lorsqu'elle est clarifiée, se remplace par égale quantité de nouvelle eau, en observant de secouer le vase, de le laisser reposer comme la premiere fois. Cela se reïtére pour chaque verre, aussi long-tems que l'eau continue d'être suffisamment imprégnée par le Goudron; ce dont on s'assure par l'odeur & par le goût. Mais comme cette méthode donne une eau de différents degrés de force, je préfére la maniere suivante. Versez quatre pintes d'eau froide sur une de Goudron, puis remuez-les & les mêlez intimement avec une cueiller de bois ou un bâton plat, durant l'espace de cinq à six (*) minutes, après quoi laissez reposer le vaisseau bien exactement fermé, pendant deux fois vingt-quatre heures, afin que le Goudron ait le tems de se précipiter. En-

(*) Je fais cette eau plus forte que je n'avois prescrit dans la premiere Edition, ayant trouvé par une plus générale expérience qu'en la remuant pendant cinq à six minutes, pourvû qu'on l'écume & la clarifie avec soin, elle convient mieux à la plûpart des estomacs.

ſuite vous verſerez tout ce qu'il y a de clair, l'ayant auparavant écumé avec ſoin ſans remuer le vaiſſeau, & en remplirez pour votre uſage des bouteilles que vous boucherez exactement, le Goudron qui reſte n'étant plus d'aucune vertu, quoiqu'il puiſſe encore ſervir aux uſages ordinaires.

2. Comme on ſe ſert en quelques-unes de nos Colonies de cette infuſion à froid, comme d'un préſervatif ou d'un préparatif contre la petite vérole, j'ai voulu eſſayer cette pratique étrangere ſur les perſonnes de mon Canton, lorſque la petite vérole y régnoit avec le plus de violence. Le ſuccès a pleinement répondu à mon attente; n'y ayant de ma connoiſſance aucun de ceux qui ont uſé de l'eau de Goudron, ou qui n'ayent échappé ce mal, ou qui ne s'en ſoient heureuſement tirés. Une famille entr'autres m'a fourni l'exemple remarquable de ſept enfans qui ſe tirerent tous très-bien de la petite vérole, à l'exception du plus jeune, qu'on ne put venir à bout de faire boire de cette eau comme les autres.

3. Plu-

3. PLUSIEURS personnes ont été préservées de ce mal par l'usage de la même liqueur, d'autres en ont été favorablement traités ; d'autres enfin pour pouvoir prendre le venin, ont été obligés d'interrompre cette boisson. J'ai observé qu'on la peut boire avec succès & sans aucun danger, aussi long-tems qu'on veut ; & cela, non-seulement avant, mais durant tout le cours de la maladie. La régle générale à suivre, c'est d'en avaler demi-pinte soir & matin à jeun, en variant la dose suivant l'état & l'âge du malade ; pourvû qu'on le prenne toûjours à jeun, & deux heures avant & après le repas. Au-reste la qualité, aussi-bien que la quantité, doit varier selon que l'estomac se trouve plus ou moins foible. Moins d'eau, ou l'eau plus battuë rend la liqueur plus forte ; c'est le contraire si l'on met plus d'eau & qu'on l'agite moins. Sa couleur ne doit pas être plus claire que celle du vin blanc de France, ni plus foncée que celle du vin d'Espagne. Si en la buvant on ne s'apperçoit pas sensiblement d'un certain fumet, il faut que le Goudron fût mauvais, ou qu'il eût déja servi, ou bien, que l'eau ait été faite ou conservée avec

peu de soin. L'expérience apprendra à chacun en quelle quantité, & de quelle force son estomac la peut supporter, & les tems les plus convenables pour la prendre. Je ne vois pas que dans l'usage de ce remede l'excès puisse avoir aucun danger.

4. AYANT conjecturé avec assez d'apparence, qu'un remede si efficace dans une maladie de cette nature, pourroit être bon pour corriger toutes sortes d'impuretés du Sang, je m'avisai de l'essayer sur diverses personnes affectées d'ulceres, ou d'autres maladies de la peau, qui furent bien-tôt soulagées & dans peu totalement guéries. Encouragé par ces succès, je me hazardai de conseiller le même remede dans les maux qu'on sçait être causés par la plus extrême corruption du Sang, & il y réussit beaucoup mieux que ceux qu'on employe ordinairement.

5. L'AYANT essayé sur un grand nombre de différentes maladies, dans une ulcération d'entrailles avec de grandes douleurs, dans une toux séche accompagnée d'ulcere au poumon, comme les expectorations purulentes l'indiquoient assez, dans une Pleurésie & une Péripneumonie,

monie, j'ai trouvé qu'il réussissoit au-delà de mes espérances. J'ordonnai à une personne sujette depuis plusieurs années à des fiévres éréfipélateuses, dès qu'elle en sentoit les premiers avant-coureurs, de boire de l'eau de Goudron, & par-là l'héréfipelle fut prévenuë.

6. Je n'ai jamais rien connu de si ami de l'estomac que l'est cette eau. Elle guérit les indigestions, & redonne l'appétit; c'est un excellent remede pour l'asthme. Il communique une douce chaleur & une prompte circulation à tous les liquides, sans échauffer; & par-là il est bon, non-seulement en qualité de pectoral & de balsamique, mais aussi comme un puissant & sûr désobstruant dans les maux cachectiques & hystériques. Comme il est tout-à-la fois fortifiant & diurétique, c'est un remede admirable contre la Gravelle. Je le crois d'un grand usage dans l'hydropisie. Aumoins sçai-je une personne attaquée d'une très-fâcheuse hydropisie par tout le corps, dont la soif, qui étoit extrême, cessa peu de tems après qu'elle eut commencé d'en faire usage.

7. Celui de ce remede est évident,

(a)Sect. 5. par ce que (a) je viens de dire, dans les maladies inflammatoires. Cependant il pourroit venir à l'eſprit, que le Goudron étant ſulphureux de ſa nature, l'eau de Goudron doit être d'une nature échauffante & propre à enflammer le ſang. Mais il faut obſerver que tout baume contient un eſprit acide, qui eſt réellement un ſel volatil. L'eau eſt le menſtruë qui diſſout toute ſorte de ſels, & qui les tire des ſubſtances dans leſquelles ils ſe trouvent. Ainſi le Goudron étant un baume, ſon acide ſalutaire eſt extrait par l'eau, qui ne ſçauroit mordre ſur la partie réſineuſe, qui eſt plus compacte, & que le ſeul eſprit de vin diſſout. L'eau de Goudron ne ſe chargeant point de particules réſineuſes, peut donc s'employer en toute ſureté dans les inflammations. Et en effet, il s'eſt trouvé que c'étoit un excellent fébrifuge; que c'eſt à la fois un cordial & un réfrigératif.

8. Il y a lieu de croire que les ſels volatils que l'infuſion tire du Goudron, en contiennent les vertus ſpécifiques. Mr. Boyle & d'autres Chimiſtes qui ſont venus après lui, conviennent que les ſels fixes ſont à-peu-près les

les mêmes dans tous les Corps. Mais on ſçait aſſez qu'il n'en va pas ainſi des ſels volatils, qui différent beaucoup entr'eux, & retiennent d'autant plus des qualités ſpécifiques de leur ſujet, qu'on les en ſépare plus aiſément. Or il n'eſt point de ſéparation plus aiſée, que celle qui ſe fait par une infuſion de Goudron dans l'eau froide, qui s'en montrant à l'odeur & au goût ſuffiſamment imprégnée, eſt cenſée retenir les particules volatiles les plus pures & les plus actives de ce beaume végétal.

9. Le Goudron étoit régardé par les Anciens comme bon contre les poiſons, les ulceres, la morſure des bêtes venimeuſes; comme auſſi pour les perſonnes étiques, pour celles qui ſont ſujettes aux écrouelles, pour les paralytiques & les aſthmatiques. Mais ils ignoroient la méthode d'en faire un reméde innocent & ami de l'eſtomac, en l'infuſant dans l'eau froide. On fait aujourd'hui des Ptiſannes avec les feuilles & les ſommités du Pin & du Sapin, à qui l'on reconnoît une vertu antiſcorbutique & diurétique. Mais ce qu'il y a de plus fin, de plus travaillé dans le ſuc de ces arbres, leur ſel, leur eſprit, ſe trou-

vent dans le Goudron, dont la vertu ne s'étend pas aux animaux seulement; mais aussi aux végétables. Mr. *Evelyn.* dans son Traité sur les arbres de Forêt, observe avec surprise que d'enduire de Goudron la tige des arbres, leur est un préservatif contre la dent venimeuse des chévres, ou tels autres accidens, tandis que toute autre matiere onctueuse leur seroit très-nuisible.

10. Le Goudron & la Térébenthine se tirent plus ou moins de toutes les espéces de Pins & de Sapins. Les esprits, les sels essentiels de ces végétaux, sont les mêmes dans la Térébenthine & dans le Goudron ordinaire. Réellement celui-ci, que son vil prix & son abondance peut avoir rendu méprisable, paroît être un excellent baume contenant les Vertus de la plupart des autres baumes, lesquelles il communique aisément à l'eau, & que par son moyen il insinuë promptement, & sans causer le moindre mal, dans l'habitude du corps.

11. Les écoulemens résineux des Pins & des Sapins, composent une classe considérable parmi les drogues qu'employe la Médecine; & ce n'est pas

pas ſeulement entant qu'ils entrent dans les Ordonnances des Médecins, qu'on les croit utiles à la ſanté. Pline nous raconte que du tems des Anciens Romains on mixtionnoit les vins avec de la poix & de la reſine ; & Jonſton, dans ſa Dendrographie, obſerve qu'il eſt ſain de ſe promener dans les bois de Pin, à cauſe de ces particules balſamiques dont l'air y eſt embaumé. C'eſt une choſe connuë que toutes les réſines & les Térébenthines ſont bonnes aux poumons, & auſſi contre la gravelle & les obſtructions. Et l'expérience nous montre, que toutes ces vertus Médecinales ſe trouvent dans l'eau de Goudron, ſans danger d'échauffer le Sang, ni de déranger l'eſtomac. En particulier les Etiques & les Aſthmatiques tirent un grand & prompt ſoulagement de l'uſage de cette eau.

12. COMME les Baumes, & généralement toutes les drogues onctueuſes & huileuſes, ſoulévent l'eſtomac, elles ne peuvent être priſes en ſubſtance durant long-tems, ni en aſſez grande quantité, pour produire tous les effets ſalutaires, que leur mélange intime avec

le ſang & les autres liquides, les rendroit capables de produire. Ce ſera donc un grand avantage de pouvoir faire paſſer telle plus petite quantité qu'on voudra de leurs parties volatiles, dans les conduits, & dans les vaiſſeaux capillaires les plus déliés, d'une maniere qui, loin d'offenſer l'eſtomac, le réjouïſſe au contraire & le fortifie.

12. SUIVANT Pline, la poix liquide, comme il l'appelle, c'eſt à-dire, le Goudron, ſe faiſoit en brulant des bûches de vieux Pins, ou de vieux Sapins bien nourris. Le premier écoulement qui en ſortoit étoit le Goudron; la matietiere plus épaiſſe qui venoit enſuite, c'étoit la poix. Théophraſte entre plus dans le détail. Il nous apprend que les habitans de la Macédoine faiſoient de grands monceaux des troncs de ces arbres, dont, après les avoir fendus, ils avoient ſoin de placer les piéces debout à côté l'une de l'autre : que ces monceaux ou buchers avoient un contour de cent quatre-vingt coudées, avec ſoixante, ou même cent de hauteur; & qu'après les avoir couverts de mottes de terre, afin d'empêcher la flamme, auquel cas le Goudron eût été perdu, ils

ils mettoient le feu aux monceaux, & recevoient dans un canal fait exprès, le Goudron & la poix qui couloient en abondance.

14. PLINE dit que chez les Anciens, on avoit coutume d'étendre ſur la fumée du Goudron bouillant, des toiſons de laine que l'on épreignoit enſuite, & la liqueur qu'on en tiroit, s'appelloit *piſſinum* : Ray prétend que c'eſt la même choſe que le *piſſelœum* des Anciens; mais le Pere Hardouin, dans ſes notes ſur Pline, penſe qu'on tiroit ce dernier des cones du Cédre. J'ignore quel uſage on faiſoit anciennement de ces liqueurs; mais on peut préſumer qu'elles ſervoient à la Médecine, quoiqu'à préſent on ne s'en ſerve point que je ſache.

15, PAR la maniere dont ſe recuëille le Goudron, il paroît clair, ce me ſemble, que c'eſt une production naturelle, logée dans les conduits de l'arbre, d'où le feu qui brule l'arbre la dégage, & la tire comme de ſa priſon, mais ne la fait pas. Si Pline en doit être crû, ce premier écoulement ou ce Goudron, s'appelloit *Cedrium* & étoit d'une telle vertu pour préſerver de la pourriture, qu'on s'en ſervoit en Egyp-

te pour embaumer les morts. Et c'eſt à quoi il attribuë l'incorruptibilité des momies qui ſe ſont conſervées durant tant de ſiécles.

16. Des Auteurs modernes nous apprennent que le Goudron coule du tronc des Pins & des Sapins, lorſqu'ils ſont extrêmement vieux, par des inciſions faites à l'écorce près de la racine. Cette poix n'eſt que du Goudron épaiſſi, & l'un & l'autre ſont l'huile de ces arbres, qui devient épaiſſe & noire par le tems & la chaleur du Soleil. Dans les arbres, comme dans les hommes la vieilleſſe arrête la tranſpiration; alors leurs canaux excrétoires ſe bouchent, & enfin leur propre ſéve les étouffe.

17. La Méthode uſitée dans nos Colonies de l'Amérique, pour faire le Goudron & la poix, eſt au fond la même que celle des anciens Macédoniens, comme il paroît par la deſcription qu'on en a donnée dans nos Tranſactions Philoſophiques. Et la relation de Leon l'Africain, qui décrit comme témoin oculaire la maniere de faire le Goudron ſur le mont Atlas, s'accorde en ſubſtance avec l'une & l'autre de ces pratiques.

18. Jonston dans ſa Dendrographie

phie eſt d'opinion que la poix ſe tiroit autrefois du Cédre, auſſi-bien que du Pin & du Sapin devenu vieux & plein d'huile. Il ſemble en effet que le même mot général eſt employé chez les Anciens pour déſigner les ſucs que l'on tire de tous ces différents arbres. Tant le Goudron, que les diverſes ſortes d'exſudations que rendent ces arbres, doués d'une perpétuelle verdure, ſont compris ſous le nom vague de *réſine*. On fait de la réſine très-dure ou de la poix ſéche avec du Goudron, en le faiſant bruler juſqu'à ce que toute l'humidité ſoit diſſipée. La réſine liquide n'eſt proprement qu'un ſuc huileux & viſqueux qui ſuinte de l'écorce de ces ſortes d'arbres, ou de lui-même ou par inciſion. On la regarde comme l'huile même de cette écorce, épaiſſie par le Soleil. En ſortant de l'écorce elle eſt liquide; mais enſuite elle ſe ſéche & ſe durcit par la chaleur du Soleil, ou celle du feu.

19. SELON Théophraſte on avoit de la réſine en dépoüillant les Pins de leur écorce & en inciſant (a) le Sapin & le Pin. Les habitans du Mont Ida, nous dit-il, écorçoient le tronc de ce dernier

(a) Il y a dans l'Anglois *Silver-fir*.

& *Pitch Pine.* nier arbre, du côté exposé au Soleil, à deux ou trois coudées de terre. Il observe que d'un Pin vigoureux, on en peut tirer de la résine chaque année; d'un médiocrement fort, de deux ans l'un; d'un foible, tous les trois ans, & que trois pareilles recoltes sont tout ce qu'un arbre peut porter. Le même Auteur observe que cet arbre ne produit pas à la fois du fruit & de la résine; mais celui-là quand il est jeune, & celle-ci dans sa vieillesse.

20. La Térébenthine est une excellente sorte de résine. On en distingue dans l'usage de quatre espéces. Celle de Chio ou de Cypre, qui coule de l'arbre appellé *Térébinthe*. La Térébenthine de Venise, que l'on tire du Larix en le perçant: Celle de Strasbourg, qui, à ce que Monsieur Ray nous apprend, sort des nœuds du (*a*) Sapin, elle est de bonne odeur & jaunit en vieillissant. La 4e espéce est la Térébenthine commune; celle-ci n'est ni transparente, ni aussi liquide que les précédentes, & Monsieur Ray tient qu'elle sort du Pin de montagne. Toutes ont les mêmes usages. Théophraste dit que la plus excellente résine ou Thérébenthine sort du Térébinthe

(*a*) *Silver-fir.*

the qui croît en Syrie, & dans quelques Isles de la Grèce. La meilleure après celles-là vient du Sapin & du Pin de l'espece qui se nomme en Anglois *Silver-fir* & *Pitch Pine*.

21. On tombe universellement d'accord des grandes vertus médecinales de la Térébenthine. Or le Goudron & son infusion contiennent toutes ces vertus. L'eau de Goudron est pectorale & restaurante au plus haut degré; & si je puis m'en rapporter à l'expérience que j'en ai faite, elle posséde les plus estimables propriétés qu'on donne aux divers baumes du Perou, de Tolu, de Capivi, & même au baume de Galaad; telle qu'est entr'autres sa vertu contre l'asthme, la pleurésie, les obstructions, les érosions ulcéreuses des parties internes. J'ai trouvé que le Goudron en substance mêlé avec du miel est un excellent remede contre la toux. Les baumes, comme il a déja été observé ci-dessus, soulévent, révoltent ordinairement l'estomac : mais il s'accommode de l'eau de Goudron, qui est ce que je connois de plus propre à le fortifier.

22. La folie des hommes mesure le prix des choses par leur rareté, au lieu

lieu que la Providence a voulu que les choſes les plus utiles, fuſſent auſſi les plus communes. Parmi ces liquides huileux, extraits d'arbres ou d'arbuſtes, qu'on nomme baumes, & dont on fait cas pour leurs vertus médecinales, le Goudron peut tenir ſa place comme un baume excellent. Son odeur forte montre qu'il a des qualités actives, & ſon huile, qu'il eſt propre à les retenir. Ce baume admirable s'achete un ſol la livre; au lieu que celui de Judée, quand il abonde le plus, ſe vend ſur les lieux même au double de ſon poids en argent, ſi nous en devons croire Pline, qui nous apprend auſſi que le meilleur baume de Judée, ſe tiroit uniquement de la racine, & qu'on le falſifioit par un mélange de réſine & d'huile de Térébenthine. Maintenant comparant les vertus que mon expérience m'a découvert dans le Goudron, avec celles qne je vois qu'on attribuë au précieux baume de Judée, de Galaad, ou de la Mecque, car ce ſont les trois noms qu'on lui donne, je ſuis perſuadé que ce dernier remede ne l'emporte point ſur l'autre.

23. Pline prenoit l'ambre pour une

une résine qui distilloit d'une certaine espece de Pin, ce qu'il concluoit de son odeur. Néanmoins puisqu'on le tire du sein de la Terre, il paroît que c'est un fossile, quoique d'une espece très-différente des autres. Mais dumoins il est certain que les propriétés médecinales de l'ambre se retrouvent dans les sucs balsamiques du Pin & du Sapin; sur-tout celles que contient sa préparation la plus estimée, je veux dire le sel d'ambre. L'eau de Goudron en offre à-peu-près l'équivalent, par sa vertu détergente, diaphorétique, & diurétique.

24. Il a déja été remarqué qu'on trouve dans ces arbres nommés *Semperverds*, plus ou moins d'huile ou de baume propre à retenir l'esprit acide qui est le principe de leur vie & de leur verdure. Les autres plantes ne se flétrissent & ne se desséchent, que faute de retenir cet esprit en suffisante quantité. De ces arbres qui produisent la poix, la résine & le Goudron, Pline en compte six especes dans notre Europe; Jonston en distingue dix-huit. Et certainement leur nombre, leur variété & leur ressemblance, fait qu'il est difficile

d'en diſtinguer bien exactement les eſpeces.

25. C'est une remarque qu'ont fait également Théophraſte & Jonſton, que les arbres qui croiſſent dans des lieux bas & à l'ombre, ne rendent pas d'auſſi bon Goudron que ceux qui jouïſſent d'un terrein élevé & d'un air plus libre. De-plus Théophraſte obſerve, que les habitans du Mont Ida en Aſie, diſtinguent les Pins qui croiſſent ſur cette montagne d'avec ceux des bords de la mer, aſſurant que le Goudron des premiers coule en bien plus grande abondance, & a bien plus d'odeur que celui des autres. D'où je conclurois qu'on peut tirer à cet égard un beaucoup meilleur parti qu'on ne fait des Pins & des Sapins des montagnes d'Ecoſſe, & les rendre utiles par cet endroit, tandis que leur bois l'eſt ſi peu pour la charpente, à cauſe de l'éloignement des riviéres & de la difficulté du tranſport. Ce que nous appellons Sapins d'Ecoſſe, eſt mal nommé ; n'étant dans la vérité qu'une ſorte de Pin ſauvage, fort ſemblable, ainſi que Mr. Ray nous l'apprend, à la deſcription d'un Pin qui croît ſur le mont

mont Olympe en Phrygie ; probablement le ſeul endroit hors de ces Iſles où cette eſpece ſe trouve, quoique depuis quelques années on l'y cultive en grande abondance, mais avec ſi peu d'utilité ; tandis qu'avec quelque ſoin de plus, & incomparablement plus d'avantage, ſoit pour le profit, ſoit pour l'ornement, on y pourroit élever des Cédres.

26. Les Pins qui différent des Sapins par la longueur & la diſpoſition de leurs feuilles, comme par la dureté de leur bois, ne rendent pas, au rapport de Pline, autant de réſine que ceux-ci. Les diverſes eſpeces en ont été exactement décrites par les Naturaliſtes ; mais elles s'accordent toutes dans une certaine affinité. Théophraſte donne la préférence à celle qu'on tire des eſpeces nommées (*a*) (ἐλάτη & πίτυς) ſur celle du Pin qui cependant, dit-il, eſt plus abondante. Pline au contraire aſſure que le Pin en rend moins. Il ſemble donc que l'interpréte de Théophraſte ſe ſoit trompé en rendant πεύκη par Pin, auſſi bien que Jonſton, qui tout de même prend le Pin pour le πεύκη de Théophraſte. Le P. Hardouin veut que

(*a*) En Anglois *Silver-fir* and *Pitch-tree*.

que le Pin de Pline ait été nommé par d'autres πεύκη, & par Théophraste πίτυς. Ray croit que le Sapin ordinaire ou le *picea* des Latins est le Sapin mâle de Théophraste. Celui-ci étoit probablement la *Sprucefir* ; car le *picea*, selon Pline, rend beaucoup de résine, aime les lieux froids & montagneux, & se distingue *tonsili facilitate*, parce-qu'il se taille aisément ; ce qui convient à notre *Sprucefir*, dont j'ai vu des bayes trés-épaisses.

27. Il semble y avoir eu quelque confusion dans le nom de ces arbres, aussi-bien chez les Anciens que chez les Modernes, & leurs anciens noms Grecs & Latins se trouvent dans les nouveaux Auteurs appliqués très-différemment. Pline avouë lui-même qu'il n'est pas aisé, même aux Experts, de distinguer les arbres par leurs feuilles, & d'en discerner les sexes & les especes ; difficulté qui s'est considérablement accruë depuis lui, par la découverte de plusieurs nouvelles especes de ce genre d'arbre, qui sont dispersées dans les diverses parties de notre Globe. Mais il n'est pas si aisé de se méprendre aux descriptions, qu'aux noms. Théophras-

te

te nous apprend que le πίτυς différe du πεύκη entr'autres choses en ce qu'il n'est ni si haut ni si droit, ni n'a la feuille si large. Le Sapin se distingue en mâle & femelle. Le dernier a un bois plus doux que le mâle, il est plus beau & plus haut, & c'est probablement le *Silver-fir.*

28. POUR n'en pas dire davantage sur cette matiere obscure, que j'abandonne aux Critiques, j'observerai que suivant Théophraste, non-seulement les Térébinthes, les Pins, les Sapins, rendent de la résine & du Goudron, mais aussi les Cédres & les Palmiers: & même les termes de poix & de résine se prennent dans Pline en une signification si étenduë, qu'il y comprend jusqu'aux larmes du Lentisque & du Cyprès, jusqu'au baume d'Arabie & de Judée, toutes choses qui peut-être ont ensemble beaucoup d'affinité, & qui coincident dans leurs qualités les plus utiles avec le Goudron commun, principalement avec celui de Norwegue le plus liquide & le meilleur à l'usage de la Médecine, de tout ceux dont j'ai fait l'essai. Ces arbres qui croissent au haut des montagnes, exposés au Soleil

&

& au Vent du Nord, ſont comptés par Théophraſte produire le Goudron le meilleur & le plus pur : & les Pins du Mont Ida ſe diſtinguoient de ceux de la plaine, pour en donner un plus délié, plus doux, & de bien meilleure odeur. Or je crois avoir obſervé ces mêmes différences entre celui qui vient de Norwegue, & celui que fourniſſent les païs bas & humides.

29. CONFORMEMENT à l'ancienne obſervation des Péripatéticiens, que le chaud raſſemble les choſes de même nature, & ſépare celles qui ſont de nature différente, nous trouvons que la Chimie eſt faite pour analyſer les Corps. Mais la Chimie qu'employe la Nature eſt d'autant plus parfaite que celle de l'Art, qu'elle joint au pouvoir de la chaleur, celui du méchaniſme le plus exquis. Ceux qui à l'aide du Microſcope ont examiné la ſtructure des arbres & des plantes, y ont découvert une admirable variété de tuyaux capillaires, appropriés à divers uſages comme d'attirer, de pomper les Sucs convenables à la nourriture de la plante, de les diſtribuer dans ſes différentes parties, d'en faire la ſécrétion, & de la dé-

décharger du ſurperflu. On y a trouvé des conduits qui répondent aux Trachées des Animaux pour le paſſage de l'air; d'autres qui répondent aux vaiſſeaux lactées, aux artéres, aux veines. Les Plantes ſe nourriſſent, digérent, reſpirent, tranſpirent, multiplient leur eſpéce, & ſont pourvuës d'Organes délicatement façonnés pour tous ces uſages.

30. On a obſervé que les vaiſſeaux par où coule la ſéve, ſont des tuyaux extrêmement minces, qui s'élevent le long du tronc depuis la racine. Les vaiſſeaux ſécrétoires ſe trouvent dans l'écorce, dans les boutons, dans les feuilles & dans les fleurs. D'autres vaiſſeaux de décharge pour rejetter les excrémens, régnent ſur toute la ſurface de la Plante. Mr. Grew dans ſon Anatomie des Plantes, croit même, quoiqu'on ne ſoit pas encore tout à fait d'accord ſur ce point, qu'il y a dans la ſéve une circulation viſible qui la fait deſcendre vers la racine, & enſuite remonter dans la tige pur la nourrir.

31. Il faut avoüer que les Savans ſont partagés ſur l'uſage ſpécial qu'on doit attribuer à certaines parties des

Plantes. Mais que ceux qui les ont découvertes ayent rencontré juſte ou non, ſur leur véritable uſage, toujours eſt-il certain que les végétaux, dans la multitude innombrable de leurs parties ſi curieuſement travaillées, renferment un méchaniſme dont l'analogie & la reſſemblance eſt étonnante avec celui des Animaux. Peut-être même ne ſera-ce pas ſans fondement, que ce premier méchaniſme nous paroîtra plus induſtrieux que l'autre, ſi nous conſidérons, non-ſeulement les divers ſucs filtrés par les différentes parties de la même Plante, mais auſſi la prodigieuſe quantité de ſucs différents que les diverſes eſpéces de Plantes tirent du même terroir; ce qui prouve qu'elles doivent varier entr'elles à l'infini, pour le tiſſu de leurs vaiſſeaux abſorbans & de leurs conduits ſécrétoires.

32. On peut donc regarder le corps animal ou végétal, comme un ſyſtême organiſé de tuyaux ou de vaiſſeaux, remplis de diverſes ſortes de fluides. Comme les fluides ſe meuvent dans les vaiſſeaux de l'animal, par la ſyſtole & diaſtole du cœur, par l'expanſion & condenſation alternative de l'air, & par

par les oſcillations des membranes & des parois des vaiſſeaux ; de même au moyen de l'air dilaté & comprimé dans les trachées, ou vaiſſeaux compoſés de fibres élaſtiques, la ſéve eſt pouſſée dans les tuyaux artériels de la Plante, & les ſucs végétaux, raréfiés par la chaleur & condenſés par le froid, tantôt montent & s'évaporent dans l'air, & tantôt deſcendent en forme de liquide ſenſible.

33. Ainsi les ſucs, purifiés d'abord par leur filtration, à travers les pores déliés de la racine, s'exaltent enſuite par l'action de l'air & des vaiſſeaux de la Plante, ſurtout par celle du Soleil, qui en même-tems qu'il échauffe, éleve & raréfie la ſéve, dont il forme un atmoſphére, ſemblable à celui des particules inſenſibles qui s'exhaltent par tranſpiration des corps animaux. Et quoiqu'on attribuë principalement aux feuilles, l'office de poumons, pour exhaler les vapeurs ſuperfluës, & pour attirer les nourricieres, cependant il eſt probable que les actions réciproques de repulſion & d'attraction, ont lieu dans toute la ſurface des végétaux, auſſi-bien que des ani-

maux. Cette réciprocité, selon Hippocrate, est le moyen dont la Nature se sert pour nourrir les Animaux, & les maintenir en bon etat. Et assurément il n'est pas aisé de dire quel degré de nourriture une Plante peut tirer par ses feuilles & par son écorce, de ce fluide étérogéne qui l'environne & qu'on appelle air. il paroît dumoins que son secours est également considérable & indispensable pour la vie des Animaux, & pour celle des Plantes.

34. C'est une opinion reçuë chez beaucoup de Physiciens, que la séve circule dans les plantes, comme fait le sang dans les animaux; qu'elle monte par des artéres capillaires dans la tige, & que là, trouvant dans l'écorce de nouveaux conduits qui s'anastomosent avec les premiers, ceux-ci semblables aux veines, rapportent à la racine le résidu de la séve, après les dépots qui s'en sont faits dans les diverses parties de la Plante, & les sécrétions nécessaires aux différents besoins de la tige, des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit. D'autres nient cette circulation, & prétendent qu'il

qu'il eſt faux que la ſéve retourne par les conduits de l'écorce. Tous conviennent cependant qu'il y a des ſucs qui montent, & qu'il y en a qui deſcendent; les uns veulent que ces montées & deſcentes ſoient une circulation des mêmes ſucs en différents vaiſſeaux; tandis que d'autres ſoutiennent que ceux qui montent, ſont attirés par la racine, & que ceux qui deſcendent, ſont une autre ſorte de ſucs, dont s'imbibent les feuilles & les extrémités des branches : d'autres enfin s'imaginent que le même ſuc, ſelon qu'il eſt condenſé ou raréfié par le froid ou par la chaleur, monte ou baiſſe dans le même tuyau. Je n'entreprendrai point de décider cette controverſe : ſeulement je ne puis m'empêcher d'obſerver que la preuve vulgaire, priſe de l'analogie des Plantes aux Animaux, perdra beaucoup de ſa force, ſi l'on conſidére que la circulation prétenduë de la ſéve depuis la racine ou les lactées, à travers les artéres, pour retourner de nouveau à la racine au moyen des anaſtomoſes, par les veines ou par les conduits de l'écorce, n'eſt conforme ni analogue

en aucune ſorte à la vraie maniere dont le Sang circule.

35. Il ſuffira d'obſerver, ce que tous doivent reconnoître, c'eſt qu'une Plante ou un arbre eſt une machine très-
(a) 30, délicate & très-compliquée, (a) où par
31. les mouvemens de ſes diverſes parties, les ſucs groſſiers qui ſont reçûs dans les vaiſſeaux abſorbans, ſoit de la racine, ou de la tige, ou des branches, ſe mêlent, ſe ſéparent, s'altérent, ſe digérent, s'éxaltent diverſement, & cela d'une maniere admirable. A meſure qu'ils paſſent dans l'intérieur, ou à la ſuperficie de la Plante, qu'ils montent ou qu'ils deſcendent à travers des tuyaux de grandeur, de forme, & de tiſſu différents, qu'ils ſe trouvent différemment affectés par la compreſſion & l'expanſion alternative des vaiſſeaux élaſtiques, par la viciſſitude des ſaiſons, enfin par l'action différente du Soleil, ces ſucs groſſiers s'affinent, & ſe perfectionnent de plus en plus.

36. Il n'y a donc point de Chimie pareille à celle de la Nature qui joint à l'action de la chaleur, les filtrations les plus délicates & les plus induſtrieu-
(b) 29. ſement variées. (b) L'action continuel-

le

le du Soleil ſur les élémens de l'air, de la terre, de l'eau, ſur toute ſorte de corps mixtes, animaux, végétaux & foſſiles, y exécute toutes les diverſes opérations de la Chimie. D'où l'on ſemble pouvoir conclure que l'air eſt rempli des divers réſultats de ces opérations; c'eſt-à-dire, de vapeurs, fumées, huiles, ſels, eſprits, extraits de tous les Corps que nous connoiſſons, De cet aſſemblage, de cette maſſe générale de matieres exaltées, l'arbre recevant celles qui lui ſont propres dans les conduits déliés des feuilles, des branches & du tronc, elles y ſubiſſent à travers ſes divers organes différents changemens, des ſécrétions & des digeſtions nouvelles, juſqu'au tems qu'elles doivent prendre leur forme la plus parfaite.

37. Et l'on ne s'étonnera pas que le tiſſu particulier de chaque Plante ou de chaque arbre, agiſſant aidé par la chaleur du Soleil, & par les ſucs qui s'y trouvoient déja renfermés, altére cette nourriture délicate qu'ils tirent de la terre & de l'air, (*a*) au point de produire diverſes qualités ſpécifiques, de grande efficace dans la Médecine, (*a*) 33.

surtout si l'on considére ce que d'habiles gens croyent sçavoir que l'influence du Soleil sur les Plantes, n'est pas borné à sa seule chaleur. Certainement le Dr. Grew, ce curieux Anatomiste des Plantes, prétend que l'influence Solaire différe de celle du feu de nos Cuisines, par autre chose que par avoir une chaleur plus égale & plus temperée.

38. Ces sucs nourriciers, reçûs dans les vaisseaux lactées, ou des animaux ou des Plantes, consistent en particules huileuses, aqueuses & salines, dont, après qu'elles ont été dissoutes, volatilisées & diversement agitées, une partie se perd & s'exhale en l'air, & celle qui reste, par la disposition de la Plante même & par l'action du Soleil, se filtre, se purifie, se cuit, se mûrit, jusqu'à se mettre en consistence d'huile épaissie, ou de baume. Puis se déposant dans certaines cellules, placées principalement dans l'ecorce, que l'on croit répondre au *panniculus adiposus* des Animaux, défend les arbres contre l'injure de l'air, & lorsqu'il se trouve en quantité suffisante, entretient leur verdure toute l'année. Ce baume qui

qui ſuinte à travers l'écorce, ſe durcit en réſine, que produiſent en quantité diverſes eſpeces de Pins & de Sapins, dont l'huile plus abondante & plus propre à retenir cet eſprit acide, qu'on caractériſeroit peut-être aſſez juſte, en la nommant l'ame des Végétaux, ſoutient l'action du Soleil, & attirant ſes rayons, en eſt exaltée & enrichie au point de devenir le plus excellent remede. Tel eſt le dernier produit de l'arbre, quand le tems & le Soleil l'ont parfaitement mûri.

39. C'EST une obſervation de Théophraſte ; que quand les plantes, & les arbres pouſſent, c'eſt alors qu'ils ont le plus de ſéve ; mais que lorſqu'ils ceſſent de germer & de produire, alors leur ſéve a le plus de force, & caractériſe le mieux la nature de la plante ; & qu'à cauſe de cela, les arbres qui rendent la réſine ne doivent être inciſés qu'après leur pouſſe. Il y a auſſi tout lieu de penſer, que le ſuc des vieux arbres, dont les parties organiques ne forment point de nouvelle ſéve, eſt plus mûr que celui des autres.

40. LES odeurs aromatiques qu'ex-

halent les végétaux, ſemblent ne dépendre pas moins de la lumiere du Soleil, que les couleurs en dépendent. Le pouvoir organique & attractif de la plante, concourt avec le Soleil pour la formation de celle-là, comme y concourent pour produire celles-ci, les pouvoirs réfléchiſſans de l'objet ſur le-
(*a*) 36, quel tombe ſa lumiere. (*a*) Et comme
37. il paroît par les expériences du Chev. Newton, que toutes les couleurs ſont virtuellement renfermées dans la lumiere toute blanche du Soleil, ne venant à ſe montrer que lorſque les rayons ſont ſéparés par les forces attractives ou répulſives des objets; de même les qualités ſpécifiques des ſucs des plantes, paroiſſent devoir être virtuellement ou éminemment renfermées dans la lumiere de cet Aſtre, & ſe développer actuellement par la ſéparation que ſçavent faire de ſes rayons, les divers tuyaux capillaires qui les attirent & s'en imbibent, d'où réſultent certaines odeurs, certaines qualités, à-peu-près comme de tels ou tels rayons réfléchis réſultent telles ou telles couleurs.

41. De curieux Anatomiſtes ont obſervé, que dans les glandes des ani-

maux,

maux, les vaiſſeaux excrétoires ſont enduits d'un duvet fin, qui dans les glandes différentes eſt de différentes couleurs. Et l'on croit que chaque duvet particulier étant originairement abbreuvé de l'eſpece de liqueur qui lui eſt propre, n'attire que celle de cette eſpece; au moyen dequoi, s'opere dans les diverſes parties du Corps la Sécrétion des différentes liqueurs. Peut-être y a-t-il dans les plantes & dans leurs vaiſſeaux abſorbans, qui ſont d'une extrême délicateſſe, quelque choſe d'analogue, qui contribuë à former dans la plante cette infinie variété de ſucs qu'elle tire de la même terre & du même air.

42. Le baume, ou l'huile eſſentielle des végétaux, contient un eſprit d'où réſulte l'odeur, le goût, les qualités ſpécifiques de la plante. *Boerhaave* eſtime que cet eſprit primordial & dominant, n'eſt ni huile, ni ſel, ni terre, ni eau; mais quelque choſe de trop délié & de trop ſubtil pour être démêlé du reſte, & rendu perceptible à l'œil. Cet eſprit, lorſqu'on le laiſſe envoler de l'huile de Romarin, par exemple, la laiſſe dénuée de toute odeur. Cette

étincelle de vie, cet esprit, cette ame des végétaux, si l'on peut parler ainsi, s'échappe de l'huile ou de l'eau dans laquelle il étoit logé, sans y laisser appercevoir aucune diminution sensible.

43. Il semble que les Formes, les amas ou principes de la vie végétative, soient dans la lumiere qui émane du
(a) 40. Soleil, (*a*) & qui fait dans le grand Monde la fonction des esprits animaux dans le petit; sçavoir de servir d'enveloppe immédiate, d'organe subtil, de véhicule à l'Agent. Il ne faut donc pas s'étonner si ce qu'on appelle *Ens primum, scintilla spiritusa* de la plante, est quelque chose de si délié, de si fugitif, qu'il échappe à nos plus délicates recherches. Il est évident qu'à l'approche du Soleil, toute la nature se met en action, & qu'elle languit dès qu'il s'éloigne; le Globe terrestre paroissant n'être qu'un sujet convenablement disposé pour être vivifié par ses rayons. D'où vient que dans les Hymnes d'Homere, la Terre est appellée *l'Epouse du Ciel*, ἄλοχ᾽ Οὐρανοῦ ἀστερόεντος.

44. L'Esprit lumineux, en quoi consiste la forme ou la vie de la plante, & duquel naissent ses différentes pro-

priétés,

priétés, eſt quelque choſe d'extrêmement volatil. Ce n'eſt pas l'huile, mais quelque choſe de plus ſubtil, dont l'huile eſt le véhicule, & que cette huile, logée en diverſes parties de la plante, particulierement dans la ſemence & dans les cellules de l'écorce, empêche de s'échapper. Cette huile purifiée, exaltée par les organes mêmes de la plante, enfin agitée par la chaleur, devient le receptacle propre à contenir cet eſprit dont partie s'exhale à-travers des feuilles & des fleurs, partie eſt arrêtée par cette humeur onctueuſe qui la retient dans la plante. Notez que cette huile eſſentielle, animée, s'il faut ainſi dire, de l'odeur de la plante, eſt très-différente de tout eſprit qu'on pourroit tirer de la plante par fermentation.

45. L'AIR (*a*) eſt impregné de lu- (*a*) 37,
miere, les vapeurs à leur tour s'impre- 43.
gnent d'air, & deviennent par diſtillation une liqueur aqueuſe, après s'être élevées dans l'alembic par une douce chaleur, cette eau aromatique qu'on tire de la plante, en conſerve l'odeur & le goût. On a remarqué que le mélange des huiles diſtillées avec de l'eau, par où l'on eſſaye de contrefaire cette eau

végé-

végétale, ne sçauroit jamais l'égaler. Tant la Chymie de l'Art demeure audessous de celle de la Nature.

46. Moins on force la Nature, & mieux elle réussit dans ses productions. Moins les olives & les raisins sont pressés, plus est bon le jus qui en sort. La résine qui coule d'elle-même des branches, ou qui suinte à la plus légere incision, est la plus odorante & la plus exquise. On observe que les infusions de plantes ont plus de vertu que les décoctions; ce qu'il y a de plus volatil & de plus subtil dans les sels & dans les esprits, se perdant ou s'alterant par cette derniere voye, au-lieu qu'il se conserve par la premiere dans son état naturel. On observe aussi que la partie la plus déliée, la plus pure, la plus volatile, est celle qui dans la distillation s'éleve la premiere. En effet, il semble que les particules les plus légeres & les plus actives, sont celles qui requiérent le moins de force pour se dégager de leur sujet.

47. C'est pourquoi par l'infusion dans l'eau froide, on tire du Goudron ses sels & ses esprits les plus actifs, sans en pouvoir dissoudre la partie résineuse.

neuse. (*a*) De-là il paroît combien (*a*) Sect. 7. seroit peu fondée la prévention que l'on auroit contre cette eau de Goudron, en la regardant comme un remede capable d'enflammer le sang par son souffre & par sa résine, puisqu'elle n'est impregnée que d'un esprit acide très-subtil, qui est balsamique, rafraîchissant, diurétique, & doué de (*b*) quantité d'autres vertus. On croit les esprits un composé de sels & de phlegme, probablement aussi d'une espece d'huile très-déliée, différent de l'huile ordinaire en ce qu'elle se mêle avec l'eau & lui ressemblant en ce qu'elle coule en petits ruisseaux par la distillation. On reconnoit dumoins que l'eau, la terre & le sel fixe, sont les mêmes dans toutes les plantes; qu'ainsi ce qui différencie une plante & la fait ce qu'elle est, ne consiste dans aucune de ces choses, pas même dans l'huile la plus déliée, qui ne sert que de véhicule à cette premiere étincelle, à cette forme de la plante, pour parler le langage des Chymistes & celui de l'Ecole. Les Chymistes observent que toutes les sortes de bois balsamiques produisent un esprit acide, c'est le sel huileux volatile

(*b*) 42. 44.

latile des végétaux ; c'est lui principalement qui contient leurs vertus médicinales ; & par les expériences que j'ai faites, il paroît que l'esprit acide de l'eau de Goudron, a dans un éminent degré les propriétés de celui du Gayac & des autres bois dont se sert la Médecine.

48. Les qualités qui ont quelque chose de trop puissant pour que le Corps humain les puisse dompter en les unissant à sa substance, lui doivent être nuisibles. Ainsi tous les acides ne sont pas salutaires, ou exempts de danger. Mais celui-ci paroît si parfaitement cuit, si doux, si temperé, & avec cela d'un spiritueux si subtil & si volatile, qu'il doit pénétrer aisément dans les plus petits vaisseaux, & s'y ajuster avec la derniere facilité.

49. Si quelqu'un a envie de dissoudre quelque portion de résine, conjointement avec le sel & l'esprit, il n'a qu'à mêler dans l'eau un peu d'esprit de vin. Mais de parvenir à une entiere solution des gommes & des résines, qui les mette en état de pénétrer dans tout le Systême du Corps animal, comme fait cet esprit acide

qui

qui se dégage le premier, c'est peut-être une chose impossible. Les Chymistes ont un aphorisme qu'ils tiennent de *Van-Helmont*, c'est que quiconque peut mettre le Corps humain en état de dissoudre la Myrrhe, a trouvé le secret de se prolonger les jours. Et *Boerhaave* ne croit pas cette idée destituée de vraisemblance, puisque la Myrrhe empêche les Corps de se corrompre. Or cette propriété ne se remarque pas moins dans le Goudron, dont les Anciens se servoient pour embaumer & conserver les cadavres. Et quoique *Boerhaave* lui-même, & d'autres Chymistes avant lui, ayent donné des méthodes pour avoir des solutions de Myrrhe, ce n'est que par le moyen de l'Alcohol, qui n'en extrait que les parties inflammables. Il ne paroît pas qu'aucune solution de Myrrhe soit impregnée de son sel, ou de son esprit acide. Il ne seroit donc pas étonnant que l'eau dont nous parlons fût plus capable d'entretenir la santé & de prolonger la vie, que quelque solution de Myrrhe que ce puisse être.

50. Certainement diverses gom-

mes

mes & réſines peuvent avoir en elles-mêmes beaucoup de vertu, & cependant, à cauſe de la groſſiéreté de leurs parties, n'être pas capables de paſſer dans les vaiſſeaux lactées & autres de pareille petiteſſe, ou même de communiquer aiſément leur vertu à un menſtruë qui puiſſe ſûrement & promptement la tranſmettre par tout le Corps. Par toutes ces raiſons, on trouvera, je m'aſſure, que l'eau de Goudron a de ſinguliers avantages. On obſerve que l'eſprit acide eſt d'autant plus fort, qu'il faut, pour le faire monter, un plus grand degré de chaleur. Aſſurément donc nul acide ne paroît devoir être plus doux que celui-ci, que l'on a par une ſimple infuſion d'eau froide, qui ne ſépare du ſujet que les parties les plus ſubtiles & les plus légeres, & ne tire, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, que la fleur de ſes qualités ſpécifiques. Il eſt bon d'obſerver ici, que le ſel & l'eſprit volatil des végétaux, en picotant doucement les ſolides, atténuent les liquides qu'ils contiennent & favoriſent les ſécrétions; que de plus ils ſont actifs & pénétrans, contre le naturel des autres acides en général.

51.

51. C'EST une grande maxime pour la ſanté, que d'entretenir les liquides dans un juſte degré de fluidité. Ainſi l'acide volatil de l'eau de Goudron qui atténuë & rafraîchit modérément tout enſemble, contribuë extrêmemeut à la ſanté, en qualité de déſobſtruant doux & ſalutaire, qui anime la circulation des fluides, ſans bleſſer les ſolides; éloignant doucement par-là, ou prévenant ces obſtructions qui ſont la grande & générale cauſe des maladies chroniques; & qui peut ainſi tenir lieu des anti-hyſtériques, l'Aſſa fœtida, le Galbanum, la Myrrhe, l'Ambre, & en général de toutes les réſines & gommes d'arbre ou d'arbriſſeaux qu'on employe dans les maladies des nerfs.

52. L'EAU chaude eſt elle-même un déſobſtruant. Ainſi l'infuſion du Goudron, buë chaude, s'inſinuë plus aiſément dans tous les petits vaiſſeaux capillaires, & agit non ſeulement par la vertu du baume, mais auſſi par celle du véhicule. Le goût même de cette Médecine, ſa qualité diurétique, & celle d'être un ſi excellent cordial, en montre l'activité. Et en même temps qu'il vivifie le ſang pareſſeux des hyſ-

tériques,

tériques, ſon huile balſamique ralentit le mouvement trop rapide d'un ſang acre & trop ſubtil dans les Etiques. Il y a, dans le ſang des perſonnes ſaines & robuſtes, une certaine lenteur, une certaine douceur ; au-contraire dans les tempéramens foibles & malſains, le ſang eſt ordinairement acre & diſſout. Les parties les plus ſubtiles du Goudron ne ſont pas ſeulement chaudes & actives, elles ſont auſſi balſamiques & adouciſſantes, elles corrigent l'acreté du ſang, le rendent plus onctueux, & rétabliſſent les vaiſſeaux & les glandes que ſon picottement avoit offenſés.

53. L'EAU de Goudron a les qualités ſtomacales & cordiales de l'Elixir de propriété, des goûtes de Stoughton, & de quantité d'autres teintures & extraits ; avec cette différence, qu'il produit plus ſûrement ſon effet, & n'a rien de cet eſprit de vin qui, ſous quelque mélange, ſous quelques déguiſement qu'on le préſente, peut toujours en quelque degré paſſer pour un poiſon.

54. ON regarde comme des purgatifs, tous les remedes qui, par leur na-

nature active & subtile, pénétrent dans toute l'œconomie animale, & produisent leur effet dans les vaisseaux capillaires, & dans les conduits excrétoires les plus déliés, qu'ils ouvrent & nettoyent doucement. L'eau de Goudron est extrêmement propre à opérer cette purgation insensible, par la ténuité & l'activité de son acide volatil. Il lui faut assurément une extrême subtilité de parties, pour pouvoir nettoyer les conduits par où se fait la transpiration, s'il est vrai qu'un grain de sable boucheroit l'orifice de plus de cent mille de ces conduits.

55. Une autre voie par où opére cette eau, c'est par les urines, & peut-être n'y en a-t-il point de plus efficace & de plus sûre pour purifier le sang, & pour emporter les sels dont il est chargé. Mais il semble qu'elle agisse principalement comme un altérant sûr & facile, beaucoup plus sûr que ces véhémens purgatifs, le mercure & l'émétique, qui font violence à la nature.

56. L'Obstruction de quelques vaisseaux, fait que le sang prend un mouvement plus rapide dans ceux qui ne sont pas obstrués. De là mille différens

férens déſordres. Une liqueur qui délaye & atténuë, réſout les concrétions qui formoient cet embarras. Tel eſt l'eau de Goudron. On peut dire, il eſt vrai, de l'eau commune, & des préparations de mercure, qu'elles atténuent; mais on doit conſidérer que l'eau pure dilate ſeulement les vaiſſeaux, & par-là les relâche & affoiblit leur reſſort, & que le mercure par ſon extrême poids, peut juſtement être ſoupçonné d'endommager les petits tuyaux capillaires; qu'ainſi ces deux déſobſtruans portent leur action trop loin, & que diminuant la force des vaiſſeaux élaſtiques, ils deviennent la cauſe éloignée de ces mêmes concrétions qu'ils devoient réſoudre.

57. La foibleſſe & la roideur des fibres, paſſent chez les plus habiles Médecins pour être les ſources de deux différentes claſſes de Maladies. Trop de lenteur dans le mouvement des liquides, occaſionne dans les fibres le premier de ces vices. C'eſt pourquoi l'eau de Goudron eſt bonne à fortifier les fibres, en accélérant doucement les liquides qu'elles renferment. D'autre côté comme elle eſt onctueuſe & douce,

elle

elle humecte, elle amollit les fibres séches & roides : devenant ainsi le remede pour les deux maux opposés.

58. Les Savons communs sont un composé de sel lixivieux & d'huile, L'acreté corrosive des particules salines, étant adoucie par le mélange d'une substance onctueuse, ils s'insinuent dans les petits conduits avec moins de difficulté & de danger. De la combinaison de ces différentes substances, il en résulte un remede très-subtil & très-actif, qui est fait pour se mêler avec toute sorte d'humeurs, & pour résoudre toutes sortes d'obstructions. Aussi regarde-t-on à bon droit le savon comme le remede le plus efficace en plusieurs maladies. On reconnoît le savon Alcalin pour déterſif, atténuant, apéritif, résolutif, adoucissant ; il est pectoral, vulneraire, diurétique, & il a d'autres bonnes qualités que l'on trouve aussi dans l'eau de Goudron. L'on convient que l'huile & les sels acides combinés ensemble, existent dans les végétaux ; & peut-être qu'il y des savons acides aussi-bien que d'alcalins. Or la nature savoneuse des esprits acides des végétaux, est ce qui les rend diurétiques,

rétiques, ſudorifiques, pénétrans, déterſifs & diſſolvans au point qu'ils le ſont. Tel par exemple eſt l'eſprit acide du Gayac. L'eau de Goudron paroît avoir les mêmes vertus dans un degré tempéré & ſalutaire.

59. C'EST l'opinion générale que tous les acides coagulent le Sang. Boerhaave excepte le vinaigre, qu'il tient pour un Savon, entant qu'il ſe trouve contenir une huile, auſſi bien qu'un eſprit acide. De-là vient qu'il eſt tout enſemble onctueux & pénétrant, un puiſſant préſervatif contre l'inflammation, & un antidote contre la corruption & l'infection, non moins efficace. Mais il paroît évident que l'eau Goudronnée eſt un Savon auſſi-bien que le vinaigre. Car quoique ce ſoit le propre de la réſine qui n'eſt qu'une huile épaiſſie, de ne ſe point diſſoudre
(a) 47. dans l'eau; (a) cependant les ſels attirent quelques particules déliées de l'huile eſſentielle, laquelle ſert de véhicule aux ſels acides, & ſe manifeſte dans la couleur de l'eau ; car le pur ſel eſt ſans couleur. Et quoique la réſine ne puiſſe ſe diſſoudre dans l'eau, cependant cette huile ſubtile où les ſels végétaux ſont logés,

logés, se mêla aussi-bien avec l'eau que fait le vinaigre, qui contient également de l'huile & du sel. Comme dans l'eau de Goudron, l'huile se manifeste elle-même à l'œil, ainsi les sels acides se manifestent au goût. L'eau Goudronnée est donc un savon, & comme telle, posséde les vertus médicinales du savon.

60. Elle opére même plus doucement, en ce que les sels acides perdent leur acreté, étant engagés dans les particules de l'huile, comme dans autant de petites gaines, & qu'aprochant par-là de la nature des sels neutres, ils en sont plus bénins, plus amis de notre constitution. Elle opére avec plus d'éfficace, en ce qu'à l'aide de cette huile volatile, souple, propre à s'insinuer, ces mêmes sels s'introduisent plus aisément dans les conduits capillaires. C'est-là ce qui la rend, ainsi que je l'ai expérimenté, le remède le plus sûr & le plus efficace dans les fiévres, dans les maladies épidémiques, comme dans les chroniques; étant bon comme balsamique contre la trop grande fluidité du Sang, & corrigeant comme savon son trop de

viscosité. Il y a quelque chose dans la nature ignée & corrosive des Sels lixivieux, qui rend l'usage du savon alcalin dangereux dans tous les cas où l'inflammation est à craindre. Et comme les inflammations sont souvent causées par des obstructions, il semble que le savon acide est le plus sûr desobstruant.

61. On a observé que la meilleure Térébenthine, quoiqu'en grand crédit pour ses qualités vulnéraires & détersives, occasionne par sa chaleur des tumeurs inflammatoires. Au-lieu que
(a) 7, 8. l'esprit acide qui domine dans (*a*) l'eau de Goudron, la rend rafraîchissante, & d'un usage plus sûr. L'huile éthérée de la Thérébenthine, est à la vérité un dessiccatif, ou consolidant, un anodin admirable quand on l'applique extérieurement aux playes ou aux ulcéres; elle n'est pas moins propre à nettoyer les conduits de l'urine, & à guérir ces conduits ulcerés : mais aussi la propriété de relâcher extrêmement, qu'on lui connoit, fait que prise intérieurement elle est quelquefois très nuisible. L'eau goudronnée n'a point ces mauvais effets, qui sont dûs, en grande partie,

je

je crois, à ce que l'huile éthérée a été dépouillée dans la diſtilation de ſon acide, dont l'action ſtimulante, qui contracte les parties en les picotant, ſert de correctif à la qualité aſſoupiſſante & trop relaxative de l'huile.

62. Le ſuc que les bois rendent par décoction, ne paroît jamais ſi mûr & ſi travaillé, que celui qui dépoſé dans les cellules du Térébinthe, coule de lui-même par une eſpéce de ſuintement. Et en vérité, quoique le baume du Perou, qu'on retire en faiſant bouillir le bois, & écumant la décoction, ſoit un reméde eſtimable & qui mérite qu'on en faſſe cas en diverſes maladies, particuliérement dans l'aſthme, les douleurs néphrétiques: les coliques nerveuſes & les obſtructions; cependant je ſuis perſuadé, & ce n'eſt pas ſans en avoir fait l'épreuve, que l'eau de Goudron eſt plus ſalutaire dans tous ces maux, que ne la peut être cette drogue qu'on vend ſi cher.

63. Il a déjà été remarqué ci-deſſus, que les vertus reſtaurantes, pectorales, anti-hyſteriques des gommes & baumes les plus précieux, ſe rencontrent à un

 haut

(*a*) 9, haut degré dans l'eau de Goudron. (*a*)
21, 22, Et je ne connois aucun usage des Ptisan-
23. nes, à quoi cette eau ne réponde avec du moins un égal succès. Elle contient jusqu'aux vertus du Gayac, celui de tous les bois qui paroît en avoir le plus, puisqu'elle rechauffe, adoucit les humeurs, qu'elle est diaphorétique, propre à la goute, à l'hydropisie, aux fluxions & même aux maladies secretes. Et il ne doit pas être surprenant, que la vertu qui se tire d'un vieux bois sec en le faisant boullir, se trouve inférieure à celle que l'on extrait d'un baume.

64. Il y a dans l'eau de la Géronstére, la plus estimée de toutes les Fontaines de Spa, un esprit volatil d'une extrême subtilité; mais cette eau ne supporte pas le transport. Les qualités stomacales, cordiales & diurétiques de cette Fontaine, ressemblent un peu à celles de l'eau de Goudron qui, si je ne me trompe fort, contient les vertus des meilleures eaux sulphureuses & chalybées, avec la différence, que ces eaux portent à la tête, ce que la nôtre ne fait pas. Outre qu'il y a un regime à observer, principalement pour

pour les eaux chalybées, que je n'ai jamais trouvé néceſſaire pour celle-ci. L'eau de Goudron n'aſſujettit ceux qui la prennent, ni pour les heures, ni pour le regime de vivre, ni pour le travail. Un homme peut étudier, faire de l'exercice, ſe repoſer, prendre ſes heures à l'ordinaire, ſortir, reſter chez ſoi comme il lui plait, & ſe nourrir de bons alimens, de quelqu'eſpéce qu'ils ſoient.

65. L'USAGE des eaux minerales, quoique ſouverain pour les nerfs & pour l'eſtomac, eſt ſouvent ſuſpendu par des maux cauſés par le froid ou l'échauffement, auſquels on le reconnoît contraire; au lieu que l'eau de Goudron eſt ſi éloignée d'être nuiſible dans ces cas-là, en ſorte qu'on ſe ſente obligé d'en interrompre l'uſage, qu'au contraire elle contribuë beaucoup à leur guériſon (*a*).

(*a*) Sect. 7.

66. LES Cordiaux, ainſi vulgairement appellés, agiſſent immédiatement ſur l'eſtomac, & par la ſympathie des nerfs, ſur la tête. Mais des remédes dont l'impreſſion ſera trop légére & trop délicate pour agir ſenſiblement dans les premieres voyes, peuvent

néanmoins, en passant à travers les vaisseaux capillaires, agir sur les parois de ces petits vaisseaux, de maniere à ranimer leurs oscillations, & par-là le mouvement des liquides qu'ils renferment, ensorte qu'ils produiront à la fin tous les bons effets d'un cordial, & même de plus salutaires & de plus durables que ceux des esprits distilés; car ceux-ci par leur qualité caustique & coagulante, font incomparablement plus de mal que de bien. L'eau de Goudron est un cordial de cette premiere espéce. Si l'usage des liqueurs fermentées & des esprits distilés, inspire une joye vive, pour quelques momens, l'intervalle de ces accès passagers se trouve rempli par un abbatement qui leur est proportionné. Au-lieu que la gayeté tranquille que procure cette eau de santé, comme on peut la nommer à juste titre, est durable & permanente. En quoi elle ne céde point à cette fameuse Plante appellée *Gen-Seng*, si estimée à la Chine, comme l'unique cordial capable de reveiller les esprits sans les dissiper. Tant s'en faut que l'eau de Goudron offense les nerfs, comme font les cordiaux

diaux ordinaires, qu'au contraire elle eſt d'un très-grand uſage dans les crampes, convulſions des inteſtins, & engourdiſſemens paralytiques.

67. Les Eméiques en certaines occaſions ſe donnent avec grand ſuccès. Mais on a tout lieu d'apprehender que leur fréquente repétition ne violente la Nature, & ne l'affoibliſſe. Cependant on les preſcrit comme devant tenir lieu d'exercice. Mais Platon remarque fort bien dans ſon Timée, que les vomitifs & les purgations ſont le plus mauvais exercice du monde. Il y a je ne ſçai quoi dans l'opération douce de l'eau Goudronnée qui paroît plus ami de l'œconomie animale, qui achemine les digeſtions & les ſecrétions, par des voyes plus bénignes & plus naturelles : la douceur de ce remede étant telle, que j'ai vû des enfans en prendre durant plus de ſix mois de ſuite avec beaucoup de ſuccès, & ſans le moindre inconvénient. Une expérience longue & réïtérée m'a appris à le regarder comme une excellente Ptiſanne, propre à toutes les ſaiſons & à tous les âges.

68. On convient, je penſe, que la

Goutte a ſon principe dans une digeſtion vicieuſe; & les plus habiles Medecins remarquent que ce mal n'eſt ſi difficile à guérir, que parceque les remedes échauffans irritent la cauſe prochaine du mal, tandis que les rafraîchiſſans augmentent la cauſe éloignée. Mais l'eau de Goudron, quoiqu'elle ſoit pleine de principes actifs, qui aident à la digeſtion plus que choſe que je connoiſſe, & que peut-être elle ſoit très propre, ſoit à prévenir, ſoit à diminuer l'accès, ſoit, en donnant une nouvelle vigueur au ſang, à chaſſer le mal aux extrémités, elle n'eſt pas avec cela d'une nature ſi chaude, qu'elle puiſſe nuire durant l'accès même. Rien n'eſt plus difficile & plus deſagréable en même-tems, que d'avoir à vaincre les préjugés des hommes par raiſonnement; c'eſtpourquoi je n'entrerai point en diſpute ſur ce ſujet. On me fera tant de difficultés qu'on voudra, je laiſſerai décider le tems & l'expérience.

69. Dans la pratique moderne, le ſavon, l'opium & le mercure, ſont de toutes les drogues, celles qui approchent le plus du caractere de remede uni-

univerſel. On dit merveille de la premiere : mais ceux qui la vantent le plus, l'interdiſent dans tous les cas où l'obſtruction eſt accompagnée d'un alcali putride, & dans ceux où quelque diſpoſition inflammatoire ſe manifeſte. On la reconnoît dangereuſe dans la phthiſie, dans la fiévre, & dans qu'autres maladies; où l'uſage de l'eau de Goudron eſt, non-ſeulement innocent, mais ſalutaire.

70. L'Opium quoiqu'efficace, & d'un uſage très-étendu, ne laiſſe pas de cauſer ſouvent de grands déſordres chez les perſonnes ſujettes aux hypocondres, & aux maux hyſtériques; c'eſt-à-dire, chez une grande & peut-être même la plus grande partie de ceux qui menent une vie ſédentaire dans nos Iſles. De-plus, ſur toute ſorte de tempéramens, l'uſage de l'Opium eſt ſujet à de dangereuſes erreurs.

71. Le Mercure eſt devenu depuis quelques années d'un uſage fort général. La petiteſſe, la mobilité, la peſanteur extrême de ſes parties, le rendant propre à chaſſer les obſtructions même des plus petits vaiſſeaux. Mais nous ſerons très-circonſpects à nous

en servir, si nous considérons que cela même qui lui donne plus d'efficace salutaire qu'aux autres désobstruans, le met aussi en état de nuire. J'entends sa force qui doit être excessive; puisque son poids surpasse de dix fois celui du sang, & que la force est le produit du poids multiplié par la vîtesse. Et n'a-t-on pas un juste sujet de craindre qu'une pareille force, introduite dans des vaisseaux si déliés, pour y briser la matiere de l'obstruction, ne déchire ou n'offense les tendres enveloppes de ces petits vaisseaux, & qu'elle n'amene tous les effets d'une vieillesse précoce, en causant plus d'obstructions, & de plus dangereuses, que celles qu'elle écarte. On peut justement craindre à proportion de pareilles suites, des remedes qui se tirent des autres minéraux. Ainsi, tout bien compté, on ne trouvera peut-être point de remede plus étendu dans son usage, ni plus salutaire dans ses effets, que l'eau de Goudron.

72. De s'imaginer que toutes les maladies qui naissent de causes très-différentes & souvent contraires, puissent se guérir, par un seul & même remede,

de, cela doit paroître une prétention chimerique. Mais dumoins peut-on affirmer avec vérité, que la vertu de l'eau goudronnée, s'etend à une ſurprenante varieté de maux très-éloignés, qui ſe reſſemblent très-peu les uns aux autres. (*a*) C'eſt dequoi j'ai fait l'expérience ſur mes voiſins, ſur ma famille, & ſur moi-même. Comme j'habite un canton fort reculé, où je ſuis entouré de pauvres qui, faute d'un Médecin dans les formes, ont ſouvent recours à moi, j'ai eu de fréquentes occaſions d'éprouver ce remede, & de me convaincre qu'il obſerve un juſte tempérament qui le rend ennemi de tous les extrêmes. Je l'ai vû faire grand bien, en qualité de cordial & de ſtomachique, à une conſtitution froide & aqueuſe, tandis qu'il calmoit l'ardeur fiévreuſe, la ſoif brûlante dans un autre. Je l'ai vû guérir la conſtipation dans les uns, & remedier dans d'autres à une habitude oppoſée. Cela ne paroîtra point incroyable, ſi l'on conſidére que les qualités qui tiennent un certain milieu, rapprochent naturellement les extrêmes. Verſez, par exemple, d'une eau médiocrement

(*a*) 3, 4, 5, 6, 21, &c.

chaude, dans de l'eau bouillante & dans de l'eau froide, elle échauffera celle-ci, tandis qu'elle temperera l'ardeur de celle-là.

73. Ceux qui connoiſſent les grandes vertus du ſavon ordinaire dont les ſels groſſiers & lixivieux ſont le produit du feu de cuiſine, ne tiendront pas pour incroyable, que des vertus d'une plus grande étenduë ſe rencontrent
(a) 58. dans le ſavon acide & ſubtil, (a) dont les ſels & les huiles ſont l'ouvrage le plus exquis de la Nature & des rayons du Soleil.

74. Il eſt certain que l'eau de Goudron échauffe, & cela fait que bien des gens croiront peut-être qu'elle ne ſçauroit rafraîchir. Pour mieux écarter ce préjugé, ajoutons aux obſervations précédentes, que comme d'un côté des cauſes oppoſées produiſent quelquefois le même effet, que, par exemple, la chaleur & le froid augmentent l'un & l'autre l'élaſticité de l'air, l'une en le raréfiant, l'autre en le condenſant : d'autre côté, une même cauſe produira quelquefois des effets contraires. La chaleur en certain degré, par exemple, ſubtiliſe le ſang, en certain autre degré l'épaiſſit.

l'épaissit. Il n'est donc pas étonnant que l'eau de Goudron échauffe tel tempérament, & rafraîchisse tel autre, qu'elle fasse un bon effet sur une constitution flegmatique, & un autre bon effet sur un tempérament ardent, ni que cela étant, elle guérisse des maux opposés. Ce qui justifie par raison, ce que j'ai souvent trouvé vrai par expérience. Les sels, les esprits, la chaleur de l'eau de Goudron, sont d'une température assortie à la constitution d'un homme auquel ils communiquent une chaleur douce, & non une ardeur brulante. Il arriva une chose remarquable à deux enfans de mon voisinage, à qui l'on faisoit prendre l'eau Goudronnée, c'est que toutes les fois qu'ils cessoient d'en prendre, des cauteres qu'ils avoient, ne manquoient point de s'enflammer par une humeur beaucoup plus chaude & plus acre qu'en d'autres tems. Mais le grand usage de cette eau dans la petite vérole, dans la pleuresie & dans la fiévre, prouve suffisamment qu'elle n'est point capable d'allumer le sang.

75. Ce qui m'a fait insister davantage sur ce point, c'est que quelques Messieurs

Meſſieurs de la Faculté ont jugé à propos de lui attribuer un pareil effet, & n'ont jamais voulu viſiter de malade de la fiévre qui eût fait uſage de cette boiſſon. J'oſe pourtant aſſurer qu'elle eſt ſi loin d'augmenter l'inflammation fiévreuſe que c'eſt au contraire le moyen le plus prompt de la ralentir & de l'éteindre. Elle eſt d'un uſage merveilleux dans la fiévre, étant tout enſemble le lénitif & le cordial le plus efficace & le plus ſûr. J'en appelle là-deſſus à l'expérience de quiconque prendra dans le paroxiſme de la fiévre, un grand trait de cette eau tiédie, tandis que l'eau pure, ou une infuſion d'herbes, priſes en guiſe de thé, n'aura que peu ou point d'effet. Il me ſemble que la vertu ſinguliere & ſurprenante dont elle eſt dans les fiévres de toute eſpece, n'y eût-il que cela ſeul, doit la mettre en grande recommandation auprès du Public.

76. Les meilleurs Médecins font conſiſter la fiévre dans une trop grande vîteſſe du mouvement du cœur, jointe à une trop grande réſiſtance des vaiſſeaux capillaires. L'eau de Goudron, en amoliſſant & picotant légerement ces

ces petits vaisseaux, aide à pousser en avant le liquide qu'ils contiennent, & par-là remedie au dernier inconvénient. Et pour ce qui est du premier, cette acreté irritante qui accelere le mouvement du cœur, devant être dilayée par les remedes humectans, corrigée par les acides, adoucie par les balsamiques, notre eau qui réunit ces diverses propriétés, remplit peut-être toutes ces vuës. D'ailleurs en qualité de savon, elle résout les sucs visqueux que l'ardeur de la fiévre a coagulés, & comme elle est un savon acide & leger, elle ne les résout pas trop. A quoi l'on peut ajoûter, que par sa vertu purgative & diurétique, elle entraîne les sels & les humeurs peccantes.

77. Tout ce que j'ai dit se trouve confirmé par ma propre expérience, ayant eû, dans le tems des maladies qui régnerent dernierement en l'année 1741. vingt-cinq personnes dans ma maison, attaquées de la fiévre, qui furent guéries par cette eau médicinale, prise en quantité. La même méthode fut suivie chez plusieurs pauvres de mon voisinage avec un égal succés. Les inquié-

quiétudes de la fiévre ſe trouvoient calmées ſur le champ, chaque verre ranimoit le malade, & ſembloit lui infuſer la joye & l'eſpérance. Du commencement on en avoit préparé quelques-uns par des vomitifs ; mais enſuite je trouvai que ſans vomitif, ſaignée ni véſicatoire, ni autre évacuation ou médecine que ce fût, de très-mauvaiſes fiévres ſe guériſſoient par le ſeul uſage de l'eau de Goudron, priſe au lit, tiéde & en bonne quantité, comme vous diriez un grand verre toutes les heures. Et il eſt digne de remarque, que ceux qui guériſſoient par le ſecours de cet excellent cordial, recouvroient tout-d'un-coup leurs forces, tandis que ſouvent ceux qu'on avoit tiré d'affaire à force d'évacuations, même après que la fiévre avoit quitté, demeuroient long tems dans un état de langueur, avant que de ſe voir parfaitement rétablis.

78. Dans les Péripneumonies & les Pleureſies, j'ai obſervé que l'eau de Goudron eſt excellente, ayant vû des Pleurétiques guérir ſans ſaignée, par un veſicatoire appliqué de bonne heure à l'endroit du point, & pour avoir

bû

bû copieuſement de cette Eau juſqu'à quatre ou cinq Pintes & plus en vingt-quatre heures. C'eſt un point qui mérite bien d'être éclairci par de plus amples expériences, ſçavoir ſi dans toutes les Pleuréſies une médiocre ſaignée, un véſicatoire ſur l'endroit affecté, & quantité d'eau de Goudron tiéde ne ſuffiroit pas ſans ces ſaignées réïtérées & abondantes, dont un malade court riſque de ſe reſſentir toute ſa vie. Je ſoupçonnerois même qu'un Pleurétique ſe mettant de bonne heure à garder le lit, & bûvant copieuſement de l'eau de Goudron, peut guérir par ce ſeul moyen ſans ſaignée, véſicatoire, ou autre médecine quelle que ce ſoit. Je puis aſſûrer qu'il a réuſſi en en prenant un verre toutes les demi heures.

79. J'AI vû un flux de ſang invétéré, après qu'on eut eſſayé envain divers autres remedes, être guéri par cette eau. Mais celui que je regarde comme le plus efficace & le plus prompt, c'eſt un lavement où il entre une once de réſine brune commune, qu'on fait diſſoudre ſur le feu dans deux onces d'huile, en y ajoûtant une Pinte de bouillon. Remede dont il n'y a que

peu

peu de tems que j'ai eu occaſion de faire l'expérience, lorſque ce mal couroit. De tous ceux à qui je l'ai conſeillé, je n'en ſçache aucun qui ne s'en ſoit bien trouvé. Je fus conduit à cet eſſai par l'idée que j'avois eu de la vertu balſamique du Goudron. Car la réſine n'eſt que du Goudron épaiſſi.

80. RIEN que je ſçache ne fortifie autant l'eſtomac que l'eau de Goudron.

(a) 68. (*a*) D'où il ſuit qu'il doit être très-ſalutaire aux goutteux ; & ſur ce que j'ai obſervé en cinq ou ſix occaſions, je ſuis convaincu que c'eſt le meilleur & le plus sûr remede, ſoit pour prévenir la goutte, ſoit pour fortifier la nature contre l'accès, & pour détourner l'humeur de deſſus les parties nobles. Le Docteur *Sydenham*, dans ſon Traité de la Goutte, déclare que quiconque trouvera un remede pour aider la digeſtion, contribuera plus à la cure de ce mal & d'autres maladies chroniques, qu'il ne peut ſe l'imaginer. Et je laiſſe à examiner ſi l'eau Goudronnée n'eſt pas ce remede, comme je ſuis perſuadé qu'il l'eſt ; par toutes les expériences que j'ai pû faire. Mais j'avertis que dans ces eſſais on doit uſer de diſcrétion. Par exemple, un hom-

homme qui a la goutte dans l'estomac, doit bien se garder de boire de l'eau de Goudron toute froide. Je ne prétens point ici écrire un Traité complet, mais un simple Essai, qui dans tous ses chefs ne fait qu'ouvrir les voies à de plus amples expériences.

81. Il est d'une évidence sensible, que le sang, l'urine & les autres sucs animaux, lorsqu'on les laisse reposer, contractent bien-tôt une grande acrimonie. Par conséquent les sucs qui proviennent d'une mauvaise digestion, venant à croupir dans le corps, y deviennent acres & putrides. De là cette chaleur qui fermente, cause immédiate de la goutte. De prétendre la guérir par des remedes froids qui en fortifieroient la cause antécédente, ce seroit perdre son tems. D'un autre côté les épices & les liqueurs spiritueuses, tandis qu'elles remedient à la cause éloignée, qui est la mauvaise digestion, en enflammant le sang, fortifieroient la cause prochaine & immédiate, sçavoir la fermentation chaude. Le but qu'on doit se proposer ici, est donc de trouver un remede qui fortifie sans échauffer. On récommande les her-

bes ameres, mais elles n'ont que peu de vertu, au prix de l'eau de Goudron.

82. SA grande force pour corriger l'acreté du sang, ne se montre mieux nulle part, que dans la cure de la Gangrene qui procéde d'une cause interne, ce que j'ai éprouvé dans un de mes Domestiques, à qui j'avois prescrit de boire constamment & en quantité de l'eau de Goudron, durant quelques semaines. Je prévois assez, que de ce que je représente l'eau Goudronnée comme propre à tant de choses, il y aura des gens qui en concluront qu'elle n'est effectivement bonne à rien. Mais la charité m'oblige à dire ce que je sçai, & ce que je pense, de quelque maniére qu'on doive le recevoir. On peut faire des Critiques & des objections tant qu'on voudra, j'en appelle au tems & à l'expérience. Des suites imputées mal-à-propos, des cas infidellement rapportés, certaines circonstances négligées, peut-être aussi des préjugés, des partialités ennemies de la vérité, peuvent prévaloir pour un tems, & la retenir au fond de son puits; mais elle en sortira tôt ou tard,

& frappera les yeux de tous ceux qui ne voudront pas les tenir fermés.

83. Mr. Boerhaave croit que l'on peut trouver un ſpécifique contre cette ſorte de venin qui infecte le ſang dans la petite vérole, & penſe que la vuë d'un avantage auſſi conſidérable pour le Genre humain que le ſeroit celui-là, devroit nous animer à ſa recherche. Les ſuccès prodigieux de l'eau Goudronnée pour prévenir ou pour adoucir ce terrible mal (*a*) la feroient aſſez ſoupçonner d'être le ſpécifique en queſtion. Quelques uns croyent que l'Eréſypéle & la peſte ne différent qu'en degré. Si cela eſt, cette eau ſeroit bonne contre la peſte, car je l'ai vû guérir une éréſypéle.

(*a*) 2.3.

84. L'eau de Goudron, en qualité de déterſif, de conſolidant & de balſamique, eſt bonne pour les ulceres & les obſtructions qui ſe forment dans les paſſages de l'urine. A la vérité le Dr. *Liſter* s'imagine que les huiles de Térébenthine agiſſent par une qualité cauſtique, qui irrite les tuniques des conduits urinaires, & leur fait chaſſer le ſable ou le gravier. Mais il ſemble que cette vertu diurétique expulſive, git plu-

plutôt dans les ſels que dans la réſine, & doit réſider peut-être dans l'eau de Goudron, dont les ſels ſont un ſtimulant modéré, qui n'a point là dangereuſe force d'un cauſtique. La violente opération de l'Ipécacuanha, gît dans ſa réſine, mais l'extrait ſalin qui agit par le ſeul picotement de ſes ſels, eſt un purgatif & un diurétique doux.

85. Tout ce qui agit comme un
(a) 66. Cordial doux, (*a*) ſans bleſſer les vaiſſeaux capillaires par aucune qualité cauſtique, ſans affecter les nerfs, ni coaguler les ſucs, doit en toute occaſion être ami de la Nature, & aſſiſter puiſſamment le principe vital dans ſes combats contre toute eſpece de contagion. Or par ce que j'ai obſervé ci-deſſus, l'eau de Goudron me paroît être un bon préſervatif dans tous les maux épidémiques, & dans toute autre infection que ce ſoit, auſſi bien que dans celle de la petite vérole. On ſçait aſſez l'influence des paſſions de l'ame dans les maux du corps humain, ainſi l'utilité d'un tel cordial ne ſçauroit être miſe en doute.

86. Comme on dit que le Corps eſt l'habit de l'Ame, on peut dire que les nerfs

nerfs en ſont la plus intime envelope. Et comme l'Ame anime tout le Corps, ce qui la touche de ſi près a rapport à tout le Corps. Ainſi l'apreté des ſels de tartre, & l'acreté brûlante des alcalins, en irritant & bleſſant les nerfs, produiſent les paſſions naiſſantes & les anxiétés dans l'Ame; ce qui non-ſeulement augmente les maladies, mais rend la vie des hommes inquiéte & miſérable, lors même qu'ils ne ſont affligés d'aucune maladie apparente. C'eſt-là la ſource ſecréte de tant de chagrins, de mélancolies qui font qu'on eſt à charge à ſoi-même, & dégouté de vivre. De petites irritations imperceptibles, cauſées dans les menuës fibres ou filamens, par les ſels piquans des vins & des ſauces, ébranlent & dérangent ſi fort le petit Monde, chez les gens de bonne chere, que ſouvent il s'en éléve des tempêtes dans le grand, dans les Cours & les Aſſemblées politiques. Au-lieu que les oſcillations modérées qu'excite dans les nerfs l'acide ſubtil engagé dans une huile douce & volatile, en picotant, & ſerrant doucement les vaiſſeaux nerveux & les fibres, favoriſent la circulation & la ſécré-

crétion convénable des ſucs animaux, & produiſent cette ſatisfaction tranquille que nous éprouvons, quand la machine eſt en bon état. Conformément à cela, j'ai ſouvent vû l'eau de Goudron procurer le ſommeil, & calmer les eſprits, dans ces cruelles inſomnies qu'avoit cauſé la maladie, ou une trop forte application de l'eſprit.

87. QUELQUEFOIS dans les maladies, des accidens ſurviennent du dehors, par le mauvais traitement, d'autrefois des cauſes cachées opérent au dedans, ſe joignent à la teinture ſpéciale, ou à la cauſe particuliere du mal. Souvent ces cauſes ſont compliquées, & il peut y avoir quelque choſe dans la conſtitution propre du malade, qui déroute le Medecin. On peut donc préſumer, qu'aucun remede n'eſt infaillible dans quelqu'accident que ce ſoit. Mais comme l'eau de Goudron, a la vertu de fortifier l'eſtomac, auſſi bien que de purifier, reſtaurer le ſang, au-delà de quelque remede que je connoiſſe, on peut le croire d'une grande & univerſelle efficace, dans cette nombreuſe variété de maux qui tirent leur origine d'un ſang impur ou rapide & d'une

d'une mauvaiſe digeſtion. Les eſprits animaux ſe forment du ſang : tel qu'eſt le ſang, tels ſeront donc ces eſprits, plus ou moins abondans, plus ou moins forts. Ce qui montre l'utilité de l'eau Goudronnée dans toutes les maladies hypocondriaques & hyſtériques, leſquelles avec celles qui proviennent d'indigeſtion, comprennent à peu-près la claſſe entiére des maladies chroniques.

88. On peut compter le ſcorbut dans nos climats pour une maladie univerſelle. Preſque tout le monde y eſt ſujet, & il ſe mêle plus ou moins dans preſque toutes les maladies. Soit que cela procéde d'un défaut d'élaſticité dans notre air, d'où le ton des vaiſſeaux dépend, & par-là les diverſes ſécrétions ; ou ſoit que cela vienne de l'humidité de notre climat, de la groſſiereté de nos alimens, des ſels de notre atmoſphére, ou de toutes ces cauſes enſemble. Dumoins n'eſt-il pas déraiſonnable de ſuppoſer, que comme les Medecins d'Eſpagne & d'Italie ſont diſpoſés à regarder dans toutes les maladies, une teinture du mal vénérien, comme y ayant part ; de même nos Medecins ſont auſſi fondés à regarder le ſcorbut,

comme répandant ſon influence ſur la plûpart des tempérammens & des infirmités qui ſe préſentent à eux. Certainement nous n'avons pas la tranſpiration ſi libre qu'on l'a dans un air plus pur, & dans des climats plus chauds. De-là vient que les humeurs dont elle devroit nous décharger, croupiſſent & ſe putrifient. La viande dont nous faiſons notre nourriture ordinaire n'eſt propre qu'à charger d'alcalis nos ſucs animaux : de-là ces humeurs ſanieuſes & corroſives, qui cauſent tant de deſordres. L'air humide fait un ſang viſqueux, & l'air ſalin enflamme ce ſang : de-là les capillaires briſés, le ſang extravaſé, les taches, les ulcéres, & les autres ſymptômes du ſcorbut. Le Corps humain attire cette humidité & les ſels de l'air, & s'en imbibe auſſi-bien que de tout ce qui flotte dans l'atmoſphere, qui étant commun à tous, affecte plus ou moins tous ceux qui le reſpirent.

89. Le Dr. Musgrave regarde le ſcorbut de Devonshire, comme un reſte de Lépre, & ne l'attribuë point à la qualité de l'air de cette Province. Mais comme en général ces Inſulaires reſpirent un air groſſier & ſalin, & que leurs

leurs vaiſſeaux, manque d'être aſſez élaſtiques, ſont conſéquemment moins capables de ſurmonter & de chaſſer ces particules groſſiéres dont leurs corps s'imbibent comme des éponges ; on ſeroit tenté de croire que l'air a beaucoup de part à cette maladie, ſur-tout dans une ſituation comme celle de Devonshire. Dans les Iſles Britanniques nous joüiſſons d'un climat extrêmement temperé ; ce qui fait que nous n'avons ni aſſez de chaleur, pour exalter & diſſiper les vapeurs groſſiéres, comme en Italie, ni aſſez de froid, pour les condenſer & les précipiter, comme en Suéde. Ainſi elles demeurent répanduës dans l'air que nous reſpirons continuellement, s'introduiſent par toute la ſurface de nos corps. Cela joint aux exhalaiſons du charbon & des divers foſſiles qui abondent chez nous, contribuë beaucoup à nous rendre ſcorbutiques & hypocondres.

90. Il y en a qui dérivent tous nos maux du ſcorbut, lequel, il faut l'avouer, produit ou imite les ſymptômes de beaucoup d'autres maladies. *Boerhaave* nous aſſure qu'il cauſe la Pleureſie, la Colique, la Nephrétique,

les maux hépatiques, les fiévres chaudes, malignes, intermittentes, les dyſſenteries, foibleſſes, anxiétés, hydropiſies, conſomptions, convulſions, paralyſies, flux de ſang. En un mot, on peut dire qu'il contient les ſemences & le principe de preſque toutes les maladies. Enſorte qu'un reméde qui guérira toute eſpéce de ſcorbut, doit être cenſé bon pour la plûpart des autres maux.

91. Non ſeulement le ſcorbut varie les ſymptômes juſqu'à prendre la forme de la plûpart des maladies; mais quand il eſt à ſon plus haut point, par ſa virulence il égale les plus malignes. Nous en trouvons une preuve remarquable dans l'affreuſe deſcription que donne Mr. *Poupart* des ſcorbutiques qu'il a vûs dans les Hôpitaux de Paris, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1699. Cet Auteur y croît voir quelque reſſemblance avec la fameuſe peſte d'Athénes. Il eſt malaiſé d'imaginer rien de plus terrible que l'état de ces malheureux, que le ſcorbut, parvenu à ſon plus haut dégré, rendoit tout vivans la proye de la pourriture. A cela

la le remede le plus efficace ſeroit, je penſe, d'embaumer, pour ainſi-dire, le corps vivant avec de l'eau de Goudron buë copieuſement, & l'expérience appuye cette penſée.

92. C'EST l'opinion reçuë, que les ſels animaux dans un corps bien ſain, ſont des ſels neutres, doux & bénins. Je veux dire que les ſels & les ſucs, après avoir paſſé les premieres voyes, ne ſont ni acides, ni alcalins, parceque la conſtitution du Corps les a domptés, & changés comme en une troiſiéme Nature. Lorſque le tempérammenc manque de force pour produire cet effet, les alimens ne ſont pas duëment aſſimilés; & tant que ces ſels retiennent leurs anciennes qualités, il en réſulte de fâcheux ſymptômes; les acides & les alcalis trop imparfaitement domptés cauſant aux ſucs, des fermentations vicieuſes. De-là le ſcorbut, la cachexie, & un long cortége de maux.

93. LA cachéxie, ou mauvaiſe habitude, eſt à peu-près de la même eſpece que le ſcorbut, procéde des mêmes cauſes, eſt accompagné des mêmes ſymptômes, qui ſont ſi divers & ſi va-

riés, qu'on peut bien regarder le scorbut, comme une cachéxie générale qui infecte toute l'habitude du corps, & gâte toutes les digestions. Il y en a qui comptent autant d'especes de scorbut, qu'il y a de différentes corruptions du sang. D'autres le prennent pour un assemblage de toutes les maladies. Quelques-uns, pour un amas de diverses maladies qu'on ne connoît plus.

94. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne doit non-plus entreprendre la cure du scorbut par des remedes violens, que d'arracher de force une épine qui seroit entrée dans la chair, ou d'enlever d'une étoffe de soye en la frottant rudement, de la poix qui s'y seroit attachée, pour me servir ici de la comparaison d'un ingénieux Ecrivain. On doit fondre & résoudre doucement l'humeur visqueuse, rendre leur ressort aux vaisseaux, par un picotement modéré, & dégager par degrés, les fibres tendres & les vaisseaux capillaires, de cette matiere épaissie qui s'y attache & qui les bouche. Tout cela s'exécutera le mieux du monde, par le moyen d'un dilayant aqueux, qui con-

tient un ſavon végetal très - délié. Et quoique ces altératifs , qui agiſſent en dégageant inſenſiblement les petits vaiſſeaux , n'opérent qu'à la longue une guériſon parfaite , cependant on s'aperçoit bien-tôt du bon effet de ce remede ſur les cachectiques & ſcorbutiques , au changement qu'il produit , peut-être en moins de tems qu'aucun autre , ſur le teint , en faiſant ſucceder à ſa couleur pâle , un air de fraicheur & de ſanté.

95. Les Medecins mettent la cauſe immédiate du ſcorbut dans le ſang , dont la partie fibreuſe eſt devenuë trop épaiſſe , tandis que la ſéroſité eſt trop claire & trop acre : & que de-là vient la grande difficulté de guérir ce mal , parcequ'en travaillant à corriger un de ces vices , il faut avoir en même-tems égard à l'autre. On ſçait aſſez combien eſt difficile la cure d'un ſcorbut inveteré ; combien de ſcorbutiques empirent par une ſuite d'évacuations procurées mal-à-propos ; combien même deviennent incurables par le traitement d'imprudens Medecins , & combien entre les mains des plus habiles cette cure eſt difficile , incertaine , ennuyeuſe aux

malades, puisqu'on est obligé de varier & de changer les remedes, dans les différents périodes du mal. Cependant, si j'en puis croire mon expérience, le seul usage constant, régulier & abondant de l'eau de Goudron, vient à bout de le guérir.

96. L'EAU Goudronnée par sa qualité balsamique épaissit à certain point & adoucit la partie du sang qui étoit trop claire & trop acre. Cette même eau, entant que savon, dissout les concrétions grumeleuses de la partie fibreuse. Comme beaume, il détruit l'acreté ulcereuse des humeurs; & comme desobstruant, il ouvre & nettoye les vaisseaux, rétablit leur ressort, fortifie la digestion, dont les défauts étoient la principale cause du scorbut.

97. DANS la cure de ce mal, le principal but est de surmonter l'acreté du sang des sucs. Mais comme cette acreté procéde de causes différentes ou même opposées, comme l'acide & l'alcali, ce qui est bon dans une espéce de scorbut, est dangereux, & même mortel dans une autre. Lorsque c'est d'alcalis que les liquides sont char-

chargés, on ſçait que les antiſcorbutiques chauds augmentent le mal. Les fruits & végétaux aigres, produiſent un effet pareil, lorſque le ſcorbut eſt cauſé par un acide. De-là, tant de fatales bévuës de Praticiens peu circonſpects, qui ne diſcernant pas la nature du mal, l'empirent ſouvent loin de le guérir. Si je m'en dois fier aux épreuves que j'ai pû faire, cette eau eſt propre aux différentes eſpeces de ſcorbut, l'acide, l'alcalin (*a*), le muriatique; & je le crois le ſeul remede qui les guérit tous, ſans pouvoir nuire dans aucun. Comme il contient un acide volatil, avec une huile volatile (*b*) très-déliée, pourquoi un remede qui eſt froid en partie, & en partie chaud, ne pourroit-il corriger les deux (*c*) extrêmes? J'ai obſervé que celui-ci excite une douce chaleur, qui n'a rien d'ardent; & c'eſt à quoi l'on doit butter dans toutes ſortes de ſcorbut. D'ailleurs le baume de cette eau enveloppe également la pointe de tous les ſels; & ſes grandes vertus, en qualité de digeſtif & de déſobſtruant, ſont d'un uſage général dans toutes les maladies ſcorbutiques, & j'oſe ajouter, dans

(*a*) C'eſt-à-dire de qualité ſalée.

(*b*) 7.

(*c*) 72.

quelques maladies chroniques que ce soit.

98. Je ne puis assurer l'avoir éprouvé dans les écrouelles, quoique j'en aye fait usage avec succès pour une personne que je soupçonnois de ce mal. Car quoique le Dr. Gibbs, dans son Traité sur cette maladie, la dérive d'un acide coagulant, ce qui est aussi l'opinion de quelques autres Médecins, & que l'eau Goudronnée contienne un acide; cependant en qualité de savon
(a) 58. (*a*) elle résout les sucs, loin de les coaguler.

99. On est généralement d'avis, que dans les maux hystériques & hypocondriaques, si fréquens parmi nous, toute sorte d'acides sont contraires. Mais j'oserai en excepter le savon acide de l'eau Goudronnée, ayant trouvé par mon expérience propre & par celle de plusieurs autres, qu'elle ranime les esprits, & est admirable pour fortifier les nerfs, n'étant pas moins innocente qu'efficace; ce qu'on ne sçauroit dire des autres remedes usités en pareil cas, qui laissent souvent le malade en pire état qu'ils ne l'ont trouvé.

100. Dans le plus haut degré de scor-

ſcorbut, pluſieurs regardent la ſalivation mercurielle comme l'unique remede; n'y ayant qu'un auſſi grand ébranlement que celui qu'elle cauſe à toute la machine, & une ſécrétion auſſi ſenſible que celle qui ſe produit par-là, qui paroiſſe ſuffire à operer cette cure. Mais, il eſt à craindre qu'une méthode ſi violente n'occaſionne d'autres maux, auxquels il ſoit impoſſible de remédier. Le danger où l'on eſt durant le cours du remede, ſes mauvaiſes ſuites ſi fréquentes, la gêne & l'extrême attention qu'il demande, le font redouter à juſte titre. Et quelque grandes que ſoient après tout les ſécrétions qu'il opere, l'uſage de l'eau Goudronnée, continué durant un plus long eſpace de tems, peut décharger une auſſi grande quantité des ſels ſcorbutiques par les urines & par la tranſpiration; l'effet de cette derniere, quoique moins ſenſible, pouvant être plus grand que celui de la ſalivation, ſurtout s'il eſt vrai que dans l'état ordinaire, ce que nous perdons par la tranſpiration, eſt à ce qui paſſe en nourriture & à ce qui ſe ſépare en ex-

crémens sensibles, dans la proportion de cinq à trois.

101. Les gens de condition dans nos Isles, sont fort sujets aux maux hystériques & scorbutiques, & à quantité d'infirmités qu'ils ont contractées eux-mêmes, ou héritées de leurs ancêtres, & qui les rendent souvent, à tout prendre, beaucoup plus malheureux que ceux que la pauvreté & le travail placent au plus bas rang de la Société. Ces maux seroient surement dissipés ou soulagés par le seul usage de l'eau de Goudron; ce qui leur rendroit toute la douceur d'une vie, à qui le dégoût, l'épuisement, l'insomnie, les douleurs, l'inquiétude laissent à peine ce nom.

102. Puisque les nerfs sont l'organe de la Sensation, il suit de-là que leurs mouvemens convulsis peuvent produire toute sorte de symptômes, & conséquemment qu'un désordre dans le systême nerveux, peut revêtir l'apparence de toutes les especes de maladies; de l'Asthme, par exemple, de la Pleurésie, d'une attaque de pierre. Or ce qui est bon en général pour les nerfs, doit remédier à tous ces symptômes,

mes. Ainſi, l'eau de Goudron, qui renferme éminemment les vertus des gommes & des réſines chaudes, eſt d'un grand uſage pour fortifier (a) les nerfs, guérir les tiraillemens des fibres nerveuſes, la crampe auſſi, & l'engourdiſſement des membres, pour diſſiper les inquiétudes, & faciliter le ſommeil. Je ſuis témoin de ſon efficace à tous ces égards. (a) 86.

105. Ce remede ſi ſûr, & qui coûte ſi peu, s'accommode à toutes les circonſtances & à toutes les conſtitutions, opere doucement, guérit ſans embarras, réveille les eſprits ſans les abattre enſuite; circonſtance que je répéte, à cauſe de l'attention particuliere qu'elle mérite dans nos climats ſur tout, où les liqueurs fortes, par une fatalité trop ſouvent renouvellée, cauſent ces mêmes maux auſquels on les veut faire ſervir de remedes, & ſi je dois me fier aux rapports qu'on m'en a fait, parmi les Dames mêmes, leſquelles ſont aſſurément dignes de pitié. Leur genre de vie les rend la proye de maux imaginaires, qui ne manquent jamais de naître dans un eſprit qui manque d'exercice, & qui ne s'occupe à

rien. Pour s'en délivrer, on dit qu'il y en a qui s'adonnent à boire des liqueurs. Et il est vraisemblable que ce qui les conduit par degrés à l'usage de ces poisons, c'est une certaine pharmacie complaisante qui a mis en vogue de nos jours, les goutes pour la Paralysie, le cordial de pavot, l'eau contre la peste, & autres semblables, qui ne sont au fond que des liqueurs sous un autre nom, mais qui venant de chez les Apoticaires, sont regardées seulement comme des remedes.

104. La plupart des Sages de l'antiquité ont dit que l'Ame humaine est confinée dans le Corps, comme dans une prison, en punition des fautes précédentes qu'elle a commises. Mais de toutes ces prisons la pire c'est le Corps
(*a*) 66. d'un voluptueux indolent, (*a*), dont le sang est brûlé par l'usage des liqueurs fermentées, & des sauces de haut goût, & devient putride, acre & corrosif, par le mélange des sucs animaux que la fainéantise & l'indolence y laissent croupir ; dont les membranes sont irritées par des sels piquans ; dont l'Ame est agitée par de douloureuses
(*b*) 86. secousses du (*b*) Systême nerveux, qui réci-

réciproquement ſe trouve affecté par les paſſions irréguliéres de l'Ame. Il ne ſe peut que cette fermentation univerſelle de toute l'œconomie animale, l'obſcurciſſe & ne confonde l'intelligence, ne produiſe de vaines terreurs, & des eſpérances également vaines, n'aiguillonne l'Ame par des déſirs furieux que rien dans la Nature ne peut ſatisfaire, parce-qu'ils n'ont rien qui lui ſoit conforme. Qu'on ne s'étonne pas après cela, ſi tant de perſonnes qui brillent dans l'un & dans l'autre ſexe, malgré l'éclat dont la fortune les comble, ſont intérieurement ſi miſérables que la vie leur eſt à charge.

105. La complexion vigoureuſe & robuſte des gens du commun, les rend inſenſibles à mille choſes, dont la délicateſſe de ceux de qui je viens de parler ſe trouve bleſſée. Ceux-ci, comme ſi on leur avoit enlevé la peau, ſentent juſqu'au vif tout ce qui leur touche. On ne manque pas de chercher un remede à cette ſenſibilité ſi vive & ſi douloureuſe, dans les liqueurs fermentées, & même dans les diſtilées; & l'uſage de ces liqueurs rend miſérables, ceux qui ſans cela n'euſſent été

que

que ridicules. La délicatéſſe de nerfs, & l'abbattement de cette pauvre eſpece d'humains, ſeroient fort ſoulagés par l'uſage de l'eau de Goudron, qui leur prolongeroit la vie, en la leur adouciſſant. C'eſtpourquoi je leur recommande l'uſage de ce cordial, qui n'eſt pas ſeulement ſûr & innocent, mais qui donne auſſi ſûrement la ſanté & le courage, que les autres cordiaux les détruiſent.

106. Je ſuis perſuadé qu'aucun autre remede n'eſt de pareille efficace pour rétablir une conſtitution mal-ſaine, pour réjouïr un eſprit mélancolique, ni ſi propre à renverſer ce ſom-
(a)103. bre (*a*) empire de la rate qui éxerce ſa tyrannie ſur la portion la plus diſtinguée de cette Nation, la réduiſant en dépit de ſa liberté ſi vantée, dans un eſclavage plus miſérable, que ne l'eſt ailleurs celui des Sujets d'un pouvoir arbitraire, qui reſpirent un air ſerain dans les climats favorablement regardés du Soleil; tandis que des gens du plus bas état jouïſſent ſouvent d'une tranquillité & d'un contentement qu'aucun avantage de la naiſſance ou de la fortune ne peut égaler. Les choſes aumoins

en

en étoient là, quand les ſeuls riches avoient dequoi faire la débauche ; mais depuis que les mendians eux-mêmes s'en ſont mêlés, elles ont changé de face.

107. Le zéle de la Legiſlature Britannique ne s'eſt jamais manifeſté avec plus d'éclat & de force, que dans l'Acte fait pour ſupprimer l'uſage immoderé des eſprits diſtilés parmi le commun peuple, dont la vigueur & le nombre conſtituent la vraye force de la Nation ; quoiqu'il ſoit à craindre que les ſtratagêmes pour éluder cette Loi, ne prévaillent, auſſi long-tems que quelque liqueur diſtilée que ce ſoit demeurera permiſe ; le caractére des Anglois en général, étant celui de Brutus ; *quidquid vult valde vult*, de vouloir fortement ce qu'ils veulent. Mais pourquoi ſouffriroit-on davantage cet ulcère rongeant dans les entrailles de l'Etat, ſous quelque prétexte & ſous quelque forme que ce ſoit ? Il vaut beaucoup mieux que l'ordre entier des Diſtillateurs ſoit entretenu aux dépens du Public, & que leur métier ſoit interdit par les Loix, puiſque tout l'avantage qui s'en peut tirer, mis enſemble, ne ba-

balance pas la centiéme partie du mal qu'il cauſe.

108. Pour prouver la pernicieuſe influence de ces eſprits, tant ſur l'eſpece humaine en général que ſur les individus, nous n'avons pas beſoin d'aller chercher nos Colonies, & les Sauvages de l'Amérique ; nous en avons aſſez chez nous de preuves parlantes. Car quoiqu'il puiſſe y avoir dans chaque ville ou canton de l'Angleterre quelque déterminé, que, pour ainſi-dire, le Diable y ait placé comme un appas pour attirer des proſelytes à une pratique ſi déteſtable, cependant la multitude de ceux dont elle a ruïné le corps & l'Ame, & qu'elle a réduits à la derniere mendicité, montre évidemment que nous n'avons pas beſoin d'un autre ennemi pour achever notre ruïne, que de cette débauche, où le plus bas ordre de l'Etat ſe plonge à ſi bon marché ; & qu'une Nation qui brûle ainſi par les deux bouts, doit ſe voir bientôt entiérement conſumée.

109. C'est une choſe déplorable, que nos Inſulaires qui agiſſent & penſent tant pour eux-mêmes, ſoient ſujets, par la groſſiéreté de leur air & de leur

leur nourriture, à devenir ſtupides & à radoter plutôt que les autres peuples, qui en vertu d'un air plus élaſtique, de l'eau dont il font leur boiſſon & d'une nourriture légere, conſervent leurs facultés juſqu'à l'extrême vieilleſſe; bonheur dont nous approcherions peut-être, ſi nous ne l'atteignions, même en ce pays, par l'uſage de l'eau Goudronnée, par la tempérance & l'habitude de nous lever matin. Cette derniere prolonge ſurement la vie, non-ſeulement par le tems qu'elle dérobe au ſommeil, l'image de la mort, pour l'ajoûter à la veille, mais auſſi en augmentant ce qu'on appelle vulgairement la longueur ou la durée de notre vie. Je puis ajoûter, auſſi, en en redoublant la vivacité; ce qui dans un même eſpace de tems, peut être véritablement & proprement regardé comme une addition à la vie de l'homme; & tant manifeſte, qu'un homme par un mouvement plus vif dans ſes eſprits, une ſucceſſion plus rapide dans ſes idées, vivra plus en une heure, qu'un autre en deux, & que la quantité de la vie doit s'eſtimer, non purement par la durée, mais par le degré d'intenſité. Si cette intenſité
de

de vie, ou si je puis m'exprimer ainsi, cette vie vivante se procure par le regime de l'habitude matinale ; elle n'est pas moins duë à l'eau de Goudron en qualité de cordial, laquelle non-seulement produit à la longue son effet comme remede, mais aussi réjouït *(a)* les esprits par l'influence immédiate qu'il a sur eux.

(a) Att. 66.

110. Il faut convenir que la lumiere attirée, filtrée & retenuë dans *(b)* le Goudron, & ensuite extraite dans ses plus petites particules balsamiques, par le doux (*) menstruë de l'eau froide, n'est pas un de ces remedes prompts & violents, qui produisent toujours à la fois tout leur effet, & qui en irritant, font souvent plus de mal que de bien ; c'est un altérant doux & sûr, qui pénetre tout le systême animal, ouvre, consolide, fortifie les conduits éloignés, altére & pousse les liquides qu'ils contiennent, entre dans les plus petits capillaires, & ne peut ainsi que par degrés & par succession de tems, opérer radicalement la cure des maladies chroniques. Cependant il donne un promp-

(b) 8, 29, 40.

(*) Dissolvant.

prompt ſoulagement en beaucoup de cas, comme je l'ai éprouvé ſur moi-même & ſur beaucoup d'autres. J'ai vû avec ſurpriſe des perſonnes qu'une digeſtion vicieuſe avoit jettées dans la langueur & le dépériſſement, au bout de quelques ſemaines, par l'uſage de l'eau de Goudron, recouvrer l'apétit, reprendre de l'embonpoint & de la force, enſorte qu'elles ne paroiſſoient plus les mêmes. C'eſt à l'expérience à déterminer en quelle quantité, & de quel degré de force chacun doit prendre cette eau. Pour ce qui eſt du tems durant lequel il la faut prendre, jamais je n'en ai vû de mauvais effet, quelque long-tems qu'on l'ait continuée, mais au contraire beaucoup d'effets excellens, qui peut-être ne viendront à ſe manifeſter qu'après un uſage de deux ou trois mois.

111. Nous apprenons de Pline que c'étoit la coutume des Anciens, dans le premier ferment du Vin nouveau ou du Mouſt, de le ſaupoudrer de réſine pulvériſée, ce qui lui donnoit un certain montant, *quædam ſaporis acumina.* On prétendoit que cela en relevoit l'odeur & le goût, & je ne doute

pas

pas que cela ne contribuât auſſi à ſa ſalubrité. La vieille réſine brune, c'eſt-à-dire, le Goudron durci, parce-qu'elle ſe réduit en poudre & ſe caſſe plus aiſément, étoit la plus recherchée pour cet uſage. Ils ſe ſervoient auſſi de poix ou de réſine, pour aſſaiſonner les vaiſſeaux où l'on mettoit le vin. Je ne fais nul doute, que ſi nos Cabaretiers vouloient ſe ſervir, pour accommoder leurs vins, des mêmes ingrédiens, ils ne les bonifiaſſent & ne les conſervaſſent par ce moyen avec moins de peine & de dépenſe pour eux, comme avec moins de danger pour les autres. Qui voudra s'inſtruire plus en détail ſur cette matiere, peut conſulter Pline & Columelle. J'ajoûterai ſeulement que je ne doute pas qu'on ne pût rendre auſſi la Biere meilleure par un ſemblable moyen.

112. La ῥητίνη de Théophraſte, & la réſine de Pline, priſes dans une ſignification vague, déſignent quelquefois toute ſorte de Sucs huileux & viſqueux qui ſuintent des Plantes & des Arbres. Le ſuc crud & aqueux qui s'en éleve de bonne heure au Printems, meurit & s'épaiſſit graduellement par la chaleur

leur du Soleil ; devenant ſucceſſivement, par un progrès rélatif à celui des Saiſons, huile, baume, & enfin réſine. Et les Chimiſtes obſervent que la Térébenthine diſſoute ſur un feu doux, ſe transforme ſucceſſivement, par l'opération conſtante de la chaleur, en huile, beaume, poix, réſine dure & friable, qui s'incorpore avec l'huile, ou l'eſprit rectifié, mais non pas avec l'eau.

113. Le Chev. Jean Floyer remarque qu'il nous manque une méthode pour faire uſage de la Térébenthine ; il ajoûte que celui qui trouvera le ſécret de la rendre aiſée à prendre aux malades, peut ſe prometre de guérir la Goute, la Pierre, les Catharres, l'Hydropiſie, le Scorbut froid, les Rhumatiſmes, les Ulcéres & les Obſtructions dans les Glandes. Il dit enfin que ſi on veut qu'elle ſerve à changer & à rétablir les ſucs & les fibres, il la faut donner fréquemment, en auſſi petite quantité à la fois, & d'une maniere auſſi commode, que (*a*) l'eſtomac du malade l'exigera ; & qu'il ſera néceſſaire pour qu'il le garde longtems, & ne le rende point comme une pur-

purgation ; car, dit-il, de fortes doses passent trop vite, & d'ailleurs offensent la tête. Là-dessus je dis qu'une infusion de Goudron ou de Térébenthine dans l'eau froide, paroît fournir ce sécret qu'on cherche, en ce qu'elle ne se charge point des parties les plus onc-
(*f*) 47. tueuses & les plus grossiéres (*f*) qui pourroient offenser l'estomac, les intestins & la tête, & qu'elle se prend aisément, aussi souvent, en telle quantité, & en tel degré de force qu'il convient aux besoins du malade. Il ne semble pas même que l'esprit subtil & l'huile volatile que le Goudron don-
(*g*) 7, ne par infusion (*g*), soit inférieure à
42, 58. celle de la Térébenthine, à quoi il surajoûte la vertu de la suye de bois, que l'on sçait être très-grande par rapport à la tête & aux nerfs ; & ceci pa-
(*h*) 13. roît évident par la maniere dont on (*h*) recueille le Goudron. Et de même que les petites parties volatiles de la Térébenthine & du Goudron s'extrayent par l'infusion dans l'eau froide, & s'introduisent aisément dans tout le systême du Corps humain, on pourroit, ce semble, appliquer la même méthode à toute sorte de baumes & de résines,

com-

comme étant la voye la plus prompte, la plus douce, la plus innocente, & en bien des cas la plus efficace d'en extraire & d'en appliquer les vertus.

114. Aprés en avoir tant dit sur les usages du Goudron, je dois encore ajoûter, que c'est un excellent préservatif pour conserver les dents & les gencives, quand on les en frotte, & qu'il éclaircit & fortifie la voix. Parmi cette grande varieté d'effets utiles qu'on lui voit produire, il n'y a rien à craindre d'un altérant si doux, si ami de la Nature. C'étoit la sage maxime de certains anciens Philosophes, que les maladies ne doivent pas être (*a*) irritées par les remedes. Mais il n'y a point de remede qui dérange moins l'œconomie animale que celui-ci, qui, si j'en dois croire ma propre expérience, ne produit jamais le moindre désordre chez le Malade, pourvû qu'on le prenne comme il faut. (*a*)103.

115. Je connois à la vérité une personne, qui ayant bû un grand verre d'eau de Goudron immédiatement avant déjeuné, en eût des nausées, & prit pour cette eau un invincible dégoût, quoiqu'elle lui eût fait auparavant beau-

coup de bien. Mais pourvû qu'on la faſſe & qu'on la prenne en la maniere preſcrite au commencement de cet eſſai, elle aura, ſi je ne me trompe, aſſez de ſel pour être ſalutaire, & aſſez peu d'huile pour ne cauſer aucun dégoût. J'entends ici ma propre méthode de faire cette eau, & non celle des Américains, qui la rend, tantôt trop forte & tantôt trop foible, & qui, quoiqu'elle puiſſe ſervir de la façon dont on la boit en ce pays-là de préſervatif contre la petite vérole, ne pourroit pas s'employer convenablement dans tous ces divers cas où j'ai découvert que l'eau de Goudron a tant de ſuccès. Des perſonnes plus délicates que l'ordinaire, pourront la rendre plus agréable à prendre, en y mêlant une goutte d'huile de noix muſcade dans chaque verre ou une cueillerée de vin de Montagne. Il ne ſera pas hors de propos d'obſerver, que j'en ai connu qui ne pouvant la prendre le matin, à cauſe de la délicateſſe de leur eſtomac, la prenoient le ſoir en s'allant coucher, ſans la moindre peine. Pour s'en laver extérieurement & pour les fomentations, on peut la faire plus forte, en y ver-

ſant

ſant de l'eau chaude. Pour les bêtes, comme pour les chevaux dans les maladies deſquels j'en ai éprouvé la vertu, je la crois plus ſalutaire que cette ſubſtance bitumineuſe qu'on nomme Goudron de Barbade.

116. Dans des maladies aiguës & très-dangereuſes, on en peut prendre beaucoup & ſouvent, autant que l'eſtomac le peut ſupporter. Mais dans les maladies chroniques une demie pinte ſoir & matin peut ſuffire. Ou, ſuppoſé qu'une auſſi forte doſe fît de la peine, on peut ſe contenter d'en prendre la moitié dans un jour en quatre fois. Il faut avouer qu'en général les altératifs, à en prendre peu & ſouvent, s'en mêlent mieux avec le ſang. Un remede de ſi grande vertu pour tant de différentes infirmités, ſpécialement pour la fiévre, ce grand ennemi, eſt ſans doute d'une utilité générale pour le genre-humain. Cependant, je le recommande en particulier à trois ſortes de perſonnes : aux Marins, aux Dames, aux gens d'étude & qui menent une vie ſédentaire.

117. Je ſuis perſuadé que cette eau Goudronnée ſeroit très-ſalutaire aux

Matelots, & à tous les gens de mer, qui ſont ſujets au ſcorbut & à des fiévres putrides, ſur-tout dans les longues navigations au ſud. Et ceci mérite une attention particuliere dans le cours de nos expéditions maritimes d'aujourd'hui, où de pareilles maladies contractées ſur mer, & dans des climats étrangers, ont emporté tant de nos Compatriotes. Il y a apparence qu'un grand uſage d'eau de Goudron les eût prévenuës.

118. Elle ne ſeroit pas d'un moindre ſecours à nos Dames (*a*), dont la plûpart, plus dignes de pitié que les pauvres de paroiſſe, ne peuvent faire un ſeul bon repas, & ſont à leur propre table pâles, défaites, & ſemblables à des ames en peine, étant devenuës les victimes de l'indigeſtion & des vapeurs.

(*a*) Art. 103.

119. Le ſort des perſonnes d'étude, qui pour l'ordinaire renfermées dans un réduit étroit, & toûjours courbes ſur leurs Livres, ne reſpirent qu'un mauvais air, eſt auſſi fort à plaindre. Comme le grand air & l'exercice leur eſt interdit, j'oſe leur recommander pour le meilleur équivalent de l'un & de l'autre, l'uſage du remede en queſtion. Il

ſeroit

ſeroit pourtant à ſouhaiter que nos Sçavans modernes s'accoutumaſſent, à l'imitation des Anciens, à méditer & converſer en plein air, dans les jardins, à la promenade, ce qui après tout, ſans nuire à leur ſçavoir, ſerviroit beaucoup à leur ſanté. La vie ſédentaire que je mene m'a moi-même jetté il y a déja long-tems dans une mauvaiſe diſpoſition accompagnée de divers maux, en particulier d'une colique nerveuſe, qui faiſoit que la vie m'étoit à charge, & cela d'autant plus, que mes douleurs s'irritoient par l'exercice. Mais depuis l'uſage de l'eau de Goudron, quoique je ne ſois pas parfaitement guéri de mon vieux mal, j'éprouve un ſoulagement ſi conſidérable, que je regarde l'uſage que j'ai fait de ce remede, comme le plus grand bonheur temporel qui me pût arriver, & ſuis convaincu qu'après Dieu je lui dois la vie.

120. En diſtillant la Térébenthine, & d'autres baumes à un feu doux, on a obſervé qu'il s'en éleve d'abord un (*a*) eſprit acide qui ſe mêle aiſément avec l'eau, lequel eſprit ſe perd, pour peu que le feu ſoit ardent. Cet agréa-

(*a*) 7.

ble esprit acide qui vient le premier est, ainsi qu'un habile Médecin Chimiste nous l'apprend, extrêmement réfrigératif, diurétique, sudorifique, balsamique, ou propre à préserver de la pourriture, excellent dans les maux néphrétiques & pour appaiser la soif; lesquelles vertus sont toutes contenuës dans cette infusion à froid, qui n'extrait du Goudron, si je puis parler ainsi, que la fine fleur & la quintessence du véritable esprit végétal, avec un peu d'huile volatile.

121. Le principe distinctif de tous les végétaux, celui d'où dépendent leur odeur, leur goût particulier, leur propriétés spécifiques, paroît devoir être quelque esprit extrêmement subtil & délié, dont le véhicule immédiat est une huile volatile très-fine, engagée elle-même dans une résine ou dans un baume plus grossier & plus visqueux, qui réside dans de petites cellules de l'écorce & des semences, destinées à le contenir, & qui abondent le plus en automne & en hyver, quand les sucs imprégnés de la lumiere du Soleil, ont reçu le degré de coction & de maturité nécessaire. Plusieurs prennent l'esprit lui-

même

même pour une huile ſubtiliſée au point de ſe pouvoir mêler avec l'eau. Mais cette huile volatile n'eſt pas l'eſprit, ce n'en eſt que le véhicule. La preuve en eſt, que les huiles aromatiques demeurant long-tems expoſées à l'air, ne manquent point de perdre leur odeur & leur goût qui s'envolent avec l'eſprit ou le ſel végétal, ſans aucune diminution ſenſible de l'huile.

122. Ces ſels volatils qu'une douce chaleur éleve & met en liberté, peuvent à juſte titre être regardés comme (*a*) eſſentiels, comme ayant déja exiſté (*a*) 3. dans la plante : au-lieu que pour les ſels fixes & lixiviels qu'on a par l'incineration du ſujet, dont la violence du feu a détruit ou alteré les parties intégrantes qui en conſtituoient la nature, les Chimiſtes modernes croyent ſur de très bons fondemens, qu'ils n'y ont point préexiſté. Car il paroît par les expériences de Mr. Redi, que tous ces ſels ne conſervent point les vertus de la plante d'où on les tire; qu'ils ſont tous également purgatifs, & au même degré, quelque forme qu'ayent leurs pointes, ſoit aiguës ſoit obtuſes. Mais quoique les ſels fixes ou lixiviels

puiſſent ne pas contenir les propriétés originaires de leur ſujet ; toûjours reconnoit-on que les ſels volatils qui s'élevent par une douce chaleur, conſervent la vertu naturelle du végétal dont ils ſortent, & l'eau s'imbibe facilement de pareils ſels.

123. On peut bien croire que ce qu'il y a de plus volatil dans les ſels, & de plus attenué dans l'huile, eſt ce
(a) 1,7. dont l'infuſion (*a*) froide ſe charge d'abord & le plus facilement. Ceci nous aidera à rendre raiſon des vertus de l'eau Goudronnée. Cet acide volatil des végétaux qui réſiſtant à la pourriture, eſt leur grand préſervatif, eſt empriſonné dans une huile ſubtile qui ſe mêle à l'eau. Cette huile à ſon tour eſt enfermée dans la réſine, ou dans la partie la plus groſſiére du Goudron, d'où l'eau froide n'a pas de peine à la dégager.

124. On a trouvé que ces acides doux & naturels, agiſſent plus doucement ſur les matieres métalliques, & les diſſolvent plus parfaitement, que ne peuvent faire les plus forts eſprits acides qu'un feu véhément aura produits : & l'on peut ſoupçonner qu'ils

ont

ont le même avantage en qualité de remede. Et comme aucun acide, selon que l'ont observé quelques Chymistes des plus habiles, ne se peut tirer de la substance des animaux qui lui soit entiérement assimilé; il paroît s'ensuivre que les acides reçus dans un Corps bien sain, doivent être entiérement domptés, & changés par les facultés vitales : mais les acides plus doux seront plus (*a*) aisés à dompter, à assimiler que les plus forts. (a) 48.

125. Je m'apperçois bien que dans un sujet de la nature de celui-ci, les preuves qu'on peut employer ne vont pas jusqu'à l'évidence, & que les miennes auroient pu être mises dans un plus grand jour, si j'eusse joui d'une santé meilleure, & si dans ce coin reculé du Monde où j'habite, je n'étois pas privé du commerce des Sçavans, Nonobstant cela je poursuivrai comme j'ai commencé, & me servirai de raisonnemens, de conjectures & d'autorités, pour éclairer le plus qu'il me sera possible les sentiers obscurs qui se trouvent sous mes pas.

126. Le Chev. Newton, Boerhaa-

ve & Homberg, conviennent tous que l'acide est une substance déliée & subtile, qui pénétre le Globe terrestre, & produit, en s'unissant à différens sujets, diverses espéces de Corps. C'est-là, selon Homberg, le sel pur, le sel principe, similaire & uniforme à lui-même, mais qu'on ne trouve jamais seul. Et quoiqu'on appelle ce principe, le sel de la terre, il semble qu'on le dénommeroit plus juste, en l'appellant sel de l'air, puisque c'est de l'air que la terre le reçoit, quand on la laisse en friche après l'avoir labourée. Il semble aussi que c'est le grand principe de la végétation, qui se communique à la terre par toute sorte d'engrais aussi-bien que par l'air. Cet acide est reconnu pour la cause générale de la fermentation des liqueurs. N'est-il donc pas naturel de supposer qu'il en produit une semblable dans la terre, & que c'est là ce principe subtil & pénétrant qui introduit dans les Plantes & leur adapte leur nourriture; principe si difficile à saisir, qu'il se dérobe à toutes les filtrations, & qu'il échape à la recherche des observateurs les plus attentifs?

127. Le Chev. Newton & Mr. Hom-

berg enſeignent également, que comme l'acide aqueux eſt ce qui rend le ſel ſoluble dans l'eau, c'eſt auſſi lui qui, joint aux parties terreſtres, en fait un ſel. Que l'on ſonge après cela, que les organes des Plantes ſont (*a*) autant de tuyaux, & que le développement & la diſtenſion de ces tuyaux par le liquide qui les remplit, fait ce qu'on nomme la végétation ou l'accroiſſement de la Plante. Mais la terre même ne ſçauroit être diſſoute par l'eau, en telle ſorte qu'il en réſulte un fluide végétal. Par conſéquent les particules terreſtres ont beſoin de ſe joindre avec un acide aqueux, c'eſt à-dire, de devenir ſels, pour que l'eau les puiſſe diſſoudre, & que ſous cette forme de ſuc végétal, elles puiſſent paſſer à travers les couloirs & les tuyaux de la racine, pour arriver au Corps de la plante, en enfler, en étendre les parties & les organes, & par-là en groſſir le volume. C'eſtpourquoi ce que la terre fournit aux végétaux, n'eſt en effet que de la terre changée en ſel. Et rendre la terre fertile, n'eſt autre choſe que faire prendre une forme ſaline à ſes particules.

(*a*) 30, 31, 35.

123. De la vient qu'on observe, qu'il y a plus de sels dans la racine que dans l'écorce ; plus dans les végétaux durant le printems, que durant ni l'automne, ni l'hiver ; parceque durant les mois d'Eté, les sucs salins s'évaporent en partie, & en partie meurissent par l'action & le mélange de la lumiere. De-là paroît encore, comment de fendre & de remuer la terre en lui donnant ainsi plus de superficie pour qu'elle puisse recevoir en plus grande quatité l'acide répandu dans l'air, est un moyen d'augmenter la fertilité. Comment les cendres, le limon, l'argille brûlée, se trouvent de très-bons engrais ; le feu étant réellement un acide, comme il sera (*a*) prouvé dans la suite. La marne & les coquilles sont aussi fort bonnes, entant que ces corps alcalins attirent l'acide, & venant à fermenter avec lui, communiquent cette fermentation à la terre. Le fumier que produisent les excrémens des animaux, & les plantes pourries, contribuent de même à la végétation en fournissant la terre de sels. Et quand les jachéres ont été bien brisées, & long-tems exposées à l'air, pour

(*a*) 202.

pour que toutes leurs parties s'impregnent de son acide, cela seul suffira pour changer en sels, quantité de particules terrestres, qui par-là devenuës solubles à l'eau, seront un aliment convenable aux plantes.

129. L'ACIDE, dit Homberg, se trouve toujours joint à quelque soufre qui, selon qu'il est végétal, bitumineux, ou métallique, détermine l'acide à devenir telle ou telle espece de sel. Les sels alcalins eux-mêmes, soit volatils, soit lixivieux, passent pour n'être autre chose que ce même acide, étroitement emprisonné dans l'huile & dans la terre; toute la force du feu qui y est renfermé, ne pouvant empêcher qu'il n'y demeure des restes d'acide.

130. LES sels, selon le Chev. Newton, ne sont que de simple terre & un acide aqueux, unis ensemble par une attraction mutuelle, & deviennent solubles dans l'eau, (*a*) par cet acide. (*a*) 127.
Il suppose que l'acide environne les parties terrestres, comme l'Océan environne la Terre dont il est attiré, & compare chaque particule saline à un cahos dont l'intérieur est solide & terreux,

reux, mais dont la surface est molle & aqueuse. Tout ce qui attire & est attiré très-fortement, est un acide, selon lui.

131. Il paroît impossible de déterminer en particulier les figures des différens sels. Tous les dissolvans acides, avec les corps qu'ils ont dissouts, affectent de certaines figures ; celles des crystallisations des sels fossiles avoient été regardées comme la forme propre & naturelle de ces sels & de leurs acides. Mais Homberg a montré clairement le contraire : en ce que le même acide venant à dissoudre des corps différents, prend aussi différentes formes. L'esprit de nitre, par exemple, ayant dissout du cuivre, le forme en crystaux exagones ; du fer, il en fait des quarrés irréguliers ; & pour l'argent, il le réduit en crystaux minces, de figure triangulaire.

132. Neanmoins Mr. Homberg tient en général, que les acides ont la forme de lames pointuës, & les alcalis celle de gaines ; qu'étant mises dans un même liquide, les petites lames entrent dans les gaines préparées pour les recevoir, avec une violence qui cause l'ef-

l'efferveſcence qu'on obſerve dans le mélange des acides & des alcalis. Mais il paroît difficile à concevoir comment & pourquoi, la ſeule configuration de ces lames & de ces gaines qui flottent dans un même liquide, obligeroit celles-là à ſe précipiter avec tant de véhémence vers celles-ci, & à diriger leurs pointes aſſez juſte pour les enfiler. Cela paroît tout auſſi peu vraiſemblable, que ſi l'on ſuppoſoit qu'une certaine quantité de cannules & de ſiphons, venant à flotter dans la même eau, celles-là ne manqueront point de s'introduire dans ceux-ci.

133. Il ſemble qu'on peut mieux rendre raiſon de ce phénoméne, par la véhémente attraction que Newton attribuë à tous les acides, & en vertu de laquelle ils ſe précipitent, pénétrent, ébranlent & diviſent les corps les plus ſolides, & fermentent avec les liquides des végétaux. C'eſt dans cette attraction que ce Philoſophe place toute leur activité; & il ſemble en effet, que les figures des ſels ne ſoient pas ſi propres à produire de tels effets, que ce ſont les puiſſantes vertus attractives, par leſquelles, agités

eux-mêmes, ils remuent les autres Corps, surtout s'il est vrai, ce qui a été remarqué plus haut, que les sels lixivieux sont en même-tems purgatifs, quelle que soit la figure de leurs angles, plus ou moins aiguë ou obtuse.

134. Le Chev. Newton explique, comment les acides aqueux rendent les corpuscules terrestres-solubles dans l'eau, en supposant que l'acide tient un milieu entre la terre & l'eau ; ses particules, plus grosses que celles de l'eau, & plus petites que celles de la terre, attirent également l'une & l'autre. Mais peut-être n'est-il nullement nécessaire pour produire cet effet, que les parties de l'acide soient plus grosses que celles de l'eau ; & que l'on pourroit tout aussi bien en rendre raison, en leur attribuant seulement une attraction ou cohésion très-forte avec les corps ausquels elles se joignent.

135. L'esprit où le sel acide, ce puissant instrument dont se sert la Nature, qui réside dans l'air & se répand partout ce vaste élément, se laisse découvrir aussi en quantité de parties de la Terre, spécialement dans les

fos-

fossiles, comme le soufre, le vitriol & l'alun. J'ai déja observé d'après Homberg, que cet acide ne se trouve jamais pur, mais qu'il a toûjours un mélange de soufre, & se distingue en diverses classes, selon la différence des soufres minéraux, végétaux, ou animaux, ausquels il est joint.

136. Les sels sont communément mis au rang des principes les plus actifs de la Chimie. Mais Homberg attribuë toute leur activité aux soufres qui s'y trouvent joints, d'où aussi, comme on l'a vû, il dérive leurs différentes (a) especes. Le sel, l'eau, l'huile & la terre, paroissent être originairement les mêmes dans tous les végétaux. Toute la différence, suivant les Chimistes, naît de l'esprit qui réside dans l'huile, ce qu'ils appellent *Recteur* ou *Archée*. Ils lui donnent encore le titre d'*Ens primum*, ou esprit naturel, d'où dépendent, & dans lequel sont contenus, l'odeur & les vertus spécifiques de la plante.

(a) 129.

137. Ces esprits naturels ou ames végétales, s'exhalent dans l'air, qui paroît être le commun réceptable, aussibien que la source de toutes les formes sublu-

ſublunaires, la grande maſſe ou cahos qui les communique & qui les reçoit. L'air, ou l'atmoſphère qui environne notre Terre, contient un mélange de toutes les parties actives & volatiles de notre Monde ; c'eſt-à-dire, de tous les végétaux, minéraux & animaux. Tout ce qui tranſpire, ſe corrompt ou s'exhale, imprégne l'air qui, mis en action par le Feu Solaire, produit dans ſon propre ſein, toutes ſortes d'opérations chymiques ; employant de nouveau pour de nouvelles générations, ces mêmes eſprits & ces mêmes ſels, que les corruptions de pareils Etres lui avoient tranſmis.

138. Les perpétuelles oſcillations de cet élément élaſtique qui eſt toujours en action, opérent ſans diſcontinuer ſur tout ce qui a vie, ſoit animaux ou végétaux ; tient leurs fibres, leurs tuyaux, leurs fluides dans un mouvement toujours varié par le chaud, le froid, l'humidité, la ſécheresse, & les autres cauſes qui altérent l'élaſticité de l'air ; ce qui rend raiſon, je l'avouë, de beaucoup d'effets. Mais il y en a quantité d'autres, qui ſont dûs à d'autres principes ou qualités

lités de l'air. Ainſi, le fer & le cuivre ſe rongent, & contractent de la rouille à l'air, & des corps de toute eſpece ſe diſſolvent & ſe corrompent, quand on les y expoſe; ce qui manifeſte un acide abondant qui eſt répandu dans tout l'air.

139. C'EST ce même air qui allume le feu, par qui la lampe de notre vie eſt entretenuë, par le moyen duquel s'opére la reſpiration, la digeſtion, la nutrition, le battement du cœur & des muſcles. Ainſi, l'air eſt un Agent univerſel, qui non-ſeulement met en action ſes vertus propres, mais qui excite les qualités & les facultés des autres corps, en diviſant, broyant, agitant leurs plus petites parties qu'il oblige à s'exhaler, & à devenir volatiles & actives.

140. RIEN ne fermente, ne végéte, ne ſe corrompt ſans air, lequel opere avec toute la vertu des différens corps qu'il renferme dans ſon ſein; c'eſt-à-dire, avec toutes les vertus de la Nature; n'y ayant aucune drogue ſalutaire ou vénimeuſe, dont les vertus ne ſe répandent pas dans l'air. L'air eſt donc une maſſe active, compoſée

de

de principes innombrables, la ſource générale de la génération & de la corruption; qui d'un côté, diviſe, entraîne les particules des corps, c'eſt-à-dire, les corrompt & les diſſout; de l'autre en produit de nouveaux dans l'être des choſes, détruiſant les formes, & en reproduiſant ſans fin.

141. Il ſemble y avoir dans l'air des ſemences cachées de tous les Etres, qui ſoient toujours prêtes à ſe manifeſter & à produire leur eſpece; dès qu'elles rencontreront des matrices convenables. La Fougere, la Mouſſe, le Champignon & quelqu'autres plantes, ont des ſemences d'une exceſſive petiteſſe, qui voltigent inviſiblement dans cet air; aucune partie de cet air, qui ne ſoit pleine de germes d'une eſpece ou d'une autre. L'atmoſphère entier paroît vivant. Par-tout, il y a de l'acide pour ronger, & des ſemences pour produire. En tout lieu le fer ſe rouille, & le terreau rapporte. La terre vierge devient fertile. Des récoltes de nouvelles plantes ſe montrent ſans ceſſe. Tout cela prouve que l'air eſt le réſervoir & la pépiniére commune de tous les principes vivifians.

142. L'Air

141. L'AIR ne mérite pas moins d'être appellé la pépiniere des Minéraux & des Métaux, que celle des plantes. Mr. Boyle nous apprend que des Miniéres d'étain & de fer, ayant été exposées à l'air, s'imprégnent de nouveau de ce Métal, & que la Miniére d'alun, après avoir perdu son sel, le recouvre de la même maniere. Il y a nombre d'exemples de Sels produits par le moyen de l'air, ce vaste trésor de principes actifs, duquel tous les corps sublunaires paroissent tirer leurs formes, & dont les animaux eux-mêmes tirent leur respiration & leur vie.

143. QU'IL y ait un certain principe de vie, invisiblement répandu dans l'air, c'est ce que nous montre l'expérience commune, puisqu'il est nécessaire, tant aux végétaux qu'aux animaux (*a*), soit terrestres soit aquatiques. Ni les Quadrupedes, ni les Insectes, ni les Oiseaux, ni les Poissons ne peuvent subsister sans air. Toute sorte d'air même ne suffit pas; l'air, quand il est dépouillé de certaines qualités ou ingrédiens, cessant par cela seul d'être propre à l'entretien de la vie & de

(*a*) 138, 139.

& de la flamme. Cela même arrive, quoique l'air retienne ſon élaſticité ; ce qui prouve, pour le dire en paſſant, que l'air n'agit pas ſimplement comme l'antagoniſte des Muſcles intercoſtaux. Il a cet uſage entre pluſieurs autres. Il donne & conſerve aux vaiſſeaux le ton qui leur convient. Ce fluide élaſtique favoriſe les ſécrétions : ſes oſcillations entretiennent le mouvement dans chaque partie : il pénétre & met en jeu tout le Syſtême animal, produiſant une grande variété d'effets, & même d'effets oppoſés. Il rafraîchit & échauffe tout enſemble, dilate & contracte : il coagule & réſout : il donne & ôte : il ſoutient la vie & il l'uſe : il preſſe au-dehors, & produit une expanſion au-dedans. Il enleve des parties, & en même tems en fournit, en introduit d'autres : il cauſe diverſes vibrations dans les fibres, diverſes fermentations dans les fluides. Tous ces efforts doivent néceſſairement être produits par un fluide auſſi ſubtil, auſſi actif, auſſi élaſtique, compoſé d'autant de parties hétérogènes que celui-là.

144. Mais, comme je l'ai obſervé plus

plus haut, il doit y avoir quelque autre qualité ou ingrédient dans l'air; d'où la vie dépend d'une maniere plus essentielle & plus immédiate. Quelle que soit cette qualité, car on n'est pas d'accord là-dessus, on convient dumoins, que cette propriété de l'air qui entretient la flamme ordinaire, est aussi ce qui entretient notre vie; puisqu'il se trouve qu'un air qui, à force d'être respiré, ne peut plus nourrir la flamme, est un air où l'on ne sçauroit vivre. La même chose vérifie des exhalaisons empoisonnées où l'on ne sçauroit allumer de flamme, comme on le voit dans la Grotte du chien près de Naples. Ce qui me donne occasion de recommander l'essai d'une expérience utile, qui seroit de plonger dans l'eau froide, des personnes qui se trouveroient saisies par la vapeur suffoquante qui s'éléve des mines, des vieilles voutes, des cavernes, ou tels autres profonds souterrains. J'ai du panchant à croire qu'on sauveroit par-là la vie à bien des gens, après l'exemple que j'ai vû d'un chien tombé en convulsion, & qui paroissoit déja mort, à qui en un moment l'on rendit la vie, en le

tirant

tirant de la Grotte dont je viens de parler, & le plongeant dans un Lac qui étoit tout proche.

145. L'AIR, ce Menſtruë, cette pépiniere univerſelle, paroît n'être que l'amas des parties volatiles qu'exhalent tous les autres corps, leſquels diverſement combinés & agités, produiſent une grande variété d'effets. De petites particules fort ſerrées l'une contre l'autre, agiſſent vigoureuſement l'une ſur l'autre, s'attirent, ſe repouſſent, s'ébranlent mutuellement. De-là, diverſes fermentations, & toute cette varieté de Météores, de tempêtes, de ſecouſſes de la Terre & du Ciel. Le petit monde n'en eſt pas moins affecté que le grand. L'air renfermé dans les viſceres, les vaiſſeaux, les membranes du corps humain, par ſes ſels, par ſes ſoufres, par ſa vertu élaſtique, engendre des coliques, des ſpaſmes, des maux hyſtériques & bien d'autres maladies.

146. On regarde l'élaſticité conſtante de l'air, comme ſa propriété ſpécifique. Mr. Boyle eſt formellement de cet avis. Cependant, on peut douter s'il eſt vrai que l'air ſoit conſtamment élaſti-

élaſtique, y ayant pluſieurs choſes qui ſemblent dérober à l'air cette qualité, dumoins en affoiblir ou en ſuſpendre l'exercice. Les Sels & les Soufres, par exemple, qui flottent dans l'air, diminuent beaucoup ſon élaſticité par leur attraction.

147. Sur le tout, il eſt manifeſte que l'Air n'eſt point un Elément à part, mais une maſſe ou un mélange de choſes les plus hétérogénes, & même oppoſées les unes aux autres, (*a*) (*a*) 137.
leſquelles deviennent air, en acquerant 145.
de l'élaſticité & de la volatilité, parcequ'elles ſont attirées par quelque ſubſtance active & ſubtile; ſoit qu'on l'appelle feu, éther, lumiere, ou eſprit vital du Monde; de même ſorte que les particules d'Antimoine, n'étant point volatiles de leur nature ſont enlevées par la ſublimation, & volatiliſées par leur adhérence aux parties du Sel Ammoniac. Mais l'action & la réaction étant égales, la force de cet eſprit étherée diminuë en ſe communiquant; ſa viteſſe auſſi & ſa ſubtilité deviennent moindres, à meſure qu'il ſe mêle à des parties plus groſſiéres. Par la même raiſon le progrès du ſon

est plus lent que celui de la lumiere, & le cours d'une eau bourbeuse moins rapide que celui d'une eau claire.

148. Que l'air perde & réprenne sa liberté, ou bien que cet air se détruise, & qu'il s'en engendre de nouvau, toujours est-il sûr, qu'en certains cas l'air commence à se manifester où l'on n'en appercevoit point auparavant, & qu'en d'autres, toutes ses propriétés viennent à disparoître. Par les expériences on en tire beaucoup, non-seulement des Animaux, des Fruits, des Végétaux; mais aussi des Corps durs; & le Chv. Newton observe que celui qui se tire de ces derniers, est le plus élastique. On a crû anciennement que les Elémens se transformoient l'un dans l'autre. Nous trouvons dans Plutarque que, selon Héraclite, la mort du Feu étoit la naissance de l'Air, & que de la destruction de ce dernier se formoit l'Eau. Le Chv. Newton soutient le même sentiment. Cependant l'on peut douter, si ce qu'on prend pour vraye conversion de substance, n'est pas un simple déguisement.

149. De tous les Corps, le Feu paroît

roît être le plus élaſtique & le plus ſuſceptible de dilatation. Il communique cette qualité aux vapeurs humides & aux exhalaiſons ſéches, quand il échauffe & agite leurs parties, & que s'y uniſſant intimement il ſurmonte leur mutuelle attraction, & fait qu'au lieu de s'attirer comme de coûtume, elles ſe repouſſent l'une l'autre, & ſe fuyent avec une force proportionnée à celle de leur cohérence précédente.

150. On peut donc concevoir l'Air, comme compoſé de deux parties; l'une plus groſſiére, formée des exalaiſons des Corps terreſtres; l'autre plus déliée, qui ſera un Eſprit ſubtil, au moyen duquel la premiere devient élaſtique & volatile. Toutes deux enſemble elles compoſent un milieu qui eſt moins élaſtique que le pur Ether, le Feu ou l'Eſprit, à proportion de la quantité de Sels, de Vapeurs, & de Particules hétérogénes qu'il renferme. D'où s'enſuit, qu'il n'y a point un pur & ſimple Elément d'Air. Il s'enſuit auſſi, que ſur le ſommet des plus hautes montagnes, l'air doit être plus rare que ne porte la régle commune,

qui veut que les eſpaces ſoient réciproquément comme les preſſions. On dit qu'effectivement Mrs. de l'Académie Royale des Sciences ont trouvé que la choſe étoit ainſi.

151. L'ETHER, le Feu ou l'Eſprit, étant chargé des parties hétérogénes qui l'attirent, en devient moins actif qu'auparavant; & ces parties au contraire qui s'attachent à celles de l'Ether, le deviennent davantage. L'Air n'eſt donc qu'une maſſe de diverſes particules enlevées par ſublimation des Corps ſecs & humides de toutes les ſortes, & qui adhérent aux parties de l'Ether: le tout pénetré par le pur Ether, la Lumiere ou le Feu; car ces mots ſont ſynonymes chez les anciens Philoſophes.

152. CET Ether, ce Feu pur, inviſible, le plus ſubtil & le plus élaſtique de tous les Corps, ſemble pénétrer & ſe répandre dans toute l'étenduë de l'Univers. Si dans la Nature l'air eſt l'agent immédiat ou l'inſtrument, le Feu inviſible eſt le premier mobile, le premier reſſort naturel qui commu-
(a) 139. nique à l'air toute ſa vertu (*a*). Ce
149. puiſſant agent eſt toujours à portée,
151. tou-

toujours prêt d'entrer en action, s'il n'étoit bridé & gouverné par la plus grande Sagesse. Etant lui-même dans une agitation continuelle, c'est lui qui anime & vivifie toute la masse visible. Egalement propre à produire & à détruire, il diversifie les scénes de la Nature, il entretient un cercle perpétuel de générations & de corruptions, toujours gros, pour ainsi-dire, de formes, qui, par une vicissitude constante, naissent de son sein & s'y réplongent. Si preste dans ses mouvemens, si subtil & si pénétrant de sa nature, si varié dans l'étenduë de ses effets, il paroît n'être autre chose que l'ame végétative, ou l'esprit vital de l'Univers.

153. Dans l'homme, les esprits animaux sont la cause physique & instrumentale du sentiment & du mouvement : d'attribuer au Monde du sentiment, seroit une opinion choquante & insoutenable; mais les facultés que l'Ecole appelle *Loco-motives*, se manifestent dans toutes ses parties. Les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Stoïciens, regardoient le Monde comme un animal; quoique quelques-uns

d'entr'eux ayent mieux aimé le considerer comme un végétal. Quoiqu'il en soit, les phénoménes & les effets montrent clairement, qu'un certain esprit le remuë, & qu'une Ame ou une Providence le gouverne. On concevoit, dit Plutarque, cette Providence comme étant par rapport au Monde, ce qu'est l'Ame par rapport à l'Homme.

154. L'ORDRE même & le cours des choses, joint à nos expériences journaliéres, montre qu'une Ame gouverne l'Univers & le meut en qualité d'agent & de cause proprement dite. La cause subalterne qui sert d'instrument à cette premiere, c'est le pur Ether, le feu ou la substance de la lu-
(a) 29. 37. 136. 149. miere (a) qui, appliquée & déterminée par un Esprit infini avec un pouvoir sans bornes & selon des régles fixes, exécute dans le grand Monde, ce que l'Ame humaine avec un pouvoir & une intelligence limitée opére dans le petit. La Raison ni l'Expérience ne nous manifestent aucun autre Agent, ou cause efficiente, que l'Ame ou l'Esprit. Lors donc que nous parlons d'Agens ou de causes corporelles, cela doit

doit s'entendre dans un autre ſens, dans un ſens impropre & ſubordonné.

155. Les principes dont une choſe eſt compoſée, l'inſtrument dont on ſe ſert pour la produire, & la fin pour laquelle on la deſtine, tout cela dans l'uſage vulgaire s'appelle *Cauſe*, quoiqu'à parler exactement rien de tout cela n'agiſſe ni ne produiſe. Il n'y a aucune preuve qui nous convainque qu'une cauſe étenduë, corporelle ou méchanique, agiſſe proprement & réellement; le mouvement lui-même n'étant en effet qu'une paſſion. Ainſi quoique nous parlions de cette ſubſtance ignée, comme d'un agent, nous entendons ſimplement qu'elle eſt un moyen, un inſtrument; & c'eſt-là le cas de toutes cauſes méchaniques quelles qu'elles ſoient. Quelquefois néanmoins on les nomme agens & cauſes, quoiqu'elles ne ſoient en aucune maniére actives, dans la ſignification propre & étroite de ce mot. Quand donc on parle de force, de pouvoir, de vertu & d'action, comme ſubſiſtant dans un être étendu, corporel, ou méchanique, cela ne doit pas être pris dans un ſens propre & réel, mais ſeulement dans un ſens groſſier,

dans celui du peuple qui s'arrête aux apparences, & ne va pas analyſer les choſes juſques dans leurs premiers principes. Pour nous accommoder au langage établi & au commun uſage, nous ſommes obligés d'employer les expreſſions populaires : mais afin que la vérité n'en reçoive point d'atteinte, nous devons en diſtinguer le vrai ſens. Il ſuffira, pour qu'on ne s'y trompe pas, d'avoir fait cette déclaration une fois pour toutes.

156. La chaleur innée, la flamme vitale, ou l'eſprit animal dans l'homme, eſt regardé comme la cauſe de tous les mouvemens, ſoit volontaires, ſoit naturels, des différentes parties de ſon Corps. Ce qui ſignifie que c'eſt-là l'inſtrument au moyen duquel l'Ame agit & ſe manifeſte elle-même dans les mouvemens du Corps. Ne peut-on pas dire au même ſens, que le feu a une force, qu'il opére, qu'il remuë le ſyſtême du Monde entier, & que ce Monde maintenu & dirigé par l'Eſprit qui y préſide, eſt animé d'un bout à l'autre par une même ſubſtance ignée, non en qualité de cauſe premiere efficiente, mais en qualité d'agent inſtrumental & méchanique.

157. Ce pur eſprit ou feu inviſible, eſt toujours prêt à ſe montrer dans ſes (*a*) effets. Il nourrit, échauffe, fermente, diſſout, brille, opére en diverſes maniéres ſelon les ſujets qui s'offrent pour employer ou déterminer ſa force. Il eſt préſent à toutes les parties de la Terre & du Firmament, quoique peut-être caché & non apperçu, juſqu'à ce que quelque accident le mette en acte, & le rende viſible dans ſes effets. (*a*) 152.

158. Il n'y a point d'effet dans la Nature qui ſoit grand, merveilleux, terrible, qui ne procéde du feu, principe d'une activité qui s'étend à tout, & qui au même tems qu'il ébranle la Terre & les Cieux, pénétre, diviſe, diſſout les corps les plus petits, les plus ſerrés, les plus compactes. Dans les creux les plus profonds de la Terre il demeurera tranquille, juſqu'à ce qu'une étincelle qu'allumera peut-être par hazard la colliſion de deux cailloux, venant à enflammer une vapeur, donnera naiſſance à quelque tempête ou tremblement de terre qui fendra les montagnes & renverſera les Cités. Ce même feu qui demeure in-

viſible dans le foyer d'un verre ardent, juſqu'à ce qu'il rencontre un ſujet ſur lequel il puiſſe agir ; ce feu, dis-je, fond, calcine, vitrifie les corps les plus durs.

159. AUCUN œil juſqu'ici n'a pû diſcerner, ni aucun ſens appercevoir les eſprits animaux dans le corps humain, autrement que par leurs effets. On peut dire la même choſe du feu élémentaire, ou de l'eſprit univerſel, que l'on ne connoît que par l'entremiſe des autres corps auſquels il ſe joint, ou ſur leſquels il opére ; & on peut lui appliquer ce que les Chimiſtes diſent du pur acide, qu'il ne ſe rencontre jamais ſeul.

160. L'AME de l'Homme ſe ſert par néceſſité d'inſtrument pour agir. L'Ame qui préſide à l'Univers ſe ſert avec liberté d'un inſtrument. Sans cauſes ſecondes ou inſtrumentales, la Nature ne pourroit avoir de cours régulier, & ſans un cours régulier on n'y comprendroit jamais rien. Dans ce cas, les hommes demeureroient dans une continuelle incertitude, ne ſçachant à quoi ils doivent s'attendre, ni comment ils doivent ſe gouverner,

ou

ou diriger leurs actions, pour atteindre aux fins qu'ils se proposent. Voilà pourquoi dans le gouvernement du Monde, ce qu'on appelle, quoiqu'improprement, des Agens physiques ou méchaniques, des causes secondes ou naturelles, des instrumens enfin, sont nécessaires pour assister, non à la vérité celui qui gouverne, mais ceux qui sont gouvernés.

161. DANS le Corps humain, l'Ame donne bien ses ordres pour remuer les membres; mais on regarde toujours l'Esprit animal, comme la cause physique immédiate de leur mouvement. De même dans le système du Monde, c'est bien l'Ame qui préside à tout; mais la cause immédiate, méchanique, instrumentale qui meut ou anime toutes ses parties, c'est le Feu élémentaire, ou l'Esprit universel. Cet Esprit, ou la partie la plus déliée, la plus subtile de ce vaste composé, reçoit l'impression du premier Moteur, pour la communiquer aux parties sensibles & grossiéres. Quoique dans la vérité, & en rigueur métaphysique, le mouvement soit une *passion* ou un pur *effet*; cependant en Physique il passe

pour une *action*, & c'eſt à cette action que l'on attribuë tous les effets qui ſe produiſent. De là vient que les diverſes communications, déterminations, accélérations de mouvement, conſtituent les loix de la Nature.

162. Le pur Ether ou Feu inviſible, contient des parties de différente eſpece, qui reçoivent différentes forces, ſont ſoumiſes à différentes loix de mouvement, d'attraction, de répulſion, d'expanſion, revêtent pluſieurs diſpoſitions diſtinctes par rapport aux autres Corps. C'eſt-là ce qui paroît conſtituer cette grande variété
(a) 37. de (*a*) qualités, de vertus, d'odeurs,
40. 44. de couleurs qui diſtinguent entr'elles les productions de la Nature. Leurs différentes façons de s'attacher les unes aux autres, de s'attirer, de ſe repouſſer, de ſe mouvoir, ſemblent être la ſource d'où on doit dériver leurs propriétés ſpécifiques, plutôt que des formes & des figures différentes. Ce qui, comme on l'a déja obſervé, ſemble ſe confirmer par l'expérience des Sels fixes, qui opérent de la même ſorte malgré la différence de leurs angles. On pourroit ſoupçonner que ces petites parties

qui

produisent originairement les odeurs & d'autres propriétés, aussi-bien que celles d'où naissent les couleurs, sont contenuës & confonduës ensemble dans le Feu élémentaire, comme dans une pepiniére primitive & universelle, d'où ensuite les séparent par différentes attractions, les divers sujets du régne animal, végétal & mineral, lesquels par-là se trouvent rangés sous différentes especes, & doués de ces propriétés distinctes qu'ils conservent, jusqu'à ce que leurs formes, ou la proportion spécifique de ce feu qui a été assignée à chacun, retourne à la masse commune.

163. De même que l'Ame agit immédiatement sur ce feu principe, aussi le feu principe agit-il immédiatement sur l'air. Je veux dire que tout ce qui se détache des corps terrestres, étant rendu volatil & élastique (*a*) par ce feu, dont il diminuë en même tems la volatilité & l'élasticité, parcequ'il en (*b*) attire & en arrache les parties, il résulte de là un nouveau fluide, plus volatil que l'eau & la terre, mais plus fixe que le feu. Ainsi les vertus & les opérations qu'on met sur le compte de

(*a*) 149. 150. 152.

(*b*) 147.

de l'air, doivent en dernier ressort s'attribuer au feu, comme à ce qui communique à l'air même son activité.

164. Il semble que l'élément du Feu éthérée, ou de la lumiére, contienne dans un état mixte les semen-
(a) 43. ces, les causes naturelles, ou les (a) formes de toutes les productions sublunaires. Les Corps les plus grossiers séparent, attirent ou repoussent les diverses particules propres de cet élément hétérogéne, lesquelles étant tirées de la commune masse, forment différentes essences, par la combinaison des qualités & des propriétés particuliéres à chaque sujet. On les en extrait souvent sous la forme d'huile essentielle ou d'eau odoriférente, d'où ces qualités s'exhalent dans l'air, & retournent à leur élément primitif.

165. Le bleu, le rouge, le violet, naissent, ainsi que l'a découvert le Ch. Newton, de la séparation des rayons ou particules de la lumiere. De même il semble que les diverses odeurs doivent provenir de la diversité des
(b) 40. particules de lumiére ou de feu. (b)

Com-

Comme il paroît de ce que la chaleur est nécessaire à toute végétation quelle que ce soit, & de l'extrême petitesse & volatilité de ces amas ou formes végétales, qui s'envolent du sujet qui les renfermoit, sans qu'on s'apperçoive d'aucune diminution sensible dans son poids, ces particules mêlées, confonduës dans un commun Océan, cachent, diroit on, ces formes distinctes ; mais ensuite lorsque leur sujet propre les sépare & les attire, elles les font éclore & les produisent au jour ; à peu près comme les particules de la lumiére qui, tandis qu'elles demeuroient confonduës ensemble, n'offroient à l'œil qu'une apparence uniforme de blancheur, produisent, étant séparées, des couleurs distinctes.

166. C'EST conformément à cette doctrine, qu'Héraclite établissoit la substance éthérée ou le feu, pour principe de la génération de toutes choses, ou ce dont toutes choses tirent leur origine. Les Stoïciens enseignoient aussi que toute substance originairement étoit feu, & devoit redevenir feu : que par la force de ce feu actif & subtil, qui se répandoit par-tout l'Univers, ses diffé-

différentes parties sont produites, conservées, maintenuës dans leur union. C'étoit l'opinion des Pythagoriciens, comme Diogene Laërce nous l'apprend, que la chaleur ou le feu est le principe de vie qui anime le systême en-
(a)152. tier, & pénétre tous les Elémens (a).
153. Comme eux les Platoniciens tenoient, que le feu est l'Agent naturel & immédiat, ou l'esprit animal. L'action de nourrir, d'échaufer, de brûler, d'éclairer, de faire germer, de produire les digestions, les circulations, les sécrérions & les mouvemens organiques de tous les Corps vivans, soit végétaux, soit animaux, ils attribuoient tout cela à la vertu de cet Elément, qui, comme il meut le grande Monde, anime aussi le petit. Platon dans son Timée imagine comme un réseau, comme des rayons de feu dans le Corps humain. Ne semble-t-il pas avoir eu en vûë les esprits animaux qui coulent, ou plûtôt s'élancent à travers les nerfs?

167. Selon les Péripatéticiens, la forme du Ciel, ou l'Ether enflammé, contient les formes de tous les Etres
(b) 43. inférieurs (b) Il est comme gros de for-

formes, & les communique aux ſujets capables de les recevoir. Ainſi le principe vital, dans le ſens Péripatéticien, communique la vie à tout; mais la diverſité des ſujets fait qu'il eſt reçu différemment. Ainſi toutes les couleurs ſont virtuellement contenuës dans la lumiere; mais leurs diſtinctions actuelles de bleu, rouge, violet, &c. dépendent de la différence des objets ſur leſquels elle tombe. Ariſtote dans le Livre du Monde, admet une certaine cinquiéme eſſence, une Nature éthérée, immuable, impaſſible; & immédiatement au-deſſous, il met une Subſtance ſubtile, enflammée, qu'allume & que met en feu cette Nature éthérée & divine. Il place à la vérité Dieu dans le Ciel; mais il veut en même-tems, qu'une certaine Vertu émanée de lui, agite & pénétre l'Univers.

168. Si nous en devons croire Plutarque, Empédocle a pris l'Ether ou la Chaleur, pour Jupiter même. Les anciens Philoſophes employoient ce mot d'Ether, pour ſignifier indifféremment, tantôt l'air, tantôt le feu; car ils diſtinguoient de deux ſortes d'air. Platon dans ſon Timée, en parlant de l'air, dit qu'il y en a de deux eſ-

eſpéces, l'une plus ſubtile, appellée Ether, l'autre plus groſſiére & remplie de vapeurs. Cet Ether, ce milieu plus pur, paroît avoir été l'air principe, dont toutes choſes, ſelon Anaximénes, tirent leur exiſtence, & en quoi elles retournent & ſe réſolvent à leur mort. Hippocrate, dans ſon Traité de la Diette, parle d'un feu pur & inviſible, & ce feu, ſelon lui, eſt ce qui donnant le branle à toutes choſes, & les mettant en mouvement, les montre, les met en évidence, comme il s'exprime; c'eſt-à-dire, les fait exiſter chacune en ſon tems, & conformément à la deſtinée qui lui eſt preſcrite.

169. Ce feu pur, cet Ether, cette ſubſtance de lumiere paſſoit pour être inviſible en ſoi, & imperceptible à tous nos Sens, n'étant manifeſtée que par ſes effets, tels que la chaleur, la flamme, la raréfaction. A quoi l'on peut ajouter, que les Modernes prétendent la reconnoître au poids, ſur ce que les huiles aromatiques qui abondent le plus [illegible] feu, d'autant [illegible] s'enflamment plus aiſément & avec plus de véhémence, ſont les plus peſantes de toutes. Par une expérience de

de Mr. Homberg, quatre onces de régule d'Antimoine ayant été calcinées au verre ardent durant une heure entiére, on trouva qu'il s'y étoit introduit & fixé de la ſubſtance de la lumiere, juſqu'au poids de ſept dragmes.

170. TELLE eſt la vertu raréfiante & expenſive de cet Elément, qu'en un inſtant il produit les plus grands & les plus ſurprénans effets; preuve ſuffiſante, non-ſeulement du pouvoir qu'a le feu, mais auſſi de la ſageſſe avec laquelle ce pouvoir eſt ménagé & tenu en bride, ſans quoi à chaqne moment il ſeroit capable de ravager & détruire tout. Et il eſt bien remarquable, que ce même Elément, tout furieux, tout deſtructeur qu'il eſt, ſoit cependant temperé & mis en œuvre de façon, que par ſa chaleur benigne & ſalutaire, par ſa flamme vivifiante, il produiſe & entretienne la vie des Créatures. Il ne faut plus s'étonner après cela, ſi Ariſtote a regardé la chaleur qui anime les corps vivans, comme quelque choſe de céleſte & de divin, dérivé de ce pur Ether, auquel il croyoit la Divini[illegible], intimement incorporell[illegible]

unie,

unie, ou sur lequel il le faisoit agir immédiatement.

171. Les Platoniciens disoient que l'Entendement réside dans l'Ame, & l'Ame dans un véhicule étherée ; & que comme l'Ame est une Nature moyenne, qui fait l'union de l'Intellect avec l'Ether, de même l'Ether étoit une autre Nature mitoyenne, propre à lier
(a) 151. l'Ame avec les (a) Corps grossiers. Ga-
154. lien de même, en reconnoissant l'Ame incorporelle, enseigne qu'elle a pour envelope ou véhicule immédiat, un Corps d'air ou de feu, par l'intervention duquel elle meut les autres Corps, & en est reciproquement affectée. On croyoit que l'Ame demeuroit revêtuë de cet habit intérieur, non-seulement après la mort, mais même après cette purgation parfaite qui, au bout d'un long espace de tems, selon les Disciples de Platon & de Pythagore, nettoyoit l'Ame de ses souillures.

purumque reliquit
Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem.

Cet habit de [illegible] l'ap-

pelle pur Ether, ou véhicule lumineux, ou bien Esprit animal, semble n'avoir été autre chose que le principe qui agit sur les organes grossiers, en la façon qu'il y est déterminé par l'Ame dont il reçoit immédiatement son impression, & en laquelle réside proprement & véritablement la force mouvante. Quelques-Modernes ont trouvé bon de se moquer de ces chars, ou véhicules étherés, comme d'un pur jargon qui n'a aucun sens ; mais ils auroient dû considérer, que tout langage dont on se sert au sujet de l'Ame, est entiérement métaphorique, ou dumoins en grande partie, & que conformément à cela, Platon parloit de l'Esprit ou de l'Ame, comme d'un cocher qui méne un char. Ce char n'est pas mal nommé αὐγοειδὲς ὄχημα, *une voiture lumineuse* ou *étherée* : termes qui expriment bien la pureté, la legéreté, la subtilité, l'agilité de cette substance déliée & céléste, en quoi l'Ame réside & opére immédiatement.

172. C'ÉTOIT un dogme favori des Stoïciens, que le Monde est un animal, & que la Providence qui le gouverne y fait la même fonction, que l'A-

l'Ame raisonnable dans l'homme. Mais aussi vouloient-ils que cette Providence ou cette Ame, résidât dans le feu, y fut immédiatement présente, qu'elle y habitât, & qu'elle agît par son entremise. En un mot ils concevoient Dieu, comme un Esprit intelligent & ignée, Πνεῦμα νοερὸν καὶ πυρῶδες. Ainsi
(a)166. s'ils regardoient le feu comme (a) le principe directeur du Monde, τὸ ἡγεμονικὸν ce n'étoit pas de simple feu, mais un feu animé par un Esprit intelligent.

173. TELLE est l'empreinte vivante & animée d'un Esprit divin, qui se déploye, & qui exerce son opération dans la lumiere & dans le feu répandus par tout l'Univers, que comme Aristote l'observe en son Livre *de Mundo*, tout paroît plein de Divinités qui se manifestant de toutes parts, frappent nos yeux & les éblouïssent. Et il faut avouër que les plus grands Philosophes & les principaux Sages de l'Antiquité, quoi qu'ils attribuassent aux causes secondes & à la vertu du feu, ont toujours supposé que dans ce feu résidoit un Esprit, une Intelligence puissante & sage, pour en retenir la

vio-

violence, & en diriger les opérations.

174. C'est ainsi qu'Hipocrate, dans son Traité de la Diéte, parle d'un feu puissant, mais invisible, (a) (a)168.
qui gouverne toutes choses sans bruit. Là, dit-il, réside l'Ame, l'Entendement, la prudence, la vertu germinative, le mouvement, la diminution, le changement, le sommeil & la veille. C'est ce qui gouverne toutes choses, & n'est jamais en repos. Le même Auteur, dans son Traité *de Carnibus*, après un préambule très-sérieux, où il témoigne qu'il va déclarer son opinion, l'exprime en ces termes: *Ce que nous appellons chaleur, me paroît quelque chose d'immortel qui connoît toutes choses, qui voit & sçait, tant ce qui est présent, que ce qui est à venir.*

175. Cette même chaleur est aussi ce qu'Hipocrate appelle Nature, l'Auteur de la vie & de la mort, du bien & du mal. Il faut de plus remarquer au sujet de cette chaleur, qu'il ne la fait l'objet d'aucun de nos Sens. Elle est cette Nature occulte, universelle, cette force intérieure, invisible, qui agite & anime le Monde entier, & qu'a-
do-

doroient les Anciens ſous le nom de Saturne ; mot que Voſſius dérive aſſez vraiſemblablement de l'Hébreu *Satar*, *être caché* ou *réclus*. Ce que nous enſeigne Hypocrate s'accorde avec les
(a)166. notions des autres Philoſophes. (*a*) Héraclite, par exemple, qui tenoit le feu pour être la cauſe & le principe de la génération de toutes choſes, n'entendoit point par-là un Elément inanimé; mais comme il s'exprime, un feu immortel ; Πῦρ ἀείζωον.

176. THEOPHRASTE, dans ſon Livre *de igne*, diſtingue entre la chaleur & le feu. Il conſidére le premier, comme principe ou cauſe ; non pas celle qui ſe manifeſte aux Sens, comme paſſion, ou accident exiſtant dans un ſujet, & qui dans le vrai n'eſt que l'effet de ce principe inviſible. Et il eſt remarquable qu'il rapporte tout ce qu'on peut dire de ce feu, ou de cette chaleur inviſible, à la recherche des premieres cauſes. Le Feu principe n'eſt ni engendré, ni détruit, il eſt par-
(b)157. tout & toujours préſent : (*b*) tandis que ſes effets, ſelon les tems & les lieux, ſe montrent plus ou moins; & ſe diverſifient extrêmement ; doux & ſa-

favorables en certains tems, en d'autres, violens & deſtructeurs; tantôt agréables, tantôt terribles, amenent alternativement le bien & le mal, l'accroiſſement & la décadence, la vie & la mort, dans tout le Syſtême du Monde.

177. TOUT le monde reconnoît que les Grecs ont puiſé la meilleure partie de leur Philoſophie chez les Nations d'Orient. Quelques-uns croyent qu'Héraclite doit ſes principes à Orphée, & Orphée aux Egyptiens. Ou bien, comme d'autres l'ont écrit, il fut l'Auditeur d'Hippaſus Pythagoricien, qui avoit la même idée du feu, laquelle il pouvoit avoir tirée de l'Egypte, par le canal de ſon Maître Pythagore, qui voyagea en Egypte, & y fut inſtruit par les Sages de la Nation. Un des ſentimens de ce dernier, eſt de regarder le feu, comme principe de toute action. Ce qui ſe rapporte à la Doctrine des Stoïciens touchant un eſprit ignée & intelligent qui gouverne toutes choſes. Dans le Dialogue Aſclepien nous trouvons cette penſée, que toutes les parties du monde végétent par l'action d'un Ether délié &

 ſubtil,

subtil, lequel agit comme un outil, ou instrument soumis à la volonté du Dieu suprême.

178. Comme les Platoniciens logeoient le pur Intellect dans l'Ame, & assignoient l'Ether pour demeure à cel-
(a) 171. le-ci (*a*), aussi nous donne-t-on dans le Pimandre pour la Doctrine de Trismegiste, que l'Intellect est revêtu d'une Ame, & l'Ame d'un Esprit. Ainsi, comme l'esprit animal dans l'homme étant subtil & lumineux, sert d'enveloppe immédiate à l'Ame humaine, ensorte que c'est en elle & par elle que l'Ame agit; de même l'Esprit du Monde, cette substance de lumiere, active, ignée, ètherée, qui parcourt & anime le Systême universel, est conçuë comme l'habit de l'Ame, laquelle sert d'habit à son tour à l'intelligence qui dirige l'Univers.

179. Les Mages disoient de Dieu, qu'il avoit pour Corps la lumiere, & la vérité pour Ame; & selon les Oracles Chaldéens, toutes choses sont gouvernées par un feu intellectuel, *πῦρ νοερὸν*. Dans les mêmes Oracles, l'Esprit Créateur est dit revêtu de feu *ἑσσάμενος πυρὶ πῦρ*. Ce redoublement du

même

même mot paroît exprimer dans le stile Oriental, l'extrême pureté de ce feu, avec son extrême force. C'est ainsi que nous lisons dans les Pseaumes; *tu ès vêtu de lumiere comme d'un habit*, où le mot rendu par *lumiere* eût pû se traduire par celui de *feu*, les Lettres Hébraïques étant les mêmes pour signifier l'un & l'autre, & toute la différence ne consistant que dans la ponctuation, qu'on regarde à juste titre comme une invention moderne. Autre trait de l'Ecriture bien remarquable; c'est celui où il est dit que Dieu *fait ses Ministres flamme de feu;* ce qui pourroit peut-être se traduire plus conformément à la liaison du discours, & d'une maniere aussi accordante à l'original, *qu'il fait de la flamme de feu ses Ministres*, rendant ainsi le texte entier; *il fait les Vents ses Messagers & la flamme de feu ses Ministres.*

180. L'IDÉE de quelque chose de divin qui se trouve dans le feu pour animer le monde entier, & en arranger les différentes parties, a été une opinion extrêmement répanduë, (*a*) ayant été embrassée en des tems & dans des lieux très-éloignés les uns des

(*a*) Art. 156. 157. 163. 166. 167. 168. 170. 172. 173. 177.

autres, & adoptée par les Chinois eux-mêmes, qui font du *Tien*, de l'Ether, ou du Ciel, le ſouverain principe, la ſuprême Cauſe de tout ; enſeignant que la vertu Céleſte qu'ils appellent *Li*, lorſqu'elle ſe joint à une ſubſtance corporelle, façonne, diſtingue & ſpécifie tous les Etres naturels. Ce *Li* des Chinois, paroît répondre aux formes des Péripatéticiens, l'une & l'autre ayant une analogie marquée avec cette Philoſophie du feu, dont on vient de parler.

181. On croit donc que le Ciel eſt plein de vertus & de formes, qui conſtituent & différencient les diverſes eſpeces des choſes, & nous avons déja obſervé plus d'une fois, que comme la Lumiere, le Feu, & l'Ether Céleſte, étant diviſés par les corps réfléchiſſans ou réfringens, produit la variété des couleurs : de même cette même ſubſtance, quoiqu'en apparence uniforme, étant partagée & démêlée par les pouvoirs attractifs & répulſifs des divers conduits excrétoires des plantes & des animaux, c'eſt-à-dire, par une Chymie naturelle, produit ou communique les diverſes

verſes propriétés ſpécifiques des Corps naturels. De-là les goûts, les odeurs, les vertus médicinales qui ſe manifeſtent dans les végétaux avec une ſi grande diverſité.

182. Les Chinois Lettrés adorent le *Tien* ſous l'idée d'un Ether vivant & intelligent, du πῦρ νοερὸν des Chaldéens & des Stoïciens. Et parmi les Nations d'Orient moins éloignées, le culte qu'elles rendent aux Corps Céleſtes, tels que le Soleil & les Etoiles, eſt relatif à ce feu qui conſtituë leur nature, à leur chaleur, à leur lumiere & aux influences de l'une & de l'autre. C'eſt pour de telles raiſons que le Soleil étoit regardé dans la Théologie Grecque, comme l'Eſprit du monde, & comme le pouvoir du monde. La lumiere & la chaleur du feu, jointe à ſa vertu purifiante, ſont des ſymboles naturels de la pureté, de l'intelligence, & du pouvoir, ou, s'il m'eſt permis d'ainſi parler, ce ſont ces choſes elles-mêmes, entant qu'elles deviennent perceptibles à nos Sens, au même ſens qu'on peut dire que le mouvement eſt une action. Conformément à ces idées, nous trouvons

que chez les Grecs & chez les Romains, le feu a été l'objet d'une vénération religieuse, ce qui a eu lieu, sinon chez tous les Peuples, dumoins chez la plûpart.

183. Le culte de Vesta n'étoit autre chose dans Rome que le culte du feu.

Nec tu aliud Vestam quam vivam intellige flammam,

dit Ovide dans ses Fastes. Et dans l'ancienne Rome, le Feu perpétuel étoit religieusement entretenu par des Vierges, comme en Grece, particulierement à Delphes & à Athènes, il l'étoit par des Veuves. On sçait que Vulcain, ou le Feu, avoit un rang distingué dans le Culte des Egyptiens. On sçait aussi que les Zabiens ou Sabéens, étoient adorateurs du Feu. Il paroît par les Oracles Chaldéens, que le Feu étoit regardé comme quelque chose de Divin par les Sages de cette Nation, & l'on croit que *Ur* des Chaldéens, tire son nom d'un mot Hébreu qui signifie *feu*, parceque c'étoit une Ville où l'on rendoit au Feu un culte public. Toute l'anti-

l'antiquité atteste que les anciens Perses & leurs Mages faisoient la même chose ; & la secte des *Parsis*, anciens Idolâtres, dont il subsiste encore aujourd'hui des restes considérables dans le Mogol & dans la Perse, en est un témoignage vivant.

184. Il ne paroît nullement vrai-semblable, que l'hommage qu'ils rendoient à ces feux perpétuels, conservés avec tant de soin dans leurs *Pyreia*, ou Temples du feu, en se prosternant devant eux, fût un honneur purement civil, comme le prétend le Dr. Hyde ; quoiqu'il prouve très-bien qu'ils n'invoquent point ce Feu sur leurs Autels, ni ne le prient, ni ne l'appellent Dieu, & qu'ils reconnoissent une Divinité Suprême, qui est invisible. Les honneurs civils qu'on rend aux choses, se rapportent au pouvoir civil : mais dans le cas dont il s'agit, une telle relation n'a point lieu. Il semble donc que ce culte se rapporte à Dieu, entant que présent dans ce Feu, & qu'il ne se termine point au Feu même. C'étoit-là vrai-semblablement l'intention primitive, quoique par laps de tems, la pratique des hommes,

du vulgaire ſur-tout, ayant dégéneré de la premiere inſtitution, ce culte ſoit uniquement borné à l'objet ſenſible.

185. Le Docteur Hyde dans ſon *Hiſtoire de la Religion des anciens Perſes*, prétend qu'ils ont emprunté l'uſage religieux de leurs Feux perpétuels, de la pratique des Juifs, telle que la Loi Lévitique la preſcrit, qui étoit d'entretenir ſur l'Autel un feu qui y devoit brûler ſans ceſſe. Que cela ſoit ou non, dumoins ne ſera-ce pas s'avancer trop, que de dire qu'il eſt probable que quelle que puiſſe être l'origine de cette coûtume chez les Perſes, les uſages ſemblables qu'on trouve chez les Grecs & chez les Romains, ſont dérivés de la même ſource.

186. Il faut avouer qu'il y a grand nombre de paſſages dans la Sainte
(a)179. Ecriture (*a*), qui donneroient lieu de croire que l'Etre Suprême ſe rendoit préſent d'une façon particuliere, & ſe manifeſtoit dans l'Elément du Feu. Pour n'inſiſter pas ſur ce que Dieu y eſt appellé plus d'une fois un Feu conſumant, ce qui peut s'entendre en un ſens métaphorique; les apparitions Di-
vines

vines, se firent par feu, dans un buisson ardent, sur le Sinaï, dans le Tabernacle, dans les Langues divisées. Les Ecrivains inspirés, nous représentent la Divinité, comme descendant dans un feu, environnée de feu, ou ayant un feu qui la précéde. Les Anges, les Chars céleſtes y paroissent entourés de feu, de lumiére & de splendeur. Ezéchiel dans ses Visions voit des feux, des lumiéres, des lampes, des charbons ardens, des éclairs. Dans la Vision de Daniel, le Trône de Dieu paroît semblable à une flamme, & ses rouës comme un feu brûlant: une flamme de feu y sort de devant lui.

187. DANS la Transfiguration, les Apôtres virent le visage de notre Sauveur, brillant comme le Soleil, & ses vêtemens blancs comme la lumiere. Ce fut aussi d'une nuée resplendissante, ou d'un Corps de lumiére, que sortit la voix qu'ils entendirent, & il n'y a que peu de siécles qu'on soutenoit dans l'Eglise Grecque, que cette splendeur étoit Divine, incréée, & la Gloire même de Dieu, comme on le peut voir dans l'Histoire qu'a écrit l'Em-

pereur Jean Cantacuzene. Dans ces derniers tems l'Evêque Patrick étoit d'opinion, qu'au commencement du Monde, la Schékinah, ou présence Divine, qui alors étoit ordinaire & fréquente, se manifestoit par la lumiére, ou le feu. En commentant le passage où il est dit que Caïn s'en alla hors de la présence du Seigneur, ce Prélat observe, que supposé que Caïn soit devenu dans la suite un franc Idolâtre, comme plusieurs croyent, il aura vraisemblablement introduit le culte du Soleil, comme la plus vive image qu'il pût trouver de cette gloire du Seigneur qui avoit coûtume de se manifester dans une lumiére flamboyante. Je ne finirois point si je voulois faire l'énumération de tous les textes de l'Ecriture Sainte qui confirment cette idée, en parlant de la Divinité comme manifestée ou agissante par le feu. Ce peut même être cette idée mal entenduë, qui aura jetté les Gnostiques, les Basilidiens, & d'autres anciens Hérétiques, dans l'erreur de regarder Jesus Christ comme étant le Soleil matériel & visible.

188. Nous venons de voir que dans

les ſiécles & dans les païs les plus reculés, le Vulgaire, auſſi bien que les Sçavans, les inſtitutions des Légiſlateurs & les raiſonnemens des Philoſophes, ont toujours fait de l'Elément du feu, l'objet d'une particuliere attention, par ce que ſa nature a d'extraordinaire & de ſingulier. Nous ne manquons pas non-plus d'Auteurs de grand poids parmi les Modernes, qui s'en forment une idée pareille, ſur-tout parmi ceux qui doivent avoir acquis le plus de connoiſſance de cet Elément, par l'uſage perpétuel qu'ils en font.

189. Mr. HOMBERG, ce fameux Chymiſte moderne, qui a porté ſon Art à un ſi haut point de perfection, tient que la ſubſtance de la lumiere ou du feu, eſt le vrai ſoufre principe, & qu'il s'étend (*a*) par tout l'Univers. (*a*) 129.
Il le regarde comme le ſeul principe actif, qui, par ſon mélange avec diverſes choſes, forme les diverſes eſpeces de productions naturelles. Avec les ſels, il devient huile; avec la terre, bitume; avec le mercure il devient métal: Que ce ſoufre principe, ce feu, cette ſubſtance de la lumiére eſt imperceptible en ſoi, & ne devient ſenſible

que par sa jonction avec quelqu'autre principe qui lui sert de véhicule : Que quoique ce soit le plus actif de tous les corps, il est en même tems le ciment & le lien le plus ferme, pour combiner les principes, les tenir dans une étroite union, & donner ainsi la forme aux mixtes : Qu'enfin dans l'analyse du Corps, il se perd toujours, échapant à toute l'adresse de l'Artiste, & passant à travers les vaisseaux les mieux fermés.

190. BOERHAAVE, Nieuwentyt, & divers autres Modernes, pensent de la même maniére. Ils distinguent avec les Anciens le feu pur élémentaire invisible, d'avec le feu de nos cuisines, ou celui qui paroît dans les Corps embrasés. (a) Ils n'accordent point à ce dernier la qualité de feu pur. Le feu pur se discerne uniquement par ses effets, tels sont la chaleur, la dilatation des corps solides, la raréfaction des fluides, la vertu de séparer les choses hétérogénes & de réunir les homogénes. Ce qui jette de la fumée & de la flamme, n'est donc pas le feu pur, mais celui qui se rassemble dans le foyer d'un miroir ou d'un verre ardent. Ce feu

(a) 163. 366.

feu paroît être la source de toutes les opérations de la Nature : sans lui rien ne végéte ou ne pourrit, rien ne vit, ne se meut ni ne fermente, rien ne se dissout, ne se compose ni ne s'altére, dans toute l'étenduë de ce Monde naturel où nous vivons. Sans lui, ce Monde ne seroit tout entier qu'une grande masse brute & inanimée. Cet Elément actif, on le suppose existant par-tout, & toujours présent, distribuant en divers degrés la vie, la chaleur & le mouvement aux productions, aux végétaux, & aux autres productions naturelles, aussi bien qu'aux Elémens eux-mêmes où ces différens Etres sont produits, & reçoivent leur nourriture.

191. AINSI que l'eau agit sur le sel, & l'eau forte sur le fer, de même le feu dissout tous les autres Corps. Le feu, l'air & l'eau, sont tous trois des menstruës; mais ces deux derniers semblent tirer toute leur force & toute leur activité du premier (*a*). Effectivement (*a*) 149. il semble n'y avoir dans la Nature qu'un seul menstruë primitif, auquel tous les autres peuvent être réduits en derniere instance. Les sels acides, sont un menstruë,

truë, mais leur force & leurs pouvoirs distincts viennent du soufre. Considérés purs, ou en eux mêmes, ils ont tous la même nature : mais tels que la distillation les donne, ils sont constamment unis à quelque soufre qui les caractérise & n'en peut être séparé. C'est-là la Doctrine de Mr. Homberg. Mais qu'est-ce qui caractérise ou différencie les soufres eux-mêmes ? Si le soufre est la propre substance de la lumiere, comme cet Auteur le prétend, pourquoi les soufres animaux, végetaux & métalliques, communiquent-ils différentes qualités au même sel acide ? Cela peut-il s'expliquer dans les principes de Mr. Homberg ? Et ne sommes-nous pas obligés de supposer, que la lumiére étant séparée par les pouvoirs attractifs & répulsifs des couloirs, des conduits & des pores de ces Corps, forme les diverses especes distinctes de soufres qui, avant une telle sécrétion, étoient confonduës & mêlées ensemble dans une masse commune de lumiére, ou de feu, homogéne en apparence.

192. DANS l'Analyse des Corps inflam-

flammables, le feu ou ſoufre ſe perd, & cette perte paroît à la diminution du (*a*) poids. L'huile ſe réſout en (*a*) 169. eau, terre, ſel; choſes dont aucune n'eſt inflammable. Mais le feu qui en étoit le lien commun, & qui donnoit la forme à l'huile, échape à l'Artiſte; il diſparoît ſans être détruit. Cette lumiére ou ce feu, empriſonné dans le compoſé, en faiſoit partie, & lui donnoit ſa forme. Mais ayant échapé, il ſe replonge dans le commun Océan de l'Ether, juſqu'à ce que diviſé & attiré de nouveau, il entre dans quelque nouveau ſujet du régne animal, mineral ou végétal, pour le ſpécifier & lui donner ſa forme propre. Le feu donc, pris au ſens des Philoſophes, eſt toujours feu, quoiqu'il ne ſoit pas toujours flamme.

193. On a obſervé que le feu ou la lumiére du Soleil, en calcinant certains corps, ajoûte à leur poids. Ainſi il n'eſt point douteux que la lumiére ne puiſſe ſe fixer, & entrer dans la compoſition d'un corps; & quoiqu'elle y ait demeuré cachée durant long-tems, dès qu'elle eſt délivrée de ſa priſon, elle ſe manifeſte pour ce qu'elle eſt.

Le

Le plomb, l'étain, le régule d'antimoine exposés au feu d'un verre ardent, quoiqu'ils gardent beaucoup de leur substance enfumée & en vapeur, se trouvent néanmoins considérablement augmentés de poids ; ce qui prouve l'introduction de la lumiére ou du feu dans leurs pores. On a observé aussi que l'urine ne produit point de Phosphore, à moins que d'avoir été longtems exposée aux rayons du Soleil. De tout cela l'on peut conclure que les Corps attirent & fixent la lumiére, & qu'il semble, comme quelques-uns l'ont observé, que le feu sans brûler & l'eau sans mouiller, servent d'ingrédient en bien des choses.

194. C'est dequoi l'expérience de Mr. Homberg nous fournit la meilleure preuve qu'on puisse avoir, puisqu'il fit de l'Or avec du Mercure, en introduisant la lumiére dans ses pores ; mais ce fut avec tant de peine & de dépense, que je ne pense pas que personne s'avise de tenter la même expérience dans la vûë du gain. Par cette jonction de la lumiére avec le Mercure, les deux corps se fixérent, pour en produire un troisiéme, diffé-

rent de l'un & de l'autre ; à sçavoir de véritable Or. Je me refére pour la vérité de ce fait, aux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. De l'expérience susdite, il paroît que l'Or n'est qu'une masse de Mercure, pénétrée & cimentée par la substance de la lumiére, les parties de ces deux corps s'attirant & se fixant mutuellement. Ceci paroît n'avoir point été entierement ignoré par des Philosophes plus anciens. Marcile Ficin, ce fameux Sectateur de Platon, dans son Commentaire sur le premier Livre de la seconde Ennéade de Plotin, & d'autres pareillement avant lui, regardent le Mercure comme la Mere, & le Soufre comme le Pere des Métaux. Platon lui-même, dans son Timée, définit l'Or, un fluide dense, mêlé d'une lumiére brillante & jaune. Ce qui répond très bien au composé de la lumiére & du Mercure.

195. Le feu ou la lumiére se mêle avec tous les Corps (*a*), même avec (*a*) 157.
l'eau ; témoins ces éclairs qui sortent de la mer, dont les ondes paroissent souvent tout en feu. Ses opérations se diversifient selon l'espéce, la quanti-
té

té & le dégré de véhémence. Un dégré de feu, entretient la fluidité de l'eau, un autre degré le change en air
(a)149. élastique (a). L'air lui même paroît n'être autre chose, que des vapeurs & des exhalaisons, renduës élastiques par le feu. Rien ne flambe que l'huile, ou le soufre avec l'eau, le sel & la terre, composent l'huile. Ce soufre est du feu; donc le feu renfermé attire le feu, & fait brûler & flamber les Corps dans la composition desquels il entre.

196. Le feu ramassé dans le foyer d'un verre, opére dans le vuide; & c'est pourquoi l'on croit qu'il n'a pas besoin d'air pour l'entretenir. De la chaux de plomb s'est dissipée avec expolusion dans le vuide, ce que Niuwentyt & d'autres, regardent comme une preuve que le feu peut brûler sans air. Mais Mr. Halles attribuë cet effet à l'air enfermé dans le Minium, & peut-être même dans le récipient, qui ne peut jamais être parfaitement vuidé d'air. Lorsque le plomb ordinaire est mis au feu, pour faire du Rouge de plomb, il en sort un plus grand poids que ce qu'on a mis de plomb commun.

mun. Ainſi le Rouge de Plomb ſembleroit impregné de feu. Mr. Halles penſe qu'il eſt d'air. Mr. Nieuwentyt veut que la vaſte expanſion de l'eau forte compoſée, vienne du feu ſeul. Mr. Halles ſoutient que l'air y contribuë néceſſairement. Cependant il ſemble par l'expérience de Nieuwentyt, que le Phoſphore brûle également avec l'air, & ſans air.

197. Peut-être les deux ſentimens oppoſés pourroient-ils ſe concilier, en obſervant que l'air n'eſt réellement autre choſe que les particules des Corps humides & ſecs, volatiliſées & renduës élaſtiques par le feu (*a*). (*a*)147.
Ainſi tout ce que l'air produit, pour- 150.
roit s'attribuer au feu, agent ſubtil, 151.
inviſible, dont l'opération ne ſe diſcerne qu'au moyen de quelque Corps groſſier qui ne lui ſert pas de pâture pour le nourrir, mais de véhicule pour l'arrêter & le rendre perceptible à nos yeux. C'eſt-là, ce ſemble, le ſeul uſage de l'huile, de l'air, ou de tout autre corps qui, dans l'opinion vulgaire, paſſe pour ſervir de nourriture à cet élément.

198. Pour mieux éclaircir cette ma-

matiere, il faut obſerver que le feu afin de pouvoir devenir ſenſible, a beſoin de quelque ſujet ſur lequel il agiſſe, & qui pénetré, agité par lui, nous affecte de quelqu'impreſſion de chaleur, de lumiére, &c. Ce ſujet peut s'appeller feu de cuiſine. Dans le foyer du verre ardent, quand on l'expoſe au Soleil, il y a un feu réel & actuel, quoique nos Sens ne le diſcernent pas, juſqu'à ce qu'il ait quelque choſe ſurquoi il puiſſe agir, & ſe montrer lui-même dans les effets qu'il produit, comme d'échauffer, d'enflammer, de fondre, & autres ſemblables. Dans ce ſens, tout corps mis en feu, eſt feu de cuiſine; mais il ne s'enſuit nullement, qu'il ſoit convertible en pur feu élémentaire. Celui ci, autant qu'on en peut juger, eſt incapable d'être produit de nouveau, ni d'être détruit, dans le cours de la Nature. Il peut bien être fixé ou empriſonné dans un
(*a*) 169. mixte; (*a*) mais il rétient pourtant ſa
192. nature quoiqu'il échappe aux Sens, &
193. qu'il retourne dans la maſſe élémentaire inviſible, lorſqu'on décompoſe le mixe, comme il paroît manifeſtement,

ment, quand la pierre à chaux se dissout dans l'eau.

199. Il sembleroit donc que ce que nous avons dit que l'air sert de nourriture au feu, ou se change en feu, doit s'entendre uniquement en ce sens: sçavoir que l'air, étant moins grossier que d'autres corps, est d'une nature moyenne, & peut-être plus propre à recevoir les impressions d'un (*a*) feu étherée très-subtil, pour les (*a*) 163. communiquer à d'autres choses. Selon la Philosophie des Anciens, l'Ame sert de véhicule à l'Intellect (*b*), & la lu- (*b*) 178. miére ou le feu en sert à l'Ame: On peut supposer de même, que l'air est à l'égard du feu, un véhicule qui le fixe jusqu'à un certain point, & qui en communique les effets aux autres Corps.

200. Le feu pur, le feu invisible ou l'Ether, pénetre tous les Corps, même les plus durs & les plus solides, comme le diamant. Par conséquent il ne peut seul, ainsi que de Sçavans hommes l'ont supposé, être la cause du mouvement des muscles, par la seule impulsion des nerfs, qui du cerveau se communiqueroit aux membra-

branes des muſcles, & par elles à l'Ether qui y eſt renfermé, & dont la force expanſive, augmentée par ce moyen, gonfleroit ces muſcles, & opéreroit la contraction de leurs fibres charnuës. Il me ſemble que le pur Ether ne ſçauroit faire cet effet, immédiatément & par lui-même. Car ſuppoſé que ſon mouvement expanſif ſoit augmenté, il il paſſera toujours avec la même facilité à travers les membranes, & conſéquemment ne les enflera point, puiſqu'on reconnoît que l'Ether traverſe librement les corps les plus ſolides. Il ſemble donc que le mouvement en queſtion ſoit dû, non au pur Ether, mais à l'Ether arrêté & fixé quelque part par les molecules de l'air.

201. QUOIQUE cet Ether ſoit extrêmement élaſtique, cependant comme l'expérience nous le montre quelquefois attiré, empriſonné, retenu dans des corps groſſiers, nous pouvons auſſi ſuppoſer que ſans être tout à fait fixé, il eſt attiré, & ſa vertu élaſtique affoiblie, par des particules d'air détachées, qui venant à ſe combiner & à ſe joindre avec lui, l'entraînent avec elles, & par-là le mettent en état d'a-

gir

gir sur des sujets plus grossiers. On peut dire que le feu pur anime l'air, comme l'air à son tour anime les autres choses. Le feu pur est invisible. Peut-être la flamme n'est point du feu pur. L'air est nécessaire & à la vie, & à la flamme, & l'on a trouvé par expérience, que l'air perd dans nos poumons la faculté de nourrir la flamme; on en a conclu que c'est cette même faculté de l'air, qui sert à l'entretient de notre vie. Celle-ci se conserve plus long tems dans le vuide que la flamme, d'où suit qu'un moindre degré de ce pouvoir quelconque de l'air, suffit pour le soutien de la vie.

202. Il n'est pas aisé de dire en quoi ce pouvoir consiste; si c'est dans une certaine portion, ou dans des parties singuliéres de l'Ether. Mais ce qui paroît évident, c'est qu'on peut attribuer à celui-ci, tout ce qu'on attribuë à l'acide. Les particules de l'Ether s'éloignent les unes des autres avec la plus grande force: c'est pour cela même, selon la doctrine du Chev. Newton, que quand elles sont unies, elles doivent s'attirer mutuellement avec la plus grande force aussi. Elles consti-

tuent

tuent donc l'acide ; car tout ce qui attire & est attiré fortement, peut s'appeller acide, comme le Chev. Nevvton nous l'enseigne dans son Traité *de acido*. D'où on peut recueillir, ce semble, que le soufre de Homberg, & l'acide de Nevvton sont au fond une seule & même chose, sçavoir le feu pur, ou l'Ether.

203. Cette flamme vitale, ou esprit éthérée, étant attiré & emprisonné dans les corps plus grossiers, paroît devoir être remis en liberté, & entraîné par l'attraction supérieure d'une flamme pure & subtile. De-là vient peut-être que l'éclair tuë les animaux, & fait tourner en un instant les liqueurs spiritueuses.

204. Hypocrate dans son Livre touchant le cœur, observe que l'Ame de l'homme ne se nourrit point des mets & des boissons dont le ventre est rempli, mais d'une substance lumineuse & pure, qui darde ses rayons, & distribuë une nourriture *non-naturelle*, comme il la nomme, de même sorte que celle des intestins se distribuë dans toutes les parties du Corps. Cette nourriture lumi-

mineuſe, quoiqu'extraite du ſang, eſt expreſſément dite ne point venir du bas ventre. Il eſt donc clair qu'elle devoit entrer dans le ſang, ſelon Hypocrate, ou par la reſpiration ou par attraction, à-travers les pores. Certainement, il faut avouer que je ne ſçai quoi d'ignée & d'étherée, que l'air tranſmet au ſang, nourrit, non pas l'Ame elle-même, mais l'enveloppe intérieure de l'Ame. *Auraï ſimplicis ignem.*

205. Qu'il y ait une flamme vitale qui actuellement s'allume, ſe nourrit, s'éteint, comme la flamme ordinaire, & par les mêmes moyens, c'eſt l'opinion de quelques Modernes, en particulier du Docteur Willis dans ſon Traité *de Sanguinis accenſione.* Elle a beſoin, ſelon lui, d'être conſtamment rafraîchie par la trachée & par les pores du Corps, pour la décharger d'une vapeur fuligineuſe & excrémenteuſe. Cette flamme vitale, étant extrêmement ſubtile, ne peut non-plus être apperçuë, que les mouches luiſantes ou les feux folets en plein jour. Cependant elle s'eſt quelquefois renduë viſible en diverſes perſonnes, dequoi l'on

a des exemples qui ne peuvent être mis en doute. Telle est la notion de Willis, & peut-être y a-t'il du vrai là-dedans, pourvu qu'on entende que cette lumiere ou ce feu, constituë l'esprit animal, ou le véhicule immédiat de l'Ame.

206. Il n'a pas manqué de gens, qui non contens de regarder la lumiere comme le plus pur & le plus exquis de tous les Etres corporels, ont été plus loin, en lui accordant quelques attributs d'un ordre supérieur. Julien, Philosophe Platonicien cité par Ficin, dit que la Théologie Phénicienne, entr'autres Doctrines enseignoit celle-ci, qu'une Nature brillante, transparente, pure, impassible, qui est l'acte de la pure intelligence, est répanduë par tout l'Univers. Ficin lui-même entreprend de prouver que la lumiere est incorporelle, par divers argumens: parcequ'elle éclaire & remplit un grand espace dans un instant sans aucune opposition: parceque plusieurs lumieres se rencontrent sans se faire mutuellement de résistance: parceque la lumiere ne se souille par aucune saleté que ce soit: parce-

que

que la lumiere ſolaire n'eſt fixée dans aucun ſujet : Enfin, parcequ'elle ſe reſſerre & s'étend avec tant de facilité, à travers le plus vaſte eſpace, ſans colliſion, condenſation, raréfaction, ni le moindre retardement. Voilà quelles ſont les raiſons de Ficin, dans ſon Commentaire ſur le premier Livre de la ſeconde Ennéade de Plotin.

207. A préſent on ſçait que la lumiere ſe meut, & que ſon mouvement n'eſt point inſtantanée, qu'elle eſt capable de condenſation, de raréfaction & de colliſion ; qu'elle ſe mêle avec d'autres Corps, qu'elle entre dans leur compoſition, & qu'elle augmente leur poids (a). Tout cela ſuffit pour renverſer les argumens de Ficin, & pour montrer que la lumiere eſt corporelle. J'avouë qu'il reſte au premier abord quelque difficulté ſur la non-réſiſtance des rayons, ou particules de lumiere, qui partant de tous les points imaginables, ſelon toutes les directions poſſibles, ſe rencontrent mutuellement ; ſur-tout ſi nous ſuppoſons la ſurface d'une grande Sphère creuſe, qui ſoit pleine d'yeux, tous tournés vers l'intérieur de la Sphère,

(a) 169. 192. 193.

& qui ſe regardent les uns les autres, il paroîtra difficile de concevoir, comment des rayons diſtincts, partent de chacun de ces yeux pour arriver à quelqu'autre, ſans ſe heurter, ſe repouſſer, ni ſe confondre.

208. Mais cette difficulté ſe réſout, ſi l'on conſidére en 1. lieu que les points viſibles ne ſont pas des points mathématiques, & qu'ainſi l'on ne doit pas croire que tout point de l'eſpace ſoit rayonnant. 2. En accordant que beaucoup de rayons ſe réſiſtent & s'interceptent l'un l'autre, ce qui n'empêche pas que la viſion ne ſe faſſe; car comme chaque point de l'objet n'eſt pas apperçu, auſſi n'eſt-il pas néceſſaire que de chacun de ces points, des rayons arrivent à l'œil. Souvent il nous arrive de voir un objet, quoique d'une maniere plus confuſe, tandis que beaucoup de rayons ſont interceptés par l'opacité du milieu.

209. On peut ſuppoſer outre cela, que les parties de la lumiere ſont indéfiniment petites, c'eſt-à-dire auſſi petites qu'on voudra; & que leur total eſt dans une auſſi petite proportion avec

avec l'eſpace vuide, qu'il plaira de l'aſſigner, n'y ayant rien dans cette ſuppoſition de contraire aux phénomènes. Il n'en faut pas davantage pour concevoir, comment il eſt poſſible aux rayons de partir de tout point, & d'arriver à tout point viſible, ſans être incorporels pour cela. Suppoſez cent ports qui bordent une mer circulaire, & des vaiſſeaux qui de chacun de ces ports cinglent vers quelqu'autre; plus on donnera d'étenduë à la mer, & de petiteſſe aux vaiſſeaux, moins il y aura de danger qu'en ſe rencontrant ils s'entrechoquent. Or comme par l'hypothèſe, il n'y a point de proportion limitée entre la mer & les vaiſſeaux, non-plus qu'entre le vuide & les particules ſolides de la lumiere, auſſi le libre paſſage que trouvent par tout les rayons du Soleil, ne forme-t-il aucune difficulté qui nous oblige à les croire incorporels; d'autant plus qu'il y a tant de preuves évidentes du contraire. Par rapport donc à la difficulté née de la ſuppoſition d'une Sphère couverte d'yeux qui ſe regarderoient mutuellement, on l'écarte, en ſuppoſant que les parties de la lumiere ſont d'une petiteſſe ex-

trême, relativement aux eſpaces vuides.

210. PLOTIN croit que du ſein de la lumiere du Soleil, il en réjaillit une autre, qui n'a de commun avec la premiere, que le nom, & qui eſt incorporelle, étant, pour ainſi dire, la Splendeur de la premiere. Marcile Ficin tout de même, obſerve que c'eſt une Doctrine enſeignée dans le Timée de Platon, qu'il y a un Feu ou un Eſprit occulte répandu par tout l'Univers; inſinuant que ce feu ou cette lumiere inviſible ſert, pour ainſi dire, d'œil à l'Ame du monde. Plotin dans ſa quatriéme Ennéade, donne à connoître que le monde, ſelon lui, ſe voit lui-même & voit toutes ſes parties. Les Philoſophes Platoniciens donnent au ſujet de la lumiere dans de grands rafinemens & portent fort haut leurs ſpéculations. Ils s'élévent du charbon à la flamme, de la flamme à la lumiere, & de cette lumiere viſible, à la lumiére occulte de l'Ame du monde, qui pénétre & agite, à ce qu'ils diſent, la ſubſtance de l'Univers, par la vigueur & l'agilité de ſon mouvement.

211. SI nous en croyons Diogène Laerce,

Laerce, les Pythagoriciens ont pensé qu'il y a une certaine chaleur, un feu pur qui renferme quelque chose de Divin, par la participation duquel les hommes contractent alliance avec les Dieux. Selon les Platoniciens, le Ciel se définit moins par sa situation locale, que par sa pureté. Le feu le plus pur, le plus excellent, c'est le Ciel, dit Ficin. Il appelle encore *céleste*, ce feu caché qui exerce par-tout son pouvoir. Il représente le feu comme très-puissant, très-actif, divisant toute chose, abhorrant toute composition, tout mélange des autres corps, & si-tôt qu'il est mis en liberté, retombant en un instant dans la masse commune du feu céleste, lequel est invisiblement présent partout.

212. Ce feu est la source universelle de la vie, de l'esprit, de la force, & parconséquent de la santé, dans les animaux, qui par les poumons & les pores de leur corps, en reçoivent les écoulemens sous l'enveloppe de l'air. Le même esprit, emprisonné dans les alimens & dans les remedes, s'introduit dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux lactées, circule, est partagé

par les différents conduits, & se distribuë à tout le Systême du Corps ani-
(a) 37. mal (a). Platon dans le Timée, fai-
42. 44. sant l'énumération des sucs ignées, met le vin au premier rang, & le Goudron au second. Mais comme le vin sort du raisin que l'on presse, & fermente par le secours de l'art humain, entre tous les sucs ignees, purement naturels, le Goudron ou la résine, doit à son compte avoir la premiere place.

213. L'Ether lumineux qui est le principe de la vie, doit exister en tous lieux, & jusques dans les plus obscures cavernes. Cela paroît de ce que beaucoup d'animaux voyent clair dans ces lieux obscurs, & de ce que le feu s'y allume par la collision & l'attrition des Corps. On sçait aussi que certaines personnes voyent par intervalles dans les ténèbres. On dit de Tibère, qu'il avoit cet avantage, ou si l'on veut cette maladie. J'ai connu moi-même un homme d'esprit qui en a fait diverses fois l'expérience en sa personne. Le Docteur Willis dans son Traité *de sanguinis accensione* fait mention d'un autre homme de sa connoissance, à qui pareille chose arrivoit.

Voi-

Voilà pourquoi Virgile remarque, que cet Ether, ou Eſprit lumineux, nourrit & entretient l'extérieur de la terre, auſſi-bien que les Cieux & les Corps céléſtes.

Principio Cœlum ac Terras, campoſque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque Aſtra
Spiritus intus alit.

214. Les principes du mouvement & de la végétation dans les corps vivans, ſemblent être des émanations du feu ou de l'eſprit inviſible de l'Univers. (*a*). Quoique préſent à toutes choſes, ce feu n'eſt pas reçu par-tout en la même maniere; les tuyaux capillaires ou couloirs délicats des plantes & des animaux, l'attirent, le ſéparent, s'en imbibent différemment; d'où il arrive qu'il ſe mêle & s'engage dans leurs ſucs.

(*a*) 43. 157. 164. 171.

215. C'est l'opinion de quelques Naturaliſtes, que les vaiſſeaux glanduleux n'admettent & ne reçoivent de la commune maſſe du ſang, que les ſucs homogenes à ceux dont ils ſont originairement imbus. Comment ils ſe trouvent abbreuvés de ces liqueurs, c'eſt

c'eſt ce qu'on ignore. Dumoins eſt-il certain que les tuyaux déliés attirent les fluides, que les glandes ſont de pareils tuyaux, & qu'elles attirent de la maſſe commune des ſucs différents. La même choſe a lieu par rapport aux tuyaux capillaires des plan-
(*a*) 30. tes (*a*), étant évident qu'il y a dans
31. 33. les feuilles & partout le corps de la
35. plante, des couloirs imperceptibles, à travers leſquels, des ſucs ou fluides d'une eſpece particuliere paſſent, en ſe ſéparant de la commune maſſe de lumiere & d'air. Il eſt certain que l'eſprit le mieux élaboré, duquel dépendent le caractére, la vertu diſtinctive & les propriétés de la plante, eſt d'une
(*b*) 37. nature lumineuſe & volatile (*b*), qui
43. ſe perd ou s'échape des huiles eſſentielles, ou eaux odoriférantes dans l'air ou dans l'Ether, ſans aucune diminution ſenſible du ſujet même.

216. Comme par la ſécrétion des différentes eſpeces de lumiere & du feu, il ſe forme diverſes eſſences, vertus, ou propriétés ſpécifiques, de même différents degrés de chaleur produiſent différents effets. Un degré de chaud empêche la coagulation du ſang,

ſang, un autre degré la produit. On a obſervé qu'un feu d'une certaine violence dégage & emporte cette même lumiere, qu'un feu plus doux avoit introduit & fixé dans le régule d'Antimoine calciné. De même il peut arriver que certaine eſpece ou certaine quantité d'eſprit ignée & étherée, ſera ami des eſprits animaux, tandis qu'une autre leur ſera nuiſible.

217. L'EXPERIENCE prouve ce que je viens d'avancer. Car l'eſprit fermenté du vin, ou d'autres liqueurs, cauſe des mouvemens irréguliers, & enſuite des épuiſemèns dans nos eſprits animaux; au-lieu que cet eſprit lumineux, logé dans la ſubſtance du baume qui découle naturellement des pins & des ſapins, eſt d'une nature ſi douce, ſi bénigne, ſi proportionnée à la conſtitution humaine, qu'elle échauffe ſans brûler, qu'elle anime ſans enivrer, & produit une joye calme & tranquille, comme ſeroit celle d'une bonne nouvelle qu'on auroit reçuë, ſans cauſer enſuite ce profond abattement qui ne manque point d'être une ſuite de l'uſage des cordiaux ordinaires. J'ajoûte qu'il produit tous ſes effets, ſans avoir jamais d'autre inconvénient, que ce-

celui qui lui est commun avec tous les autres remedes, lors qu'on en prend une dose trop forte pour la délicatesse de l'estomac, auquel cas on fera bien de diminuer cette dose, & d'en prendre une seule fois en vingt-quatre heures, à jeun, ou en s'allant coucher, selon qu'il incommodera le moins; ou même d'en suspendre pour quelque-tems l'usage, jusqu'à ce que la nature semble elle-même le demander & s'en trouve reconfortée & réjouïe.

218. L'Eau de Goudron qui sert de véhicule à cet esprit, est tout ensemble diurétique & purgative. Mais son principal effet est d'assister la * *vis vitæ*, en qualité d'altératif & de cordial, & de mettre la nature en état, par un renfort d'esprits conformes au sien, de faire ce qu'elle n'auroit pû par sa seule force & de dompter le levain qui étoit la source de la maladie. Dans la plupart des cas, c'est, ce semble, la plus courte & plus sure voye. De grandes évacuations affoiblissent le malade, aussi-bien que la maladie. Et il est à craindre que ceux qui ont recours à la salivation, ou aux co-

* Le principe de la vie.

copieuſes ſaignées, après avoir guéri du mal, ne puiſſent du reſte de leur vie guérir des remédes.

219. Il eſt vrai que dans les maladies chroniques il faut du tems pour rendre la gueriſon complette; cependant j'ai vu dans des maux de poumon & d'eſtomac, l'Eau de Goudron faire un prompt effet, appaiſer en un inſtant les inquiétudes avec l'ardeur de la fiévre, & rendre au malade le repos & le courage. C'eſt ce que j'ai ſouvent expérimenté avec ſurpriſe, en voyant dans une fiévre, ces ſalutaires effets, ſuivre immédiatement la priſe d'un verre d'eau de Goudron: tant eſt puiſſante la vertu des principes vivifians que ce baume contient.

220. A parler en toute rigueur, la force, ou le pouvoir n'eſt que dans l'Agent, lequel communique une certaine force, mais bien différente de la ſienne, à l'inviſible élement du feu qui eſt l'eſprit animal du Monde ſenſible (*a*), force qu'à ſon tour celui-ci (*a*) 153.
tranſmet au corps embraſé ou à la flam- 156.
me viſible, pour produire le ſentiment 157.
de la lumiére & de la chaleur. Dans cette chaîne on reconnoît que le premier anneau, auſſi-bien que le dernier, eſt

incor-

incorporel : les deux du milieu sont corporels, puisqu'ils sont capables de mouvement, de raréfaction, de pésanteur, & des autres qualités des Corps. Il est bon de bien distinguer ces choses, afin d'éviter, au sujet de la natute du feu, toute ambiguité.

221. Le Ch. Nevvton demande dans son Optique, si le feu ne seroit pas un Corps échauffé à tel point, que la lumiére en sorte en abondance. Car, dit-il, un fer chaud qu'est-ce autre chose que du feu ? Mais il semble que définir le feu par la chaleur, ce soit expliquer une chose par elle-même. Un corps échauffé au point de rendre de la lumiére, est un corps en feu ; c'ést à-dire, il renferme du feu, il est pénétré, agité par le feu, mais n'est pas lui-même feu. Et quoique dans la troisiéme acception de ce mot, que nous avons indiquée, ou au sens vulgaire, il passe pour du feu ; il n'est pourtant pas ce feu pur, élementaire, pris au second sens, ou au sens phi-
(a) 190. losophique (a) tel que l'entendoient les Sages de l'Antiquité, & tel qu'il se ramasse au foyer d'un verre ardent : beaucoup moins est-il cette force, ou

pou-

pouvoir de brûler, de détruire, de calciner, de fondre, de vitrifier & d'exciter les perceptions de lumiere & de chaleur. Ce pouvoir existe véritablement & réellement dans l'Agent incorporel & non dans l'esprit vital de l'Univers. Le mouvement, ou même le pouvoir improprement dit, peut se trouver dans cet esprit éthérée qui allume les corps; mais il n'est pas lui-même le corps allumé, n'étant que l'instrument ou le moyen auquel le vrai Agent opére sur les Corps grossiers.

222. On prouve dans l'Optique du Chev. Nevvton, que la lumiere ne se réfléchit point par la rencontre des corps, mais par quelque autre cause. Il lui paroît probable que beaucoup de rayons qui heurtent contre leurs parties solides, ne sont point réfléchis, mais absorbés & retenus dans les corps. Et il est certain que la grande porosité de tous les corps connus donne lieu à beaucoup de lumiére & de feu de s'y loger. L'Or même, le plus solide des Métaux, a sans comparaison plus de pores que de parties solides, comme il paroît par l'eau qui le pénétre dans l'expérience Florentine, par les écou-

écoulemens magnétiques qui paſſent au travers, & de ce que le Mercure s'inſinuë ſi aiſément dans ſes pores. On reconnoît que l'eau, quoiqu'incapable de compreſſion, a dumoins quarante fois plus de pores que de parties ſolides. Et de même que les particules acides, jointes en certaine proportion aux terreuſes, ſe joignent ſi intimement avec elles, qu'elles en ſont cachées & ſemblent s'y perdre, comme il arrive dans le Mercure doux, & dans le Soufre commun, on peut auſſi concevoir que les particules de lumiére ou de feu, ſont abſorbées & cachées dans les corps groſſiers.

223. C'eſt l'opinion du Ch. Nevvton, que je ne ſçai quoi d'inconnu reſte dans le vuide, après qu'on a épuiſé d'air le récipient. Ce milieu inconnu, il l'appelle *Ether*. Il ſuppoſe que plus ſubtil dans ſans ſa nature, & plus prompt dans ſon mouvement que la lumiere, cet Ether pénétre tous les corps, & par ſon immenſe élaſticité ſe répand dans tous les Cieux : que ſa denſité eſt plus grande dans les eſpaces ouverts & libres, que dans les pores des corps compactes : qu'en paſſant des corps cé-

céleſtes à de grandes diſtances, il devient toûjours de-plus-en-plus denſe, & par-là eſt cauſe que ces grands corps gravitent l'un vers l'autre, auſſi-bien que les parties reſpectives de chacun d'eux vers le centre commun; chaque corps, tendant à paſſer du milieu le plus denſe, dans le plus rare.

224. L'EXTREME petiteſſe des parties de ce milieu, & la vélocité de leur mouvement, jointes à ſa peſanteur, à ſa denſité & à ſa force élaſtique, ont paru ſuffire pour le rendre la cauſe de tous les mouvemens naturels de l'Univers. C'eſt à cette cauſe qu'on attribuë la peſanteur & la cohéſion des corps. On penſe auſſi, que la refraction de la lumiére, naît des différents degrés de denſité & d'élaſticité de ce milieu en différents lieux. Les vibrations qui alternativement ſecondent ou repouſſent les mouvemens des rayons, produiſent, à ce qu'on prétend, les accès de facile réfléxion ou tranſmiſſion. C'eſt par les vibrations de ce milieu, que la lumiere échauffe les corps. Par les mouvemens de vibration de ce milieu qui ſe tranſmettent aux filamens ſolides des nerfs, on rend également raiſon

son de la Sensation & du mouvement des animaux. En un mot tous les phénomènes, toutes les propriétés des Corps, qu'auparavant on attribuoit à l'attraction, on s'est avisé depuis de les rapporter à cet Ether, aussi-bien que l'attraction même, & les différentes especes.

225. MAIS dans la Philosophie du Chev. Newton, les accès, comme on les appelle, de facile transmission & réfléxion, paroissent aussi-bien expliqués par les vibrations que les rayons excitent dans les Corps; & la refraction de la lumiere par l'attraction même des Corps. D'expliquer les vibrations de lumiere par celles d'un milieu plus subtil, cela paroît quelque chose d'assez bizarre. La pesanteur paroît ne pas être un effet de la densité ou élasticité de l'Ether, mais avoir plutôt une autre cause: ce que le Chev. Newton insinuë avoir été l'opinion de ceux-même d'entre les Anciens, qui prenoient le vuide, les atômes, pour principes de leur Philosophie; attribuant tacitement, comme il l'observe très-bien, la pesanteur à quelqu'autre cause, distincte de la matiere des atômes, & conséquemment

ment

ment de cet Ether homogene, ou de ce fluide élaſtique, dont l'élaſticité eſt ſuppoſée dépendre de ſa denſité, être définie & meſurée par elle; en prenant la quantité de matiére que contient chaque particule, en la multipliant par le nombre de particules qui ſe trouve dans un eſpace donné: & du reſte pour ce qui eſt de la quantité de matiere contenuë dans chacune de ces particules, la déterminant par ſa peſanteur. Ne ſemble-t-il donc pas que la peſanteur eſt la propriété fondamentale que l'on ſuppoſe avant tout le reſte? Que ſi d'autre côté la force ſe conſidére, abſtraction faite de la peſanteur ou de la matiére, comme exiſtant uniquement dans des points ou centres, à quoi cela revient-il, ſi-non à une force abſtraite, ſpirituelle, incorporelle?

226. Il ne paroît pas que les Phénomènes obligent de ſuppoſer aucun milieu plus actif & plus ſubtil que le feu ou la lumiere. Celle-ci ſe mouvant, comme on ſçait, ſur le pied d'environ dix millions de milles en une minute, quel beſoin y a-t-il d'admettre un autre milieu plus ſubtil & plus mobile? La lumiere & le feu paroiſſent être les

mêmes

mêmes que l'Ether. Les Anciens l'entendoient ainſi, & c'eſt ce qu'emporte
(a)157. le terme Grec. L'Ether (*a*) pénétre tout, eſt préſent par-tout. Ce même milieu ſubtil, ſelon ſes quantités, ſes mouvemens, ſes déterminations diverſes, ſe montre par différents effets & ſous des formes diverſes, & il eſt en effet tout enſemble, Ether, lumiere & feu.

227. Les particules de l'Ether ſe fuyent mutuellement avec une extrême force, & pour cela même ſelon la Doctrine Newtonienne, elles doivent s'attirer avec une égale force, lorſqu'elles ſont unies. Elles ſont donc
(b)130. l'acide, ou le conſtituent (*b*). Or celui-ci, uni avec des parties terreſtres, fait l'alcali, comme le Chev. Newton l'enſeigne dans ſon Traité *de acido*. L'alcali, comme il paroît aux cantharides, & aux ſels lixivieux, eſt un cauſtique; les cauſtiques ſont du feu; peut-être l'acide eſt du feu; donc l'Ether eſt du feu; & s'il eſt feu, il eſt lumiere. Rien donc n'oblige d'admettre un nouveau milieu, diſtinct de la lumiere & d'une ſubſtance plus exquiſe & plus déliée, pour l'explication

des

des Phénomènes qui s'expliquent fort bien ſans cela. La denſité ou l'élaſticité de l'Ether, pourra-t-elle rendre raiſon de la vîteſſe avec laquelle un rayon eſt dardé du Soleil ; vîteſſe toujours plus grande à meſure qu'il s'en éloigne ? Expliquera-t-elle les mouvemens & les attractions diverſes des différents corps ? Pourquoi, par exemple, l'huile & l'eau, le fer & le mercure, ſe repouſſent, tandis que d'autres corps s'attirent mutuellement ? Ou comment la même particule de lumiere, repouſſe d'un côté, & attire de l'autre, comme on l'expérimente dans le cryſtal d'Iſlande ? Expliquer la cohéſion des parties, par des atômes crochus, c'eſt de l'aveu de tout le monde, *ignotum per ignotius*. Mais vouloir rendre raiſon de la peſanteur, en ayant recours à l'élaſticité de l'Ether, n'eſt-ce pas la même choſe ?

228. AUTRE choſe eſt arriver aux loix générales de la Nature par la contemplation des Phénomènes ; autre choſe former une hypothèſe, pour en déduire ces Phénomènes. Ceux qui par le moyen d'épicycles, expliquoient

quoient le mouvement des Planettes & leurs diverses apparences, ne sont point censés avoir découvert quelque principe réel dans la Nature; & quoique de certaines prémisses on puisse en inférer une conclusion, ce n'est pas à dire que réciproquement, de la conclusion on soit en droit d'en inférer ces prémisses. Par exemple, supposé un fluide élastique, composé de particules, équidistantes l'une de l'autre, d'égal diamétre & de pareille densité: Supposé que ces particules s'éloignent l'une de l'autre par une force centrifuge qui soit en raison inverse de la distance des centres; admettant encore qu'il suit de cette supposition, que la densité & l'élasticité de ce fluide sont en proportion inverse de l'espace qu'il occupe lorsqu'il est comprimé par une force donnée; nous ne pouvons réciproquement en conclure, qu'un fluide doué de cette propriété doive être composé de telles parties égales; car il s'ensuivroit alors que les parties intégrantes de l'air, ont cette égalité de densités & de diamétres; au-lieu qu'il est certain que l'air est une masse hétérogene qui renfer-

me

me dans sa composition une infinie variété d'exhalaisons, qu'envoyent les différents corps dont est formé le Globe terreste.

229. Les Phénomènes de la lumiere, de l'esprit animal, du mouvement des muscles, de la fermentation, de la végétation, & des autres opérations naturelles, paroissent ne demander rien de plus que le feu intellectuel & artificiel d'Héraclite, d'Hypocrate, des Stoïciens, & autres Auteurs de l'antiquité. L'intellect ajouté à l'esprit éthereiel, qui est la même chose que le feu & la lumiere, meut, & meut réguliérement; il procéde par méthode, comme disent les Stoïciens; il augmente & diminuë par mesure, ainsi que s'exprime Héraclite. Les Stoïciens disoient que le feu renferme les formes, ou (*a*) *raisons seminales* de toutes les choses naturelles. Comme les formes des choses ont leur existence idéale dans l'intellect, de même il semble que les semences ayent leur existence naturelle dans la lumiere, milieu hétérogene, dont les parties différent l'une de l'autre par diverses qualités qui se manifestent aux sens, & qui vraisemblablement

(*a*) λόγυς σπερματικὺς.

ment ont grand nombre de propriétés primitives, d'attractions, de répulſions, de mouvemens, dont nous ne diſcernons les Loix & la Nature que dans leurs effets éloignés. Ce feu animé & hétérogene, paroît plus propre à expliquer les Phénomènes de la Nature, que ne le ſeroit un milieu éthérée uniforme.

230. ARISTOTE, il eſt vrai, ne veut point que les Elémens ſoient animés. Mais rien n'empêche que cette faculté de l'Ame qu'il appelle *loco-motive*, n'y réſide ſous la direction d'une intelligence, au même ſens qu'elle eſt dite réſider dans le corps des animaux. Il faut avouer néanmoins, que quoique ce Philoſophe attribuë au feu une énergie ou force divine, il regarde comme également abſurde ou de dire que le feu eſt vivant ou de prétendre qu'ayant une ame, il ne le ſoit pas. Voyez ſon deuxiéme Livre *de partibus animalium*.

231. LES Loix de l'attraction & de la répulſion, doivent être regardées comme les Loix du mouvement ; & celles-ci, comme de ſimples régles ou méthodes obſervées dans la production

duction des effets naturels ; car leurs causes efficientes & finales n'appartiennent pas à la méchanique. Certainement, si pour expliquer un phénomène il faut assigner sa vraie cause efficiente & finale, (*a*) il y a lieu de croire que les Philosophes méchaniciens n'ont jamais rien expliqué ; leur fonction se réduisant à découvrir les Loix de la Nature, c'est-à-dire, les régles générales du mouvement, & de rendre raison des phénomènes particuliers, en les rappellant à ces régles, & montrant la conformité qu'ils ont avec elles.

(*a*) 145. 155. 160.

232. QUELQUES Partisans de la Philosophie corpusculaire au siécle passé ont à la vérité tenté d'expliquer la formation de cet Univers & ses phénomènes, par un petit nombre de Loix simples du méchanisme. Mais si l'on considére les diverses productions de la Nature dans le régne minéral, dans le végétal, & dans l'animal, je crois que l'on trouvera de bonnes raisons d'assurer, qu'aucune de ces productions jusqu'ici n'a été, ni ne peut être expliquée par des principes purement méchaniques ; & que rien n'est plus

imaginaire & plus vain, que de ſuppoſer avec Deſcartes, que d'un ſimple mouvement circulaire imprimé par le ſuprême Agent aux parties de la ſubſtance étenduë, le Monde entier avec ſes diverſes parties, ſes appartenances & ſes phénomènes divers, ait pû être produit, par une conſéquence néceſſaire des Loix du mouvement.

233. D'AUTRES croyent qu'au commencement Dieu fit quelque choſe de plus, qu'il forma les ſemences de tous les végétaux, & de tous les animaux : que ces premiers germes contiennent en petit toutes leurs parties ſolides & organiques, qui venant à ſe groſſir & à ſe développer par l'introduction des ſucs qui leur ſont propres, reçoivent ainſi ce qu'on nomme la génération & l'accroiſſement des Corps vivans. Sur ce pied-là, la ſtructure induſtrieuſe des plantes & des animaux qui naiſſent chaque jour ſous nos yeux, ne requiert actuellement pour la produire l'exercice d'aucun art, ayant été déja formée dès l'origine du Monde. Ce Monde lui-même, avec toutes ſes parties, a toujours depuis ſubſiſté par lui-même, marchant tout ſeul comme une hor-

horloge ſelon les Loix de la Nature, ſans que la main de l'Artiſte y ait touché. Mais le moyen d'expliquer dans cette hypothéſe ce mélange de traits qui ſe remarque dans les mulets & autres métifs de différentes eſpeces, & quelquefois la ſuppreſſion de certains membres dès-le ſein de la mere ? Comment expliquer par-là, la Réſurrection d'un arbre dont le tronc répouſſe de nouvelles branches, ou la faculté végétative des branches coupées ? Dans tous ces cas il faut néceſſairement concevoir quelque choſe de plus, que le ſimple dévelopément de la ſemence.

234. Les loix méchaniques de la Nature & du mouvement dirigent nos actions, & nous apprennent quels en doivent être les réſultats. Où l'intelligence préſide, il y a toujours de la méthode & de l'ordre, & par exemple des régles qui, ſi elles n'étoient pas fixes & conſtantes, ceſſeroient d'être des régles. Il y a donc dans les choſes une certaine conſtance, qu'on nomme l'ordre de la Nature (*a*). Tous les phénomènes naturels ſont produits par le mouvement. On apperçoit une façon d'opérer uniforme dans les grandes, (*a*) 160.

& les petites choses, par les forces attractives & repulsives. Mais il y a de la variété dans les loix particuliéres d'attraction & de répulsion. Il ne nous importe pas de connoître les forces : nous ne les mesurons que par leurs effets, c'est à-dire, par les mouvemens : ce sont ces mouvemens seuls, & non les forces, qui résident dans les Corps.
(a)155. (a) Les Corps sont mûs l'un vers l'autre, ou s'éloignent mutuellement l'un de l'autre, ce qui s'exécute selon différentes loix. Le Physicien, le Méchanicien, s'efforcent de découvrir ces loix par l'expérience & par le raisonnement. Mais tout ce que l'on dit des forces comme résidant dans les Corps, soit qu'ils attirent ou qu'ils répoussent, doit-être regardé comme une pure hypothèse mathématique & nullement comme quelque chose de réellement existant dans la Nature.

235. N'allons donc pas nous persuader sérieusement avec certains Philosophes méchaniciens, que les petites parties des Corps ont des forces, ou pouvoirs réels, en vertu desquels elles agissent l'une sur l'autre, pour causer les divers phénomènes de la Nature. Ces

Ces Corpuſcules ſont pouſſés & dirigés, ils s'approchent & ſe fuyent ſelon diverſes loix de mouvement : celles de la péſanteur, de l'électricité, du magnetiſme, ſont différentes. On ignore même quelles autres différentes loix de mouvement peuvent avoir été établies par l'Auteur de la Nature. Certains corps s'approchent, d'autres s'éloignent, & peut-être y en a-t-il qui ne font ni l'un ni l'autre. Quand le ſel de Tartre, coule par défaillance, il eſt viſible que les parcelles d'eau qui flottent dans l'air, ſe meuvent vers les particules du ſel pour ſe joindre à elles. Et quand nous voyons que le ſel commun ne coule point par défaillance, n'eſt-il pas naturel d'en conclure que la même loi de mouvement n'a point lieu entre les particules de ce ſel, & celles des vapeurs qui flottent en l'air ? Une goutte d'eau s'arrondit, parceque ſes parties ſont muës l'une vers l'autre. Cependant les particules d'huile & de vinaigre n'ont point une pareille diſpoſition à s'unir. Quand les mouches marchent ſur l'eau ſans ſe mouiller les pieds, on l'attribuë à une force ou faculté repulſive des pieds de la

mouche ; ce qui eſt fort obſcur, quoique le phénomène ſoit clair.

236. Une penſée aſſez probable, & qui paroît appuyée d'expériences, c'eſt que comme dans l'Algébre, là où les quantités poſitives finiſſent les négatives commencent ; de même en Méchanique, les forces repulſives commencent là où les attractives ceſſent d'agir : ou pour m'exprimer d'une maniere plus propre, là où les Corps ceſſent d'être mûs l'un vers l'autre, ils commencent à l'être en ſens contraire. C'eſt ce que le Chevalier Newton conclut de la production de l'air & des vapeurs, dont les particules ſe fuyent mutuellement avec tant de véhémence. Nous voyons le fer tendre vers l'aimant, la paille vers l'ambre, les Corps peſans vers la Terre. Les loix de ces mouvemens ſont fort diverſifiées. Et quand on dit que tous les mouvemens & les changemens qui arrivent dans l'Univers, naiſſent de l'attraction ; que l'élaſticité de lair, le mouvement de l'eau, la deſcente des Corps graves, & l'aſcenſion des légers s'attribuent au même principe ; quand de l'inſenſible attraction des moindres par-

particules aux plus petites diſtances, on déduit la cohéſion, la diſſolution, la coagulation, la ſécrétion animale, la fermentation & toutes les opérations chimiques; quand on ajoûte que ſans de tels principes il n'y auroit dans le monde aucun mouvement, & que s'ils ceſſoient d'agir, tout mouvement devroit ceſſer; quand on dit tout cela on ne ſçait au fond, & on n'entend autre choſe, ſi ce n'eſt que les Corps ſe meuvent ſelon un certain ordre, & qu'ils ne ſe donnent point à eux-mêmes leur mouvement.

237. Je ne comprends pas non-plus comment on pourroit expliquer des effets & des mouvemens ſi variés, par la denſité & l'élaſticité de l'air. (*a*) Par exemple, pourquoi les particules acides attirent-elles celles de l'eau, tandis qu'elles ſe répouſſent l'une l'autre? Pourquoi certains ſels attirent-ils les vapeurs dans l'air, & d'autres non? Pourquoi les parties du ſel commun ſe repouſſent-elles, enſorte qu'elles ne ſe précipitent jamais au fond de l'eau? Pourquoi les particules qui ont le plus de cette force répouſſante, ſont-elles celles qui s'attirent le plus puiſ-

(*a*) 153. 162.

ſamment dans le contact ? Ou pourquoi la premiere de ces facultés commence-t-elle à ſe déployer, quand la derniere n'a plus lieu ? Ces effets, auſſi-bien qu'une infinité d'autres, paroiſſent inexplicables par les principes de la méchanique, & à moins que l'on n'ait re-
(*a*)154. cours à un Eſprit, à un (*a*) Agent
220. ſpirituel. Et ce n'eſt point aſſez de remonter de ces phénomènes actuels, par une chaîne de cauſes ſecondes & d'agens aveugles ſubordonnnés, juſques à une divine Intelligence, comme à la Cauſe originale éloignée qui, après avoir créé le Monde, l'a enſuite mis en branle. Non, nous ne ſçaurions faire un ſeul pas dans l'explication des phénomènes, ſans admettre la préſence & l'action immédiate d'un Agent immatériel qui enchaîne, meut & diſpoſe toutes choſes ſelon les régles & pour les fins qu'il trouve à propos.

238. C'eſt une opinion ancienne, adoptée par les Modernes, que les Elémens & autres Corps naturels ſe
(*b*)148. changent l'un dans l'autre (*b*). Mais comme les parties des différens corps ſont agitées par des forces différentes qui attirent & repouſſent, ou qui

pour

pour parler avec plus d'exactitude, sont mûs par différentes Loix, comment ces forces ou ces Loix peuvent-elles changer, & ce changement s'expliquer par un Ether élastique ? Un pareil milieu, distinct du feu & de la lumiere, ne paroît établi sur aucune preuve, ni pouvoir servir de rien à expliquer les Phénomènes. Que si quelque milieu se trouve employé dans l'attraction, en qualité d'instrument, ou de cause subordonnée, il semble que ce seroit plutôt la lumiere (*a*); puisque par une expérience de Mr. Boyle, l'ambre, qui à l'ombre ne donne aucun signe d'attraction, dès qu'on le place dans un lieu éclairé du Soleil, attire d'abord les corps légers. De-plus le Chevalier Nevvton a fait une merveilleuse découverte ; c'est que la lumiere est un milieu hétérogene, & que les parties sont originairement douées de propriétés distinctes. C'est probablement de-là, si j'ose ici hazarder ma conjecture, que résultent les propriétés spéciques des corps, & la vertu spéciale de certains remedes. De deux différens côtés d'un même rayon, l'un approche, l'autre s'éloigne

(*a*) 152. 156.

gne du Cryſtal d'Iſlande : rendez-vous raiſon de cela par l'élaſticité d'un milieu ſubtil, ou par les Loix générales du mouvement, ou enfin par quelques principes méchaniques que ce ſoit ? Et ſi vous ne le pouvez, qui empêche qu'il n'y ait des remedes ſpécifiques dont l'opération ne dépend d'aucun principe méchanique, dans quelque décri que cette notion ſoit tombée depuis un tems ?

239. POURQUOI ne pas admettre des * dioſyncraſies, des ſympathies, des oppoſitions, ſoit dans les ſolides, ſoit dans les fluides, ſoit dans les eſprits animaux du corps humain, par rapport aux parties inſenſibles des minéraux & des végétaux, qui ſe trouveront imprégnés par les rayons du Soleil de propriétés différentes, qui ne dépendront ni de la groſſeur, figure, nombre, ſolidité, ou poids de ces particules, ni des Loix générales du mouvement, ni de l'élaſticité & de la denſité d'un certain milieu ; mais purement & entierement du bon plaiſir du Créateur dans la formation primitive des

* Conſtitutions particuliéres.

des choses ? De-là naîtront, dans l'œconomie animale, divers mouvemens inexplicables & imprévus. De-là différentes vertus spécifiques qui se trouvent renfermées dans certains remedes & qu'aucun principe méchanique ne peut expliquer. Car quoique les Loix générales du mouvement qui nous sont connuës, puissent être traitées de méchaniques, cependant les mouvemens particuliers des parties insensibles & les propriétés qui en dépendent, sont occultes & spécifiques.

240. On peut, pour s'accommoder à l'usage, se servir des mots d'attraction & de répulsion, quoiqu'à parler dans l'exactitude on ne doive entendre par-là que le mouvement. En ce sens on peut dire qu'aux attractions ou répulsions singuliéres des parties, sont attachées les propriétés spécifiques des Touts qu'elles composent. Les particules de la lumiere se meuvent avec véhémence en arriere ou en avant, sont retenuës, ou repoussées par les objets. Ce qui revient à la même chose que de dire avec le Chevalier Nevvton, que les acides sont doués d'une grande force attractive, (*a*) en quoi leur acti- (*a*) 202.

vité consiste, d'où naît la fermentation & la dissolution ; & que les parties qui repoussent avec plus de force, sont précisément celles qui dans le contact en ont le plus pour s'attirer.

241. La pesanteur & la fermentation sont reconnuës pour les deux principes qui ont le plus d'étenduë. De la fermentation dérive le mouvement & la chaleur du cœur & du sang des animaux, la chaleur & les feux souterrains, les tremblemens de terre, les météores & les changemens de l'Atmosphere. Que les forces attractives & répulsives agissent dans la nutrition & dans la dissolution des animaux & des végétaux, ce n'est pas moins la Doctrine d'Hipocrate que celle du Chevalier Nevvton. Le premier de ces fameux Auteurs dans son Traité de la Diéte ou du Régime, observe que dans la nutrition, une partie repousse, pendant que l'autre attire. Il employe au même endroit la comparaison de deux Charpentiers qui scient une piéce de bois ; l'un tire & l'autre pousse ; ces deux actions dont les directions sont contraires, tendent pourtant à la même fin. La Nature, ajoute-t'il,

te-t'il, imite cela dans l'homme : πνεῦμα τὸ μὲν ἕλκει τὸ δὲ ὠθέει.

242. C'EST la maxime générale d'Hipocrate, que la maniére dont la Nature agit, consiste à attirer ce qui lui est bon & propre, & à repousser ce qui lui est désagréable & nuisible. Il soumet toute l'œconomie animale aux facultés ou pouvoirs de la Nature. Elle seule, dit-il, suffit pour tout aux animaux. Elle sçait d'elle-même ce qui leur est nécessaire. D'où il paroît qu'il entend une Nature intelligente, qui connoît sa propre action, & préside aux mouvemens de l'Ether. Et quoiqu'il déclare que toutes choses s'accomplissent dans l'homme par nécessité, il n'entend point par-là un destin aveugle, une chaîne de causes purement corporelles, mais une nécessité divine, ainsi qu'il la nomme expressément. Et qu'est-ce que cette divine nécessité, si-non le suprême pouvoir intelligent qui dirige toutes choses ?

243. L'ATTRACTION ne produit point les Phénomènes, & en ce sens n'est point capable de les expliquer, puisqu'elle-même est un Phénomène produit,

produit, qui a besoin qu'on l'expli-
(a) 160. 235. que (*a*). L'Attraction s'opere selon différentes Loix, & ne peut, peut-être, dans tous les cas être l'effet de l'élasticité de quelque milieu uniforme. Les Phénomènes de l'électricité, les Loix & les variations du Magnetisme, & pour ne point parler des autres especes, la pesanteur elle-même ne s'explique point par l'élasticité; ce dernier Phénomène n'étant pas moins obscur que l'autre. Cependant, lorsqu'on dit que dans l'animal les parties solides sont douées de pouvoirs attractifs, au moyen desquels elles s'approprient celles qui leur ressemblent dans les fluides qui les touchent: lorsqu'on dit qu'il y a dans les glandes un pou-
(b) 41. voir attractif pour certains sucs (*b*), quoique par-là on ne montre pas l'Agent, on indique aumoins une régle, une analogie de la Nature. Celle-ci paroît mieux connuë, & mieux expliquée par les attractions & les répulsions, que par les principes méchaniques de grosseur, de figure, & autres semblables; c'est-à-dire, qu'elle l'est mieux par Nevvton, que par Descartes. Car on est d'autant meilleur Physicien,

cien, qu'on eſt mieux inſtruit des Loix & des méthodes obſervées par l'Auteur de la Nature.

244. La groſſeur & la figure des Particules, ni les Loix générales du mouvement, n'expliqueront jamais les ſécrétions, ſans l'aide de l'attraction qui, pour être obſcure par rapport à ſa cauſe, n'en eſt pas moins claire entant que Loi. On en pourroit donner des exemples ſans nombre. Lémeri le jeune ſe crut lui-même obligé de ſuppoſer, quoique contre toute raiſon, que les particules de la lumiere ou du feu ſont très-groſſes, & même plus que les pores de la pierre à chaux calcinée, pour pouvoir expliquer comment elles y ſont retenuës. Mais l'attraction rend d'abord raiſon de ce Phénomène. Il y a une infinité de cas pareils. L'activité de l'eſprit étherée, ou du feu, ſe communique par les Loix de l'attraction aux corps plus groſſiers (*a*), & par-là entretient admirablement l'œconomie des Corps vivans. C'eſt en vertu de ces compoſitions ou attractions particulieres, qu'où l'air ne ſçauroit entrer, des fluides plus denſes s'y font paſſage, comme

(*a*) 152. 163.

me l'huile à travers le cuir, & conséquemment à travers les plus petits couloirs des animaux & des plantes.

345. Les Anciens ont eu quelque notion générale de ces pouvoirs attractifs, répulsifs, considérés comme principes naturels. Galilée a considéré en particulier l'attraction de la pesanteur, & en a découvert en partie les Loix. Mais le Chevalier Nevvton, par sa pénétration singuliere, son profond sçavoir en Géométrie & en Méchanique, & sa grande exactitude dans les expériences, a éclairé d'un nouveau jour la Science naturelle. En un grand nombre de cas il a découvert, & découvert le premier, les Loix de l'attraction & de la répulsion. Il a montré l'étenduë de ces Loix, s'en est servi comme d'une clef pour ouvrir divers profonds mystéres de la Nature, & en a plus avancé l'intelligence, que toutes les différentes Sectes de Philosophes Corpusculaires, prises ensemble, ne l'avoient fait avant lui. Néanmoins le principe même de l'attraction ne sçauroit s'expliquer par des causes corporelles ou physiques.

246. Les Cartésiens ont essayé d'en

d'en venir à bout par le moyen de leur matiére ſubtile, qui faiſant effort pour s'éloigner du centre de ſon mouvement, y repouſſe les Corps groſſiers. Le Chevalier Newton dans ſes derniéres penſées, ſemble, comme je l'ai obſervé plus haut, avoir adopté quelque choſe d'approchant de cette notion; puiſqu'il attribuë à ſon milieu élaſtique, ce que Deſcartes attribuoit à ſon ſecond Elément. Mais les grands hommes de l'antiquité n'ont cherché la cauſe de la peſanteur, que dans l'action d'un Etre incorporel, intelligent. Le Chevalier Newton ſouſcrit lui-même à ce ſentiment, quoiqu'il ſemble peut-être s'oublier quelquefois, dans la maniére dont il parle des Agens phyſiques, puis qu'en rigueur il n'y a point de tels Agens; & en ce qu'il admet dans les Corps des forces réelles, au-lieu qu'en eux, à proprement parler, l'attraction & la répulſion ne doivent être conſidérées que comme des mouvemens, ou des tendances au mouvement, c'eſt-à-dire, comme de purs effets, & leurs loix, comme des loix du mouvement.

247. Quand on dit que la principale

cipale affaire du Physicien est de découvrir les causes par les effets, par *causes*,
(a)155. on entend alors, non (*a*) les Agens, mais les principes; c'est à dire, dans un sens, les parties qui forment un composé, dans un autre sens, les loix & les régles. Dans l'exacte vérité, tous les Agens sont incorporels, entant que tels, hors du ressort de la Physique. L'Astronome, le Méchanicien, le Chymiste, ne se mêlent point en cette qualité-là des causes réelles ou efficientes, ou s'ils en traitent, c'est par accident. Il ne paroît pas non plus, ce que s'imaginent pourtant les plus grands Philosophes méchaniciens, que dans leur Science, le vrai procédé soit de rechercher les forces mouvantes, par la considération des mouvemens mêmes, d'autant que la force n'est point une chose
(b)220. corporelle, ni n'appartient à rien de (*b*) corporel, ni ne se peut découvrir à l'aide des expériences & des raisonnemens mathématiques, qui ne s'étendent pas au-delà des effets sensibles & des mouvemens dans les choses passives & muës.

248. La force est à l'Ame, ce que l'éten-

l'étenduë est au Corps, dit St. Augustin dans son Traité *de la quantité de l'Ame*. Sans force, rien n'est fait ou produit, & peut-être il ne peut y avoir d'Agent. L'autorité ne doit point décider ici. Que chacun consulte ses propres idées, sa raison, son expérience, sur l'origine du mouvement, sur les natures respectives, sur les propriétés & les différences de l'Ame & du Corps, il verra clairement, si je ne me trompe, que ce dernier ne renferme rien d'actif; ce ne sont point des Agens naturels, ni des forces corporelles qui font la cohésion des particules des Corps. La découverte de ces forces & de ces Agens n'est point non-plus l'affaire de la Philosophie expérimentale.

249. Le Méchanicien, comme on l'a déja observé, prend proprement, pour objet de sa recherche, les régles & la maniére de l'opération, & non ce qui en est la cause; rien de méchanique n'étant ou ne pouvant être une cause (*a*). Le Méchanicien & le Géomètre peuvent parler tant qu'il leur plaira d'un espace absolu, d'un mouvement absolu, d'une force logée dans les

(*a*) 236. 247.

les Corps, qui y cauſe un tel mouvement & lui eſt proportionnée : mais de concevoir & d'expliquer ce que c'eſt que ces forces que l'on ſuppoſe logées dans les Corps, imprimées aux Corps, multipliées, diviſées, communiquées d'un Corps à l'autre, & qui ſemblent les animer, comme autant d'Eſprits ou d'Ames dégagées de la matiére, c'eſt ce qui a paru juſqu'ici très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, à gens qui ſçavent penſer, comme on le peut voir, ſi l'on veut ſe donner la peine de conſulter Borelli *de vi percuſſionis*, & Torricelli dans ſes Leçons Académiques, parmi les autres Auteurs.

250. Si l'on conſidére la pente des hommes à réaliſer leurs notions abſtraites, on ne s'étonnera pas que les Philoſophes Méchaniciens & Géométres, ayent été comme les autres ſéduits par le préjugé, ni qu'ils ayent pris de pures hypothéſes mathématiques, pour des Etres réels, exiſtant dans les Corps, & cela au point de ſe propoſer pour le but de leur Science, de calculer & de meſurer ces phantômes; au-lieu qu'il eſt très-certain qu'on ne peut réellement

ment mesurer ou (*) calculer autre chose, que les effets ou les mouvemens même. Le Chevalier Newton demande, si les particules des Corps n'ont pas certaines forces ou pouvoirs, par où elles agissent l'une sur l'autre, aussi-bien que sur les parties de la lumiere, pour produire la plupart des phénomènes de la Nature? Mais dans le vrai de la chose, ces petites particules sont seulement agitées suivant de certaines loix, par quelqu'autre Agent. C'est dans cet Agent que réside la force, & non pas en elles, qui n'ont en partage que le seul mouvement, lequel dans le Corps mû est, comme les Péripatéticiens l'ont très-bien jugé, une pure passion; au-lieu que dans le Moteur, c'est une énergie ou un acte.

251. Il passe pour constant chez beaucoup d'esprits, je ne sçaurois dire pourquoi, que les principes méchaniques donnent une solution claire des Phénomènes. L'hypothése de Démocrite, dit le Docteur Cudworth, résout les Phé-

(*) Ce sujet est discuté au long dans mon Traité Latin *de motu*, publié il y a plus de vingt ans.

Phénomènes naturels, d'une maniére plus belle & plus intelligible que celle d'Aristote & de Platon. Mais à bien considérer les choses, peut-être se trouvera-t-il que cette hypothèse n'en résout aucun. Car tous les Phénomènes ne sont, à proprement parler, que des apparences qui s'offrent à l'Ame. Or on n'a jamais expliqué, comment des figures & des mouvemens dans les Corps extérieurs peuvent produire des apparences dans l'Ame; & la chose en effet est inexplicable. Ces principes peut-être ne sçauroient soudre les Phénomènes, si par-là on entend assigner la cause réelle, soit efficiente, soit finale des apparences; ils ne peuvent que les réduire à des régles générales.

252. Il y a dans les Phénomènes ou apparences de la Nature, une certaine analogie, quelque chose de constant & d'uniforme, qui sert de fondement à des régles générales. C'est comme une espece de grammaire pour l'intelligence de la Nature, ou de la chaîne des effets du Monde visible, au moyen de laquelle nous devenons capables de prévoir ce qui doit arriver dans

dans le cours naturel des choſes. Plotin obſerve dans ſa troiſiéme Ennéade, que l'Art de prédire, eſt en quelque ſorte celui de lire les caractéres naturels qui déſignent un ordre ; & qu'autant que l'analogie peut s'étendre dans l'Univers, il peut y avoir un don de prophétiſer. On peut dire en effet que celui qui prédit les mouvemens des Planétes, les opérations des remedes, les réſultats des expériences chimiques ou méchaniques, le fait par une ſorte de divination naturelle.

253. Nous ſçavons une choſe, quand nous l'entendons ; & nous l'entendons, quand nous pouvons l'interprêter, ou dire ce qu'elle ſignifie. A parler juſte, les Sens ne connoiſſent rien. Nous appercevons il eſt vrai, les ſons par l'ouïe, & les caractéres par la vûë ; mais on ne peut pas dire pour cela que nous en ayons l'intelligence. De même les Phénomènes de la Nature ſont également viſibles à tous : mais tous n'ont pas également appris la connexion des choſes naturelles, ni n'entendent ce qu'elles ſignifient, ni ne ſçavent deviner ou préſager par leur moyen. Il n'y a point

point de diſpute, dit Socrate dans le Theætète, touchant ce qui plaît actuellement à chacun ; mais touchant ce qui plaira à l'avenir, c'eſt dequoi tous ne ſont pas également juges. Celui qui prévoit en chaque genre ce qui doit arriver, eſt le plus ſage. Socrate ajoûte : vous & le Cuiſinier jugez également de la bonté d'un mets qui eſt ſur la table ; mais tandis qu'on aprête ce mets, le Cuiſinier ſçait bien mieux que vous quel effet produira tel ou tel ingrédient qu'il y fait entrer. L'application de ce raiſonnement ne ſe borne pas à la Politique, ou à la Morale, il s'étend encore à la Phyſique.

254. La liaiſon naturelle des ſignes avec les choſes ſignifiées, étant réguliére & conſtante, elle forme une ſorte de diſcours raiſonné, & doit conſéquemment être l'effet d'une Cauſe intelligente. Cette idée eſt conforme à la Philoſophie de Platon & de quelques autres Anciens. Plotin dit à la vérité, que ce qui agit naturellement, n'eſt pas l'Intellect, mais un certain pouvoir de remuer la matiére qui agit ſans connoiſſance. Et il faut avouer que com-

me les Philoſophes ont multiplié les facultés de l'Ame, ſelon leurs différentes opérations, la Volonté peut ſe diſtinguer de l'Entendement. Il ne ſuit pourtant pas de là, que cette volonté qui opére dans le cours de la Nature, ne ſoit pas conduite & dirigée par l'Intelligence; quoique l'on accorde que ni la Volonté n'apperçoit, ni l'Entendement ne veut. Ainſi ces Phénomènes naturels qui frappent nos Sens, & ſont entendus de notre Ame, ne forment pas ſeulement un ſpectacle magnifique, mais auſſi le Diſcours le mieux lié, le plus agréable, le plus inſtructif, & pour produire un tel effet, ils ſont conduits, ajuſtés, rangés par la plus grande ſageſſe. On peut étudier ce langage avec plus ou moins d'attention, & l'interprêter avec différens degrés de ſagacité. Mais ce n'eſt qu'à proportion qu'on en étudie & qu'on en obſerve les régles, pour en donner une interprétation juſte, qu'on peut ſe flatter de connoître la Nature. La Bête reſſemble à un homme qui entendroit parler une Langue étrangere, ſans y rien comprendre.

255. La Nature, dit le ſçavant Cudworth, n'eſt point un Artiſte, un Maître de la Sageſſe, c'eſt une Raiſon confuſe, embourbée & plongée dans la matiére, & pour ainſi dire confonduë avec elle. Mais la formation des plantes & des animaux, le mouvement des Corps phyſiques, leurs propriétés, leurs apparences, leurs viciſſitudes diverſes, en un mot toute cette ſuite des choſes qui ſe paſſent dans le Monde viſible, & que nous appellons le cours de la Nature, tout cela eſt ſi ſagement conduit & dirigé, que la Raiſon humaine la plus exercée n'en ſçauroit comprendre à fond la moindre partie, tant s'en faut que ce ſoit l'ouvrage d'une Raiſon confuſe.

256. Les productions de la Nature, il faut l'avouer, ne ſont pas toutes également parfaites : mais il ne convenoit ni à l'ordre des choſes, ni à la ſtructure de l'Univers, ni au but de la Providence qu'elles le fuſſent. Nous avons
(a) 249. vû (*a*) que des régles générales ſont
252. néceſſaires pour rendre le Monde intelligible, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte. Les maux naturels ſont quelquefois

quefois une ſuite inévitable de la conſtante obſervation de ces régles. De-là il arrive que certaines choſes ne ſe produiſent qu'avec lenteur, & qu'elles n'atteignent pas toutes le même degré de perfection.

257. Il faut avouer que c'eſt à notre inſçu que ſe fait la ſyſtole & la diaſtole du Cœur, auſſi-bien que le mouvement du Diaphragme. On n'en doit pas néanmoins inférer, qu'une Nature aveugle agit auſſi irréguliérement que nous. La vraie concluſion ſeulement qu'il eſt permis d'en tirer, c'eſt que ce n'eſt point notre individu penſant qui eſt l'auteur de ces mouvemens naturels. Et en effet perſonne ne s'aviſe de ſe reprocher le déſordre qui arrive dans ces mouvemens, ou de ſe faire honneur à ſoi-même de leur régularité. On peut répondre la même choſe à l'exemple du Muſicien, dont les doigts ſe remuent par habitude, & ſans qu'il y penſe; étant évident que ce qui ſe fait avec régle, procéde néceſſairement de quelque Principe qui entend la régle, Si donc ici ce n'eſt pas le Muſicien, c'eſt quelqu'autre Intelligence ac-

tive, la même peut-être qui gouverne les Abeilles & les Araignées, & qui remuë les membres des Somnambules.

(a)160. 258. INSTRUMENS, signes, (a) occasions, voilà se qui se rencontre dans le cours visible de la Nature, ou plutôt ce qui en compose l'ordre entier. Tout cela, sans agir, est sous la direction d'un Agent qui concerte & fait tout concourir à un seul but, sçavoir le plus grand bien. Tous les divers mouvemens, soit des animaux, soit des autres parties du systême de la Nature, qui ne sont pas l'effet de quelque volonté particuliére, semblent naître de la même Cause générale qui fait végéter les plantes, sçavoir de l'Ether, mû par un Esprit intelligent.

259. LES premiers Poëtes & Théologiens de la Gréce & de l'Orient se sont appliqués à considérer l'origine des choses, entant qu'elle se rapporte à une Cause Divine; tandis que les Physiciens en ont expliqué la génération par des causes naturelles, subordonnées à la Cause Divine, & agissant sous sa direction. On en doit excepter quelques CorPoréalistes & Méchaniciens, qui prétendi-

tendirent vainement ſe paſſer de Dieu pour former un Monde. Cette ſecrette force, qui ſe mouvant avec harmonie, unit, ajuſte & enchaîne toutes choſes dans une dépendance mutuelle, & qu'Orphée & Empédocle appellent l'*Amour*, ce principe d'union n'eſt nullement un principe aveugle ; il agit avec intelligence. Cet Amour, cette Intelligence Divine ne s'offrent pas d'eux-mêmes à notre vuë & ne ſe diſcernent pas autrement que par leurs effets. L'Intelligence éclaire, l'Amour lie, & le Souverain Bien attire toutes choſes.

260. TOUTES choſes ſont faites pour le bien ſuprême, toutes tendent vers cette fin, & l'on peut s'aſſurer que nous avons rendu raiſon de la maniere d'où une choſe eſt, quand nous montrons que cette maniere eſt la meilleure. Dans le Phédon, Socrate déclare que quand on a rapporté toutes choſes à l'ordonnance & l'arrangement d'un Eſprit, on ne doit plus prétendre leur aſſigner d'autre Cauſe. Il blâme les Phyſiologiſtes de ce qu'ils entreprenoient d'expliquer les Phénomènes, en particulier ceux de la peſanteur & de la

cohésion, au moyen des tourbillons & de l'Ether, tandis qu'ils négligeoient de faire attention à l'ἀγαθὸν & au δέον, au *bon* & au *convenable*, qui est le lien & le ciment le plus fort pour tenir unies toutes les parties de l'Univers; & de ce qu'ils ne discernoient pas la cause elle-même, d'avec ce qui ne fait que lui servir d'accompagnement.

261. COMME dans le petit Monde, la constante régularité du mouvement des viscéres, & des liquides qu'ils contiennent, ne mettent point obstacle aux mouvemens spontanées que l'Ame ou les esprits animaux impriment aux divers membres; de même dans l'Univers, l'assujettissement invariable des grosses masses & des grands mouvemens à suivre de certaines loix de la Nature, n'empêche pas la volonté d'un Agent, de communiquer quelquefois des impressions particuliéres à cet Ether subtil, qui dans le systême du Monde, tient la place que tiennent dans l'homme les esprits animaux. Ces deux principes, supposé même que c'en soient deux, quoiqu'invisibles, & d'une inconcevable petitesse, paroissent être les ressorts

cachés

cachés par où ſe meuvent toutes les parties de ce Monde viſible. Il ne faut pourtant pas les regarder comme vraie cauſe, mais comme inſtrument de ces mouvemens, & encore comme un inſtrument qui ne ſert pas d'aide au Créateur, mais ſeulement de ſigne à la Créature.

262. PLOTIN enſeigne que l'Ame de l'Univers n'eſt point la cauſe originale, ou l'Auteur des eſpeces; mais qu'elle les reçoit de l'Intelligence, vrai principe de la diſtinction & de l'ordre, & unique ſource des *formes*. D'autres conſidérent ſimplement l'Ame végétative, comme la faculté ſubalterne d'une Ame plus excellente, qui anime l'Eſprit ignée ou l'Ether. (*a*) Quant (*a*)178.
aux défectuoſités qu'on apperçoit dans le Monde, & que quelques-uns ont crû procéder d'une fatalité ou néceſſité de la Nature, d'autres, d'un mauvais principe; le même Philoſophe obſerve, qu'il ſe pourroit que la Raiſon ſupérieure produit & ordonne tout cela, & que n'ayant pas eu intention que toutes les parties de ſon ouvrage fuſſent également bonnes, il a fait à

K 4 deſſein

dessein les unes plus imparfaites que les autres, par la même raison, que dans un animal tout n'est pas yeux. Dans une Ville, tous les rangs; dans une piéce de Théâtre, tous les rôles; dans un tableau, toutes les couleurs ne sont pas les mêmes, ni ne doivent être dans l'égalité. Ainsi les excès, les défauts & les qualités contraires, conspirent à former la beauté de l'Univers & son harmonie.

263. On ne sçauroit nier que, par égard à l'universalité des choses, durant notre état mortel, nous ne ressemblions à ces hommes dont parle Platon, qui dès leur enfance nourris dans une caverne, tournent le dos à la lumiere & ne contemplent que des ombres. Cependant quoi que nous ne jouïssions que d'une foible clarté, & que notre situation soit désavantageuse, pourvû que nous tirions de l'une & de l'autre le meilleur parti qu'il se pourra, peut-être ne laisserons-nous pas de faire quelques découvertes. Proclus dans son Commentaire sur la Théologie de Platon distingue deux Classes de Philosophes. L'une place

le

le Corps au premier rang dans l'ordre des Etres, & met dans sa dépendance la faculté de penser; tenant que la Matiere est le Principe de tout, que le Corps est ce qu'il y a de plus réel & de principal, & que tout le reste n'a qu'une existence improprement dite, & subordonnée à la sienne. L'autre espéce de Philosophes au contraire, fait dépendre toutes les choses corporelles, de l'Ame ou de l'Esprit; donnant à celui-ci le premier rang de l'existence, au lieu que celle des Corps est entiérement dérivée de la sienne, & la présuppose.

274. Les Sens & l'expérience nous instruisent de la suite des apparences ou effets naturels, & de leur analogie. La réfléxion, la raison, l'intelligence nous introduisent à la connoissance de leurs causes. Les apparences sensibles, quoique d'une nature fluide, variable, incertaine, ayant été les premieres à s'emparer de notre esprit, en rendent plus difficile l'ouvrage de la réfléxion, qui ne vient qu'après coup. Amusant comme elles font, nos yeux & nos oreilles, ayant plus de proportion avec les usages communs, & les travaux

méchaniques de la vie, elles obtiennent aisément la préférence dans l'opinion de la plupart des hommes, sur ces principes supérieurs qui sont le fruit tardif de la maturité de l'esprit, mais qui, faute d'affecter nos Sens corporels, nous paroissent d'une beaucoup moindre solidité que le reste; le sensible & le réel n'étant, au jugement commun, qu'une seule& même chose. Cependant il est certain que les principes de la Science ne sont l'objet ni des Sens ni de l'Imagination, & que l'intelligence & la Raison sont les uniques Guides pour nous conduire surement à la Vérité.

265. Le progrès des Arts, le succès des expériences dans un siécle aussi curieux qu'est le notre, nos découvertes, nos nouveaux systêmes, pourroient bien nous enfler au point, de nous faire trop mépriser l'Antiquité. Cependant, quoique l'encouragement & la liberalité des Princes, jointe aux efforts réünis des sçavantes Sociétés fondées dans ces derniers tems, ayent poussé fort loin la Science expérimentale & méchanique, il faut reconnoître que les Anciens n'ont point ignoré

ré

ré quantité de choſes (*a*), auſſi-bien en Phyſique qu'en Métaphyſique, dont on fait honneur à notre ſiécle, & que ce n'eſt point d'aujourd'hui qu'on les a découverts, quoique la connoiſſance en ſoit peut-être plus répanduë qu'elle n'étoit autrefois.

(*a*) 166. 167. 168. 141. 142. &c.

266. Les Diſciples de Pytagore & de Platon ont eu l'idée du vrai Syſtême du Monde : ils admettoient les principes méchaniques, mais mis en œuvre par une Ame ou un Eſprit. Ils diſtinguoient dans les Corps, les qualités premieres des ſecondaires, faiſant de celles là des Cauſes phyſiques, à prendre ce mot dans un bon ſens. Ils ſçavoient qu'un Eſprit tout-puiſſant, non-étendu, inviſible, immortel, gouverne, enchaîne & contient toutes choſes. Ils ſçavoient qu'il n'y a point d'eſpace réel abſolu ; que l'Ame ou l'Eſprit exiſte véritablement & réellement ; que les Corps n'exiſtent que dans un ſens impropre & rélatif ; que l'Ame eſt le lieu des idées ; que les qualités ſenſibles ne ſont des actes que dans leur cauſe, & ſeulement des paſſions en nous. Ils ont marqué exactement les différences de l'Intel-

lect, de l'Ame raisonnable & de l'Ame sensitive, avec leurs différens actes d'intellection, de raisonnement & de passion ; points où les Cartésiens & leurs partisans, qui considérent la Sensation comme une maniere de penser, semblent s'être mépris. Ils ont sçu qu'il y a un Ether subtil, qui pénétre toute la masse des Etres corporels, & qui elle-même est muë & dirigée par une Intelligence ; & que les Causes physiques ne sont que des instrumens, ou plutôt des marques & des signes.

267. Ces anciens Philosophes faisoient consister la génération des Animaux, dans l'évolution & la distension des petits organes imperceptibles d'animalcules préexistans ; idée qu'on nous donne pour une découverte moderne. Ils prenoient cela pour l'ouvrage de la Nature, mais d'une Na-
(a) 172. ture animée & intelligente (a) : toutes choses, selon eux sont vivantes & en mouvement : ils supposoient entre les parties de la matiere, une concorde & une discorde, une union & une désunion, les unes s'attirant, les autres se répoussant : ils croyoient de plus que

ces

ces attractions & répulsions si variées, si regulières, si utiles, ne pouvoient s'expliquer que par la direction d'une intelligence qui préside à ces mouvemens particuliers, pour l'entretien & l'avantage du Tout.

268. Les Egyptiens qui personifioient la Nature, en ont fait un Principe distinct, qu'ils ont même déifié sous le nom d'*Isis*. Par *Osiris* ils entendoient l'Esprit ou la Raison, qui régne souverainement sur tout, en qualité de Chef. Osiris, si nous en croyons Plutarque, est le premier Principe, pur, saint, sans mélange, que les facultés inférieures ne peuvent discerner, mais dont une lueur échappée comme un éclair, illumine l'Entendement. A ce propos, Plutarque ajoute, que Platon & Aristote donnoient à une certaine partie de la Philosophie le nom d'ἐποπτικὸν; lorsque l'Ame ayant pris son vol au-dessus des objets vulgaires & mixtes, & passé l'enceinte des Sens & de l'Opinion, elle parvient à contempler le premier & le plus simple des Etres, dégagé de toute Matiere & de toute com-

compoſition. C'eſt là cette * eſſence vraiment exiſtante de Platon, qui occupe ſeule l'Eſprit, qui ſeule gouverne l'Ame. Et l'Ame eſt le Principe immédiat qui donne la forme à la Nature.

269. Les Egyptiens, il eſt vrai, repréſentoient d'une maniere ſymbolique la ſuprême Divinité aſſiſe ſur un Lotus, & l'on a prétendu qu'ils vouloient ſignifier par cette attitude, que le plus ſaint & le plus vénérable des Etres, ſe répoſe en dedans de lui-même dans une parfaite inaction. Cependant rien n'empêche que cette poſture ne puiſſe exprimer la dignité, auſſi-bien que le repos. Et l'on ne peut nier que Jamblique, qui étoit verſé dans les Notions Egyptiennes, n'enſeigne qu'il y a une Intelligence qui déploye & met au jour les pouvoirs cachés, pour procéder à la formation des choſes. Or cela ne devoit pas s'entendre d'un Monde extérieur, qui ſubſiſte dans un eſpace réel & abſolu: car la Doctrine de ces anciens Sages étoit, que l'Ame eſt le lieu des idées; com-

* ὀυσία ὄντως ὄυσα.

comme on le peut voir au XII. Livre des Myſtéres de la Divine Sageſſe ſelon les Egyptiens. Cette Notion fût embraſſée par divers Philoſophes Grecs, qu'on peut croire l'avoir puiſée à la même ſource, d'où ils ont tiré quantité d'autres de leurs opinions.

270. LA Doctrine d'un eſpace réel, abſolu, externe, a conduit quelques Philoſophes modernes à conclure que l'eſpace eſt une partie ou un attribut de Dieu, ou que Dieu luimême eſt l'eſpace, ayant trouvé que les atrributs incommunicables de la Divinité paroiſſent convenir à cet eſpace: comme l'infinité, l'immutabilité, l'indiviſibilité, d'être incorporel, increé, impaſſible, ſans commencement ni fin; ne conſidérant pas que toutes ces propriétés négatives conviennent au néant. Car le néant n'a point de bornes, il ne peut être ni mû, ni changé, ni diviſé; il ne ſçauroit être ni créé, ni détruit. Une autre façon de penſer régne dans les Ecrits d'Hermès & d'autres anciens Philoſophes. Par rapport à l'eſpace abſolu on obſerve dans le Dialogue Aſclépien, que le mot d'eſpace ou de lieu,

lieu, n'a de lui-même aucun sens, & encore, qu'il est impossible de comprendre ce que c'est que le pur espace. Plotin ne connoît d'autre lieu que l'Ame ou l'Esprit, affirmant expressément que l'Ame n'est pas dans le Monde, mais que le Monde est dans l'Ame. De plus, le lieu de l'Ame, dit-il, n'est pas le Corps; mais l'Ame est dans l'Esprit, & le Corps dans l'Ame. Consultez le 3. Chapitre du 5. Livre de sa V. Ennéade.

271. TOUCHANT l'espace absolu, ce Phantôme des Philosophes Méchaniciens & Géomètres *(a)*, il suffira d'observer, qu'il n'est ni apperçu par aucun Sens, ni prouvé par aucune raison; & qu'à cause de cela les plus grands Philosophes de l'Antiquité l'ont traité de chose purement imaginaire. De l'idée d'espace absolu coule celle du mouvement absolu *, & c'est

(a) 250.

* Notre jugement dans ces matieres ne doit point céder à la prétenduë évidence des idées & des raisonnemens mathématiques, puisqu'on voit les Mathématiciens de ce siécle, embrasser des Notions obscures & des Opinions incertaines, & s'y embarasser jusqu'à se contredire l'un l'autre, & à disputer comme les autres hommes. Témoin leur Doctrine des Fluxions, sur laquel-

c'eſt ſur celles-là que ſe fondent en derniere analyſe celles d'exiſtence externe d'indépendance, de néceſſité, de fatalité. Cette fatalité, l'idole d'un grand nombre de Modernes, ſe prenoit chez les anciens Philoſophes dans un ſens tout différent, & qui ne détruiſoit pas la (*a*) Liberté de Dieu, ni celle de l'Homme. Parménide, qui croyoit que toutes choſes ſe font par néceſſité, entendoit par-là la Juſtice & la Providence ſouveraine qui toute fixe & néceſſitante qu'elle ſoit par rapport à l'Homme, eſt volontaire par rapport à Dieu. Empedocle, par le *Fatum*, entend une Cauſe qui ſe ſert de principes & d'Elémens. Héraclite le regardoit comme la Raiſon générale qui parcourt la Nature entiere de l'Univers, laquelle Nature eſt, ſelon lui, un Corps éthérée qui renferme les ſemences de tout. Chez Platon, le *Fatum* eſt la Raiſon éternelle & la Loi de Nature.

(*a*) ἀυτεξούσιον.

Je depuis dix ans j'ai vû publier plus de vingt Traités ou Diſſertations, dont les Auteurs ne pouvant s'accorder entr'eux, inſtruiſent les Spectateurs de ces combats Géométriques, de ce qu'ils doivent penſer de leurs prétentions à l'évidence.

Nature. Chez Chryſippe, c'eſt un pouvoir ſpirituel qui diſpoſe le Monde en ordre; la Raiſon & la Loi des choſes que la Providence adminiſtre.

272. Les idées qu'on vient de voir, telles que Plutarque nous les repréſente, montrent clairement que par le Deſtin, ces Anciens Philoſophes n'entendoient pas un Principe aveugle & deſtitué d'intelligence, mais une ſuite de choſes établies avec ordre, & conduites par un eſprit plein de prévoyance & de ſageſſe. Pour ce qui eſt de la Doctrine Egyptienne, on aſſure à la vérité dans le Pimandre que toutes choſes ſont produites par le Deſtin. Mais Jamblique qui avoit puiſé ſes notions d'Egypte, aſſure que le total des choſes n'eſt point ſoumis au Deſtin, mais que notre Ame renferme une faculté ſupérieure à la Nature, au moyen de laquelle nous élevant à une union avec les Dieux, nous nous affranchiſſons de la Deſtinée. Dans le Dialogue Aſclepien, il eſt dit expreſſément, que le Deſtin ſuit les Decrets de Dieu. En effet, comme tous les mouvemens de la Nature ſont évidemment un ouvrage

de

de la Raiſon (*a*), il paroît que la né- (*a*) 154.
ceſſité ne ſçauroit plus avoir lieu,
qu'au ſens d'un ordre conſtant & ré-
gulier.

273. Un Deſtin aveugle, ou un aveugle hazard, ſont au fond une ſeule & même choſe ; l'un n'eſt pas plus intelligible que l'autre. Telle eſt la relation mutuelle, la cohéſion, le mouvement & la ſympathie des différentes parties de ce Monde, qu'il ſemble qu'une Ame commune les anime & les uniſſe ; & telle eſt leur harmonie, leur ordre, leur cours régulier, qu'il paroît que cette Ame eſt gouvernée & dirigée par un Eſprit. L'opinion que le Monde eſt un animal, eſt de l'antiquité la plus reculée. Si nous nous en rapportons aux Ecrits d'Hermès, les Egyptiens croyoient que tout eſt vivant. La même opinion étoit ſi généralement reçuë chez les Grecs, que Plutarque nous aſſûre, qu'excepté Leucippe, Démocrite & Epicure, tous les autres regardoient le Monde comme un animal, gouverné par la Providence. Et quoiqu'un animal, qui renferme tous les corps au-dedans de lui, ne puiſſe recevoir du dehors aucune impreſſion

preſſion ſenſible qui le touche & qui l'affecte ; cependant, il eſt certain qu'ils lui attribuoient un ſentiment intérieur, auſſi-bien que des appétits & des averſions ; & que des diverſes actions & paſſions de l'Univers, comme d'autant de tours différens, ils prétendoient qu'il en réſultoit une ſymphonie, un même acte de vie animale.

274. JAMBLIQUE aſſure que le monde eſt un animal dont les parties, quoique diſtantes l'une de l'autre, ont entr'elles les rapports & les liaiſons d'une commune Nature. Il enſeigne, ce qui eſt auſſi une idée reçuë chez les Diſciples de Pythagore & de Platon, qu'il n'y a point de vuide dans la Nature ; mais que la chaîne ou échelle des Etres s'éleve, par une gradation non interrompuë, depuis les plus bas juſqu'aux plus hauts ; chaque Nature étant animée & perfectionnée par celle qui eſt d'un ordre ſupérieur. Comme l'air ſe change en feu, le feu le plus pur devient animal, & l'Ame animale devient intellectuelle. Cela ne doit pas s'entendre du changement d'une Nature dans une autre, mais de

la

la connexité des différentes Natures ; chaque Nature inférieure, étant selon ces Philosophes, le receptacle, pour ainsi dire, & le sujet dans lequel celle de l'ordre immédiatement supérieur réside & agit.

275. C'est aussi la doctrine des Philosophes Platoniciens, que l'Intellect est la vraye vie des choses vivantes, le premier principe & le modéle de tout ; d'où, par différens degrés, dérivent les especes inférieures de vie, premierement la raisonnable, après la sensitive, ensuite la végétative ; mais en telle sorte, que dans l'animal raisonnable, il y a toujours quelque chose d'intellectuel ; que dans le sensitif, il y a quelque chose de raisonnable ; & dans le végétatif, quelque chose de sensitif ; enfin dans les corps mixtes, comme les métaux & les minéraux, quelque chose de végétatif. C'est par ce moyen que le grand Tout se trouve plus parfaitement lié. Cette Doctrine suppose que toutes les facultés, les instincts, les mouvemens des Etres inférieurs dans leurs respectives subordinations, dépendent & dérivent de l'esprit & de l'intelligence.

276. Les deux Sectes, la Stoïcienne & la Platonicienne, tenoient le Monde vivant; quoique tantôt elles en parlent comme d'un animal doué de ſentiment, & tantôt comme d'une plante ou d'un végétal. En tout cela pourtant, quoiqu'en ayent inſinué de Sçavans hommes, il ne paroît nul Athéïſme. Car tant qu'on ſuppoſe le Monde vivifié par un feu ou eſprit élémentaire, qui lui-même eſt animé d'une Ame, & dirigé par l'intelligence, il s'enſuit que toutes ſes parties ſe rapportent & ſe réduiſent à une même tige ou principe indiviſible, ſçavoir à l'Eſprit Souverain; ce qui eſt la commune doctrine des Pythagoriciens, des Platoniciens, & des Stoïques.

277. Selon ces Philoſophes, il y a une vie, répanduë en toutes choſes, le Πῦρ νοερὸν, πῦρ τεχνικὸν, un feu *intel-*
(a)166. *lectuel* & *artificiel* (a) un principe in-
168. terne, eſprit animal, ou vie naturelle,
174. produiſant & formant au dedans, com-
175. &c. me l'Art au-dehors, réglant, tempérant, conciliant les mouvemens, parties, qualités diverſes du Syſtême du Monde. En vertu de cette vie, les grandes maſſes ſe maintiennent enſem-

ble

ble dans leurs cours réglé, comme les plus petites particules se gouvernent dans leurs mouvemens naturels, selon les Loix diverses d'attraction, de gravité, d'électricité, de magnetisme, &c. c'est elle qui donne les instincts, qui enseigne à l'araignée à filer sa toile, à l'Abeille à composer son miel ; c'est elle qui dirige les racines des plantes, de maniere à leur faire suçer les sucs de la terre, & qui donne aux feuilles & aux vaisseaux de l'écorce, la vertu d'attirer les particules d'air & de feu élémentaire qui conviennent le mieux à leur nature respective.

278. La Nature ne paroît pas autrement distinguée de l'Ame du Monde, que la vie l'est d'avec l'Ame ; & selon les principes des plus anciens Philosophes, elle pourroit assez convenablement s'appeller *la Vie du Monde*. Quelques Platoniciens à la vérité regardent la Vie, comme l'acte de la Nature, de même que l'Intellection est l'acte de l'Esprit ou de l'Intellect. Comme le premier Intellect agit en appercevant, de même la Nature selon eux, agit ou engendre en vivant. Mais la vie est plutôt l'acte de l'Ame, c'est

c'eſt la Nature elle-même, qui n'eſt pas le principe, mais le réſultat d'un principe plus élevé, puiſque la vie réſulte de l'Ame comme la penſée de l'intellect.

279. SI la Nature eſt la vie du monde, & qu'il ſoit animé par une ſeule Ame, réduit tout entier ſous une ſeule & même forme, dirigé & gouverné dans toutes ſes parties par un même Eſprit; ce Syſtême quoique peut-être erroné & peu juſte, ne ſçauroit être taxé d'Athéïſme. Car puiſqu'un Eſprit qui préſide à un aſſemblage infini de choſes, leur donne une ſorte d'unité, par une Communion mutuelle d'actions & de paſſions, & par un aſſortiment de parties qui les fait toutes concourir à une ſeule & même fin; ſçavoir le bien Suprême du tout, il ſemble raiſonnable de dire avec Ocellus Lucanus Philoſophe Pythagoricien, que comme la vie qui a une Ame pour principe, tient jointes enſemble toutes les parties du Corps animal, que comme un Etat ſe maintient par la concorde, dont la Loi proprement eſt le lien; de même le monde ſubſiſte en

ſon

ſon entier par le moyen de l'harmonie, & que Dieu eſt la cauſe de cette harmonie. En ce ſens, le Monde ou l'Univers peut être conſidéré, ſoit comme un Animal, ſoit comme un Etat.

280. ARISTOTE rejette l'opinion d'une Ame répanduë dans tout l'Univers, & cela par la raiſon que les Elémens n'ont point de vie. Peut-être ſeroit-il difficile de montrer que le ſang & les eſprits animaux ſont plus vivans dans l'homme, que l'eau & le feu ne le ſont dans le Monde. Ce Philoſophe, dans ſes Livres de l'Ame, au ſujet de l'opinion avancée dans les Ecrits Orphiques, que les Ames qui entrent de toutes parts dans les Créatures vivantes, y ſont portées par les vents, obſerve que cela ne peut être vrai des Plantes, ou de certains Animaux qui vivent ſans reſpirer. Mais les obſervations modernes ont découvert dans toutes les plantes, comme dans tous les animaux, des vaiſſeaux pleins d'air ou des organes de reſpiration. Et l'on peut dire ſans impropriété, que l'air eſt le véhicule de l'Ame, entant qu'il eſt celui du feu, qui eſt cet eſprit immé-

diatement mû & animé par l'Ame.

281. Le moyen d'expliquer ce *feu vivant*, cette *pepiniére vivante du Monde*, & autres pareilles expressions de l'ancienne Philosophie, de la Platonicienne en particulier, à moins que de les entendre de la lumiere ou du feu élémentaire, dont on sçait que les parties sont hétérogénes, & dont rien n'empêche d'en supposer quelques-unes organisées, lesquelles, malgré leur étonnante petitesse, contiendront de premieres semences, qui reçuës & façonnées dans les matrices convenables, se développeront & se manifesteront par degrés, croissant toujours, juqu'à ce qu'elles ayent atteint la juste mesure de grandeur qui convient à leur espece.

282. Ne pourroit-on pas croire, conformément aux idées de cette Philosophie, qui donnoit beaucoup de part dans la production des choses aux influences célestes, ne pourroit-on pas, dis je, penser que ce Séminaire éthérée transmet aux plantes, aux animaux, les premiers principes, les *Stamina*, ou ces animalcules que Platon dans son Timée dit être invisibles pour leur

leur petiteſſe, mais qui ſemés dans le terroir qui leur eſt propre, ſe gonflent, ſe développent graduellement par la nourriture, & enfin ſe produiſent au jour ſous la forme où nous les voyons? Pluſieurs Philoſophes dans ces derniers tems ont fait revivre cette opinion, ſans peut-être ſçavoir combien elle eſt ancienne, ni qu'on la trouve dans Platon. Timée de Locres dans ſon Livre de l'Ame du Monde, fait deſcendre des Aſtres les Ames mêmes, excepté ſeulement la partie raiſonnable & intelligente. Mais quelle influence peuvent répandre les Corps céleſtes, qui n'ait pas la lumiere pour véhicule? (*a*) (*a*) 43.

283. Il eſt malaiſé de comprendre quelle autre Nature moyenne entre l'Ame du Monde & les Corps groſſiers, pourroit être la véhicule de la vie, ou, pour parler le langage des Philoſophes, pourroit s'empreindre des formes des choſes. On l'a remarqué mille fois, les ouvrages de l'Art ne ſoutiennent pas l'inſpection délicate du Microſcope, au lieu que dans ceux de la Nature, plus votre vuë eſt aidée par la fineſſe des inſtrumens, & plus vous y dé-

couvrez un méchaniſme, dont il vous eſt impoſſible d'épuiſer l'induſtrie ; y ayant toujours de nouvelles parties plus ſubtiles, plus délicates que les précédentes, qui viennent s'offrir à la vuë: ce ſont ces Obſervations faites avec le Microcoſpe, qui ont confirmé l'ancienne Théorie de Platon, touchant la génération. Mais cette théorie ou hypothéſe, quelque conforme qu'elle ſoit aux découvertes modernes, ne ſuffit pas ſeule pour expliquer les Phénomènes, à moins d'y joindre l'opération immédiate d'un Eſprit. Ficin, malgré ce que lui-même & d'autres Platoniciens ont dit d'une Nature plaſtique, eſt obligé d'avouer, qu'avec l'Ame du Monde doit néceſſairement ſe joindre une Intelligence, qui tient conſtamment ſous ſa dépendance la Nature ſéminale, & qui la gouverne.

284. ALCINOUS, dans ſon Traité de la doctrine de Platon, dit que Dieu a donné au Monde un Eſprit & une Ame. D'autres comprennent tous les deux dans le mot d'*Ame*, & prétendent que l'Ame du Monde n'eſt autre choſe que Dieu. Philon paroît être de

de cette opinion en divers endroits de ses Ouvrages, & Virgile à qui les principes de Pythagore & de Platon étoient familiers, dit rélativement à cela :

Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum,
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

L'Ecole de Platon & celle de Pythagore s'accordent du moins en ceci, sçavoir que l'Ame du Monde (*a*), soit (*a*)153.
qu'elle ait un Esprit qui lui appartien- 172.
ne en propre, soit qu'un Esprit supérieur la dirige (*b*), embrasse ses diffé- (*b*)154.
rentes parties, les lie ensemble par une 279.
invisible & indissoluble chaîne, & les maintient toujours en bon ordre, & bien assorties l'une à l'autre.

285. Les Naturalistes, dont l'emploi est d'étudier les Phénomènes, les expériences, les organes & les mouvemens méchaniques, s'attachent à la structure visible des choses, ou au Mon-

de corporel ; supposant toujours que l'Ame est contenuë dans le Corps. Cette hypothése est tolérable en Physique, de même que pour l'Art de construire des Cadrans, ou pour celui de la Navigation, on peut se passer de faire mention du vrai Systême du mouvement de la Terre. Mais pour ceux qui ne se payant pas des apparences sensibles, veulent pénétrer dans les vraies causes, (l'objet de la Théologie & de Métaphysique) ils sçavent rectifier cette erreur : ils ne disent pas que le Monde contient l'Ame, mais qu'il y est contenu.

286. Aristote observe, qu'à la vérité, plusieurs ont pensé si grossiérement, que de regarder l'Univers comme une Nature corporelle & étenduë : mais dans son premier Livre de ses Métaphysiques, il remarque avec raison, qu'ils sont coupables d'une grande erreur : d'autant qu'ils ne mettent en ligne de compte que les Elémens des choses corporelles, au lieu qu'il y a aussi dans l'Univers des Etres incorporels ; & que tandis qu'ils tâchent d'assigner les causes de la génération & de la corruption, & d'expliquer la Natu-

re

re de toutes choſes, ils détruiſent en même tems la cauſe même du mouvement.

287. PARMI d'autres ſpéculations contenuës dans les Ecrits d'Hermès, on y trouve celle-ci ; que toutes choſes ne ſont qu'un. Vraiſemblablement Orphée, Parménide, & d'autres parmi les Grecs, auront puiſé en Egypte leur notion de l'unité, quoique le ſubtil Parménide dans ſa doctrine du (*a*) ἓν ἑςὼς, ſemble y avoir ajoûté quelque choſe du ſien. Pourvû qu'on l'entende d'un ſeul & même Eſprit, Principe univerſel de l'ordre & de l'harmonie du Monde, & qui en retient toutes les parties enchaînées, pour ne compoſer qu'un ſeul Syſtême, la ſuppoſition n'aura rien d'impie, ni qui ſente l'Athéïſme.

(*a*) De l'unité de la ſubſtance.

288. LE nombre n'eſt point l'objet des Sens ; c'eſt un acte de l'eſprit. La même choſe, ſelon qu'on la conçoit, eſt une ou pluſieurs. Si l'on comprend Dieu & les Créatures dans une notion générale, on peut dire que tous les Etres pris enſemble ſont un ſeul Univers, ou un ſeul Tout, τὸ πᾶν. Que ſi l'on diſoit que toutes choſes ſont un

Dieu ; ce seroit à la vérité se former de Dieu une idée fausse, mais qui n'iroit pas jusqu'à l'Athéïsme, tant que l'on admettroit un Esprit, une Intelligence pour être ce que les Grecs appellent τὸ ἡγεμονικὸν, pour gouverner tout le reste. C'est néanmoins une idée plus convenable au respect que l'on doit à Dieu, & peut-être plus vraie, de ne point admettre en lui de parties, & de ne le point regarder lui-même, comme faisant partie de quelque Tout.

289. Ceux qui conçoivent l'Univers sous l'idée d'un Animal, doivent, en conséquence de cette idée, supposer l'unité de toutes choses. Mais de concevoir Dieu comme l'Ame sentante d'un Animal, cela est entiérement absurde & indigne de la Divinité. Il n'y a en elle ni Sensation, ni *Sensorium*, ni rien qui y ressemble ; la Sensation emporte une impression reçuë de quelqu'autre Etre, & peut-être une dépendance dans celui qui l'éprouve : toute Sensation est passion, & toute passion dit une imperfection. Dieu connoît tout à la maniere d'un Esprit ou Entendement pur ; mais non par sen-

ſentiment, ou à l'aide d'un *Senſorium.* Ainſi lui ſuppoſer un *Senſorium*, de quelque eſpece qu'il fût, ſoit l'eſpace, ſoit autre choſe, ce ſeroit très-mal penſer, & ſe former de fauſſes idées de ſa Nature. L'opinion qui établit un eſpace réel, abſolu & increé, paroît avoir donné occaſion à cette Erreur moderne : mais cette opinion n'a aucun légitime fondement.

290. Le Corps eſt l'oppoſé de l'Eſprit; l'idée que nous nous formons de l'Eſprit, conſiſte dans la penſée & dans l'action; celle que nous avons du Corps, dans la réſiſtance. Par-tout où il y a un pouvoir réel, il y a un Eſprit; par tout où il y a réſiſtance, il y a incapacité, ou manque de pouvoir, c'eſt-à-dire négation d'eſprit. Nous ſommes engagés dans un Corps, c'eſt-à-dire, chargés d'un poids, retenus par une réſiſtance. A l'égard d'un Eſprit parfait, il n'y a rien de dur ni d'impénétrable. Rien ne réſiſte à la Divinité; auſſi n'a-t-elle point de Corps. Ainſi l'Etre ſuprême n'eſt point uni à l'Univers, comme l'Ame de l'animal l'eſt à ſon Corps; union qui im-

plique néceſſairement quelque défaut, ſoit que vous regardiez le Corps comme un inſtrument, ſoit que vous le regardiez comme un poids & un obſtacle perpétuel.

291. Il n'y a rien que de très-religieux à dire, que l'Agent Divin pénetre & gouverne par ſa vertu le feu
(a)157. élémentaire (*a*), qui ſert d'Eſprit ani-
172. mal à la maſſe entiere de ce Monde viſible, & à tous ſes membres, pour les vivifier & pour les mouvoir. Cette Doctrine n'eſt pas moins philoſophique que pieuſe. Nous voyons toute la Nature vivante & en mouvement. Nous voyons l'eau ſe changer en air; l'air ſe rarefier & devenir élaſtique par l'attraction d'un autre milieu, plus pur à la vérité, plus ſubtil & plus volatil que l'air. Mais toujours, comme celui-ci, eſt un Etre mobile, étendu, & corporel, (*b*)
(b)207. peut-être, il ne peut lui-même être principe de mouvement; mais il nous conduit naturellement & néceſſairement vers un Eſprit ou Agent incorporel. Nous ſçavons par notre propre expérience qu'un Eſprit peut commencer, changer, déterminer le mouve-

vement. Dans le corps, rien de semblable ne paroît, & même l'expérience & la réfléxion montrent évidemment tout le contraire.

292. Les Phénomènes naturels ne sont autre chose que des apparences naturelles ; ils sont donc tels que nous les voyons & que nous les appercevons. La Nature réelle & l'objective, est donc la même chez eux ; passive, sans rien d'actif, fluide & changeante, sans rien de permanent. Cependant, comme ce sont ces objets qui font sur nous les premieres impressions, & que notre Esprit dans sa premiere sortie arrête, pour ainsi-dire, le pied sur eux, ils ne sont pas seulement ceux qu'on regarde les premiers, mais ceux que la plupart des hommes s'attachent le plus à regarder. Eux & les phantômes qui en résultent, & qui sont le produit d'une Imagination entée sur les Sens, comme, par exemple, le pur espace, sont regardés de beaucoup de gens, comme ce qu'il y a de plus réel, de plus stable ; comme les premiers des Etres, qui embrassent & comprennent tous les autres.

293. Quoique de pareils Phantô-

mes, comme la force des corps, les mouvemens absolus, les espaces réels, passent en Physique pour des causes &
(a) 220. des principes (*a*), ce ne sont au fond
249. que des hypothèses qui ne peuvent
250. être l'objet d'une vraye Science. Elles peuvent néanmoins avoir cours dans la Physique, qui ne traite que des choses sensibles, qui se borne à la méchanique des expériences. Mais lorsqu'on aborde la Réligion de la premiere Philosophie, on découvre un nouvel ordre de choses, l'Esprit & ses opérations, un Etre permanent, qui ne dépend point des choses corporelles, qui n'en résulte point, ni n'y est attaché ou contenu, mais qui au contraire contient, enchaîne, vivifie tout l'assemblage; communiquant les mouvemens, les formes, les qualités, l'ordre, la symmétrie, à ces Phénomènes passagers que nous appellons le cours de la Nature.

294. Il en va de nos facultés comme de nos affections : ce qui se saisit de nous d'abord, est ce qui tient le
(b) 264. mieux (*b*). L'Homme, on l'a remarqué souvent, est un tissu de contrariétés, d'où naît un perpétuel com-

bat

bat entre la Chair & l'Esprit, la Bête & l'Ange, la Terre & le Ciel, qui prévalent chez lui, & l'entraînent tour-à-tour. Durant ce conflit, son caractére demeure flottant; mais l'un des deux Principes devient-il le plus fort ? Alors voilà l'homme fixé, soit pour le vice, soit pour la vertu : & de ces Principes différens, sa vie en prend une différente issuë. Il en est de même à l'égard de nos facultés. D'abord les Sens assiégent & subjuguent l'Esprit. Les apparences sensibles sont tout pour nous; nos raisonnemens ne roulent que là-dessus, tous nos désirs s'y terminent: nous ne cherchons point de causes ni de réalité au de-là, jusqu'à ce qu'enfin les premiers rayons de l'Entendement viennent dissiper ces ombres.

Alors nous appercevons le vrai principe de l'Unité, de l'Identité, de l'Existence; & ces objets qui nous paroissoient auparavant constituer le total de l'Etre, dès que nous avons acquis une vuë intellectuelle des choses, se trouvent n'être plus qu'autant de Phantômes passagers.

295. Un Observateur curieux à bien-

bientôt paſſé de la forme extérieure de ces groſſes maſſes qui arrêtent les yeux vulgaires, à l'examen de la ſtructure interne des petites parties; & de l'obſervation des mouvemens naturels, à la découverte des Loix du mouvement. Chemin faiſant il forge ſes hypothèſes, & accommode ſon langage à cette Philoſophie naturelle. Tout cela fait l'affaire & répond au but du faiſeur d'expériençes, ou du Méchanicien, qui ne ſonge qu'à appliquer les pouvoirs de la Nature, & à réduire les Phénomènes en régles. Mais ſi procédant toujours dans ſon analyſe & dans ſa recherche, il monte du Monde ſenſible vers l'intellectuel, & voit les choſes dans une nouvelle lumiere & un nouvel ordre, il reformera ſon ſyſtême & s'appercevra que ce qu'il prenoit pour des ſubſtances & pour des Cauſes, ne ſont que des ombres fugitives; que l'Eſprit ſeul contient tout, & opére tout, qu'il eſt pour tous les Etres créés la ſource de l'unité, de l'identité, de l'harmonie, de l'ordre, de l'exiſtence, de la permanence.

296. Ce n'eſt ni l'Acide, ni le Sel,

ni le Soufre, ni l'Air, ni l'Ether, ni le Feu viſible & corporel *(a)*, beau- *(a)*155.
coup moins ce Phantôme qu'on appelle le Deſtin ou Néceſſité, qui eſt l'Agent véritable ; mais une certaine analyſe, une enchaînure, une gradation de choſes, nous conduit au travers de tous ces milieux, juſqu'à entrevoir le premier Moteur inviſible, incorporel, ſans étenduë, ſource intellectuelle d'être & de vie. J'avouë qu'il y a dans le langage & les raiſonnemens humains un mélange d'obſcurité & de préjugé. Cela eſt inévitable, puiſque les voiles de l'Erreur & du préjugé ne ſe levent que lentement, & un à un, pour ainſi-dire. Mais ſi la chaîne qui lie les deux extrêmes du ſenſible le plus groſſier & du pur intélligible, eſt compoſée de beaucoup d'anneaux ; & ſi c'eſt une tâche bien pénible pour nous, abymés que nous ſommes dans les Sens, de nous aider des foibles ſecours de la Mémoire, de l'Imagination & de la Raiſon, pour percer à travers tant de principes erronés, tant de longs circuits de paroles, & d'idées, juſqu'à la lumiere de la Vérité ; auſſi, à meſure que ſa lumiere nous éclairera

da-

davantage, de plus amples découvertes rectifieront notre stile, & éclaireront nos idées.

297. L'Esprit, ses opérations, & ses facultés, fournissant une belle classe d'objets, dont la contemplation fait naître des idées, des principes & des Vérités si éloignées des premiers préjugés des Sens, & qui y repugnent si fort, qu'on a raison de les exclure du langage & des Livres ordinaires, puisqu'elles n'ont aucun rapport avec les sujets sensibles, avec les recherches expérimentales & méchaniques, en un mot avec tout ce qui entre dans l'usage ordinaire de la vie; n'étant propres qu'au petit nombre de ceux qui se proposent pour objet la contemplation de la Vérité: néanmoins, quoique ce ne soit peut-être pas le goût de quelques Lecteurs modernes, l'usage de traiter dans des Livres de Physique des matieres de Métaphysique & de Religion, a dans l'Antiquité de grandes autorités qui le justifient, pour ne pas dire qu'un homme qui ne donne que des Essais, est lié par des loix moins rigoureuses, & moins obligé à se renfermer dans une méthode

exac-

exacte, que celui qui de dessein formé donne les Elémens d'une Science. On me pardonnera donc, si dans cet informe Essai, j'engage mon Lecteur par d'insensibles transitions dans des recherches imprévuës, dans des spéculations un peu éloignées du premier but, & où l'Auteur lui-même, en commençant d'écrire, ne croyoit pas s'enfoncer.

298. ON découvre des vestiges d'une méditation profonde & tout ensemble de la plus ancienne Tradition, dans la Philosophie Pythagoricienne, Egyptienne & Chaldéenne (*a*). Les hommes de ces premiers tems n'étoient pas accablés par l'étude des Langues & de la Litterature. On y exerçoit plus les esprits, que l'on ne fait dans le nôtre, & on les chargeoit moins. Comme alors on ètoit plus proche de l'origine du Monde, on avoit l'avantage des lumiéres Patriarchales, qu'un très petit nombre de générations avoient transmises de main en main. On n'oseroit assurer à la vérité, quelque probable que cela soit, que Moyse est le même que Moschus, dont on dit que les Prêtres & les Prophètes, avec qui Pythagore eut des entre-

(*a*) 179. 266.

entretiens à Sidon, étoient ſucceſſeurs. Du moins l'étude de la Philoſophie paroît avoir été très-ancienne, & avoir une origine très-reculée. En effet Timée de Locres, ce vieux Pythagoricien, Auteur du Livre touchant l'Ame du Monde, parle d'une Philoſophie qui étoit très-ancienne de ſon tems, ἁ πρεσβύστα φιλοσοφία, laquelle étoit propre à réveiller l'Ame, & la tranſporter de ſon état d'ignorance, à la contemplation des choſes Divines. Et quoique aucun des Livres attribués à Mercure Triſmegiſte, n'ayent été écrits par lui, & qu'ils ayent de l'aveu de tout le monde, des caracteres de ſuppoſition manifeſtes, on ne laiſſe pas de convenir auſſi, qu'ils contiennent les principes de l'ancienne Philoſophie Egyptienne, quoique peut-être revêtuë d'une parure plus moderne. Jamblique nous explique cela, en obſervant que les Livres connus ſous ce nom, contiennent effectivement les opinions d'Hermès, quoique ſouvent énoncées à la façon des Philoſophes Grecs, comme ayant été traduits d'Egyptien en Grec.

299. La

299. La différence d'Isis à Osiris, est la même que celle de la Lune au Soleil, de la femelle au mâle, de ce que les Scholastiques appellent *natura naturata* à leur *natura naturans*. Mais quoiqu'*Isis* se prenne le plus souvent pour signifier la Nature, cependant, (car les Divinités Payennes n'avoient rien de bien fixe) elle signifie quelquefois l'universalité des choses, τὸ πᾶν. Dans la Table Isiaque, qui paroît renfermer le Systême général de la Religion & de la Superstition Egyptienne, Isis sur son Trône occupe le centre de la Table. Ce qui semble marquer que l'Univers étoit le centre de l'ancienne Religion secrette des Egyptiens, leur Isis ou τὸ πᾶν, comprennent tous ensemble & Osiris, l'Auteur de la Nature, & la Nature son ouvrage.

300. Platon & Aristote considéroient Dieu, comme un Etre abstrait & distinct du Monde naturel. Les Egyptiens au contraire, envisageoient Dieu & la Nature, comme faisant un tout, un seul Univers, où toutes chose ensemble se trouvent comprises: en quoi ils n'excluoient pas l'Esprit intelligent; mais

mais le regardoient comme contenant toutes choses. Ainsi quelque fausse que pût être leur maniere de penser, elle n'avoit rien qui conduisît à l'Athéïsme,

301. L'AME humaine est tellement appésantie & entraînée vers la terre par les premiéres & puissantes impressions
(a) 264. des Sens (a), qu'il est surprenant que les Anciens ayent pû même aller si loin & pénétrer si avant dans les choses intellectuelles, sans quelque lueur d'une Tradition Divine. Si l'on considére une troupe de Sauvages, laissés à eux-mêmes, comme ils sont abîmés dans les Sens, ensevelis dans les préjugés, combien ils sont peu capables par leurs propres forces de se tirer de cet état, on se persuadera facilement que cette premiere étincelle de Philosophie est tombée du Ciel, & que c'étoit, ainsi qu'un Auteur Payen s'en exprime, une Philosophie reçuë par Tradition Divine, θεοπαράδοτος φιλοσοφία.

302. L'ETAT du Genre-humain tombé, n'a point été une chose inconnuë aux anciens Philosophes. Les Egyptiens, les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Stoïciens, font appercevoir des

des traces de cette Doctrine dans leur λύσις, leur φύγη, leur παλιγγενεσία, dont ils ont dressé le plan sur cette premiere idée. La Théologie & la Philosophie dénouent, selon eux, les liens qui enchaînent notre Ame à la Terre, & favorisent son vol vers le Souverain Bien. Il y a un instinct dans notre Ame par où elle tend vers le Ciel, & s'efforce de nous tirer de l'esclavage des Sens, & de l'abaissement actuel où nous sommes, pour nous faire atteindre un état de lumiere, d'ordre & de pureté.

303. Les perceptions des Sens sont grossiéres ; mais dans les Sens même il y a de la différence. Quoique l'harmonie & la proportion ne soient pas l'objet des Sens, cependant l'œil & l'oreille sont des Organes qui offrent à l'Ame des moyens de saisir l'une & l'autre. Les expériences sensibles nous manifestent nos facultés subalternes, & de celles-ci, par une évolution graduelle, nous remontons aux supérieures. Les Sens fournissent à la Mémoire des images qui sont la matiere sur quoi l'Imagination travaille. La Raison juge de ce que lui présente l'Imagina-

gination, & ces actes de Raison deviennent de nouveaux objets pour l'Entendement. Dans cette échelle, chaque faculté inférieure sert de degré vers celle qui est au-dessus, & celle qui est la plus haute de toutes, conduit naturellement à la Divinité, qui est plutôt l'objet de la connoissance intellectuelle, que du raisonnement, ou de la faculté discursive, pour ne rien dire de la sensitive. Tout le systême des Etres n'est donc qu'une seule chaîne, dont chaque anneau en soutient quelqu'autre. Les choses les plus basses, y ont de la connexion avec les plus élevées. Le mal ne sera donc pas bien grand ni le Lecteur trop à plaindre, si l'amour qu'il a pour la vie animale, sert ici d'amorces pour l'attirer & l'engager comme à son insçu, dans quelque curiosité de connoître l'intellectuelle.

304. SELON Platon, les choses sensibles & périssables ne sont point proprement un objet de Science, mais d'o-
(*a*)263. pinion seulement (*a*), non qu'elles
264. soient naturellement abstruses & enveloppées d'obscurité; mais parceque leur nature & leur existence est incertaine,
tou-

toujours paſſagere & changeante ; ou plutôt, parcequ'à le prendre à la rigueur, elles n'exiſtent point, étant toujours, comme parle l'Ecole, *in fieri*, c'eſt-à-dire, dans un flux perpétuel, ſans aucune permanence d'Etre, qui puiſſe les conſtituer l'objet d'une vraie Science. Les Diſciples de Pythagore & de Platon diſtinguent entre τὸ γενομενον, & τὸ ὂν ; ce qui ſe produit, & ce qui éxiſte. Les choſes ſenſibles & les formes corporelles, ſont perpétuellement produites & détruites ; elles paroiſſent & diſparoiſſent, ſans demeurer jamais au même état ; toujours changeantes & en mouvement ; & peut être plutôt une ſucceſſion d'Etres, qu'un Etre réel : au-lieu que par τὸ ὂν on entend quelque choſe d'une Nature abſtraite & ſpirituelle, objet propre de la Science Intellectuelle. Ne pouvant donc y avoir de vraie Science des choſes fluides & inſtables, on voit combien il y avoit d'abſurdité dans l'opinion de Protagore & de Théætète, qui diſoient ; *que le ſentiment eſt une Science*. En effet il eſt de la derniere évidence que la grandeur, par exemple, & la figure des objets

objets, ſont dans une variation continuelle, changeant ſelon les différentes diſtances d'où on les voit, & ſélon le plus ou moins de perfection des verres à travers leſquels on les regarde. Pour ce qui eſt des grandeurs & des figures abſoluës, que certains Cartéſiens & autres Modernes attribuent aux choſes mêmes, cela ne paroît qu'une vaine ſuppoſition, à quiconque conſidére qu'elle n'eſt appuyée d'aucun argument, ni d'aucune expérience.

305. COMME l'Entendement ne *perçoit* point, c'eſt-à-dire, n'entend, ni ne voit, ni ne touche, de même les Sens ne connoiſſent pas. Et quoique l'Ame puiſſe employer les Sens & l'Imagination, comme des moyens d'acquérir la Science; les Sens, ou l'Ame, entant que ſenſitive, ne connoît rien. Car, comme Platon l'obſerve très-bien dans ſon Théætète, la Science ne conſiſte pas en perceptions paſſives, mais en raiſonnemens que l'on fait ſur ces perceptions; *τῷ περὶ ἐκείνων συλλογισμῷ.*

306. DANS l'ancienne Philoſophie de Platon & de Pythagore, l'on diſtin-

tingue trois sortes d'objets. En premier lieu, une idée ou forme qui ne s'engendre ni ne se détruit, qui est immuable, invisible, entierement imperceptible aux Sens, & qui n'est comprise que par l'entendement. Les objets de la seconde sorte, sont fluides & changeans (*a*), engendrés & détruis ; ils paroissent & s'évanouïssent. Ceux-là sont compris par les Sens & par l'opinion. La troisiéme sorte, est la matiere, laquelle, ainsi que l'enseigne Platon, n'étant l'objet, ni de l'entendement ni des Sens, se déduit à grand' peine d'une certaine sorte de raisonnement bâtard ou illégitime ; λογισμῷ τινι νόθῳ μόγις πιςὸν. Voyez son Timée. La même Doctrine se trouve dans le Traité Pythagoricien de l'Ame du monde, qui distinguant les idées, les choses sensibles & la matiere, fait des premieres l'objet de l'intellect, des secondes celui des Sens, & de la derniere à sçavoir la matiere, celui d'un raisonnement illégitime, λογισμῷ νόθῳ. Themistius le Péripatéticien rend la raison de cela. Car, dit-il, on doit estimer illégime un acte dont l'objet n'a rien de positif ; puisque ce n'est

(a) 292. 293.

M qu'une

qu'une pure privation, comme le ſilence & les ténébres. Or telle eſt, ſelon lui, la matiere.

307. ARISTOTE fait une triple diſtinction des objets, ſelon les trois Sciences ſpéculatives. La Phyſique traite des choſes qui ont en elles-mêmes le principe de leur mouvement; les Mathématiques, de celles qui ſont permanentes ſans être abſtraites; enfin la Théologie s'attache à l'Etre abſtrait & immobile. Diſtinction qu'on peut voir dans le 9. Livre de ſa Métaphyſique, où par abſtrait, χωριϛὸν, il entend ſéparable des Etres Corporels, & des qualités ſenſibles.

308. CE Philoſophe croyoit l'Ame humaine une table raſe, & qu'il n'y a point d'idées innées. Platon au-contraire, mettoit dans l'Ame des idées primitives, c'eſt-à-dire, des notions qui n'ont jamais été, ni ne peuvent être dans les Sens; comme l'être, la beauté, la bonté, la reſſemblance, l'égalité. Le vrai dans tout ceci pourroit bien être, qu'il n'y a proprement d'idées, ou d'objets paſſifs dans l'Ame, que ceux qui dérivent des Sens; mais qu'il y a en elle outre cela ſes propres actes

actes ou opérations : telles ſont les notions que l'Ame forme.

309. C'EST une maxime de la Philoſophie Platonique, que l'Ame humaine eſt originairement fournie de notions naturelles innées, & qu'elle a beſoin de l'impreſſion des Sens, non abſolument pour produire ces notions, mais pour réveiller, exciter, réduire en acte ce qui déja préexiſtant dans l'Ame, y dormoit, s'y tenoit caché. Comme on dit que certaines choſes ſont miſes en réſerve dans la mémoire, quoiqu'on ne les apperçoive pas actuellement, juſqu'à ce qu'il leur arrive d'être appellées & miſes en vuë par d'autres objets. Cette notion paroît un peu différente de celle des idées innées, de la maniere dont les entendent certains Modernes qui ont entrepris de les proſcrire. Connoître & être, ſelon Parmenide, c'eſt la même choſe. Platon auſſi dans ſa ſeptiéme Lettre, ne fait point de différence entre *νοῦς* & *ἐπιστήμη*, l'eſprit & la connoiſſance. D'où il ſuit, que l'eſprit, la connoiſſance, les idées, ſoit en habitude, ſoit en acte, vont toujours enſemble.

310. Pour Ariſtote, quoiqu'il conſidérât l'Ame dans ſon état primitif, comme un papier blanc, il ne laiſſoit pas de la regarder comme le vrai lieu
(a) 269. des idées, *τὴν ψυχὴν εἶναι τόπον εἰδῶν* (a). Doctrine déja ſoutenuë par d'autres avant lui, & qu'il admet ſous cette reſtriction, que cela ne doit pas s'entendre de toute l'Ame, mais ſeulement de ſa partie intelligente, *νοητικὴ* (comme on le peut voir dans ſon 3. Livre de l'Ame.) De-là, ſelon Themiſtius, dans ſon Commentaire ſur ce Traité, on peut inférer que tous les Etres ſont dans l'Ame. Car, dit-il, les idées ſont les Etres. C'eſt par ſon idée, que chaque choſe eſt ce qu'elle eſt. Il ajoute que c'eſt l'Ame qui communique les formes à la matiere, *τὴν ὕλην μορφῶσα ποικίλαις μόρφαις*. Elles préexiſtoient donc dans l'Ame. Il dit encore que l'Ame eſt toutes choſes, & que prenant les formes de tout, elle devient tout, par intelligence & par ſentiment. Alexandre Aphrodiſée en dit autant, puiſqu'il aſſure que l'Ame eſt toutes choſes, *κατάτε τὸ νοεῖν καὶ τὸ αἰσθάνεσθαι*. Et c'eſt-là réellememt la Doctrine d'Ariſtote dans ſon troiſiéme Livre de l'Ame, où

où il ſoutient avec Platon, que la connoiſſance actuelle, & les choſes connuës ſont tout un. Τὸ αὐτὸ δέ ἐστιν ἡ κατ' ἐνέργείαν ἐπιστήμη τῷ πράγματι. D'où s'enſuit que les choſes ſont où eſt la connoiſſance, c'eſt à dire dans l'Ame; ou ſelon une autre maniere de l'exprimer, que l'Ame eſt toutes choſes. J'en pourrois dire davantage pour éclaircir la notion d'Ariſtote, mais cela me meneroit trop loin.

311. QUANT à l'exiſtence actuelle abſoluë des choſes (*a*) ſenſibles & corporelles, il ne paroît pas que ni Platon ni Ariſtote l'ayent admiſe. Dans le Théætète on nous enſeigne que ſi quelqu'un dit qu'une choſe eſt, ou qu'elle eſt faite, il doit ajouter pourquoi, & dequoi, ou relativement à quoi elle eſt ou eſt faite. Car, que quelque choſe exiſte en ſoi ou abſolument, cela eſt abſurde. Conformément à la même Doctrine, Platon affirme de plus, qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit douce, & qu'elle ne le ſoit pour perſonne. Il faut néanmoins avouer par rapport à Ariſtote, que dans ſes Métaphyſiques mêmes, il y a par-ci par-là des expreſſions qui

(*a*) 264. 292. 294.

M 3 ſem-

semblent favoriser l'existence absoluë des choses corporelles. Par exemple, dans l'onziéme Livre, en parlant des choses corporelles sensibles, faut-il s'étonner, dit-il, si elles ne nous paroissent jamais les mêmes, non-plus qu'à des malades; puisque nous sommes dans un changement continuel, & que nous ne demeurons jamais les mêmes? Il dit encore que les choses sensibles, quoiqu'elles ne reçoivent pas de changement en elles-mêmes, produisent néanmoins dans les malades différentes Sensations. Ces passages semblent attribuer aux objets des Sens une existence absoluë & distincte.

312. MAIS il faut observer qu'Aristote distingue une double existence, la potentielle & l'actuelle. Il ne s'ensuit donc pas, selon Aristote, de ce qu'une chose est, qu'elle doive exister actuellement. Ceci est clair par le huitiéme Livre de sa Métaphysique, où il réfute les Philosophes de la Secte Mégarique, comme n'admettant pas la distinction de l'existence possible d'avec l'actuelle, d'où, dit-il, il s'ensuivra qu'il n'y a rien de froid ou de chaud ou de doux, ou aucune qualité sensible,

ble, là où il n'y a point de perception. Il ajoute qu'une autre conséquence de cette Doctrine, c'est que nous n'aurions aucun Sens, que quand nous l'exerçons actuellement; nous serions aveugles, lorsque nous ne voyons pas, & peut-être aveugles & sourds plusieurs fois le jour.

313. Les premieres Entéléchies des Péripatéticiens; c'est-à-dire, les Sciences, les Arts, les habitudes, se distinguoient chez eux des Actes ou Entéléchies secondes; & l'on les supposoit existantes dans l'Ame, quoiqu'elles ne fussent point déployées, ou mises en acte. Ceci pourroit éclaircir la maniere en laquelle Socrate, Platon & leurs Sectateurs concevoient (*a*) que les idées (*a*) 309.
innées sont dans l'Ame humaine. C'étoit la Doctrine des Platoniciens que ces Ames descendent du Ciel, qu'elles sont semées dans la génération, & que leur descente & leur immersion dans la Nature animale les étourdit & les stupefie. Que l'Ame durant ce sommeil, oublie ses notions primitives, qui demeurent en elle comme étouffées par quantité de faux principes & de préjugés de sens.

Tellement que Proclus compare l'Ame dans cette descente, chargée de toutes parts de préjugés, à Glaucus qui plonge au fond de la mer, & dont le corps contracte là diverses enveloppes d'herbes marines, de Corail, de Coquillages, qui venant s'attacher à lui étroitement, cachent sa véritable forme.

314. DELA' vient, selon cette Philosophie, que l'Ame de l'homme ne se donne aucun repos, jusqu'à ce qu'elle se soit dégagée & affranchie de ces préjugés, de ces fausses opinions qui s'attachent à elle & la tiennent si étroitement assiégée, & que s'étant défaite de ces enveloppes qui la travestissent, elle ait recouvré son premier état & ses premieres idées. De-là ces efforts, ces combats perpétuels, pour rentrer dans la Région de la lumiere, cette soif ardente pour la vérité & pour les idées intellectuelles, qu'elle ne s'efforceroit point d'atteindre, ni ne saisiroit avec joye, ni ne s'assureroit jamais d'avoir acquises, si elle n'en avoit quelque notion anticipée, si ces idées n'y étoient innées, si elles n'y dormoient comme les habitudes, comme les

les connoiſſances, qui miſes en réſerve dans notre mémoire, ſe montrent actuellement à notre eſprit quand il le rappelle, enſorte que la Science paroît n'être en effet qu'une réminiſcence.

315. Les Péripatéticiens diſtinguent eux-mêmes la Réminiſcence d'avec la pure mémoire. Thémiſtius obſerve que communément une grande Mémoire eſt le partage des Naturels les moins heureux, mais que c'eſt dans les plus beaux Génies que la Réminiſcence eſt la plus parfaite. En dépit de la table raſe d'Ariſtote, quelques-uns de ſes Sectateurs ont entrepris de le ramener aux ſentimens de Platon. Plutarque, quoique Péripatéticien, enſeigne comme une choſe conforme à la Doctrine de ſon Maître, que la Science eſt une Réminiſcence, & qu'il y a dans les Enfans, * *νοῦς καθ᾽ ἕξιν*. Simplicius de même dans ſon Commentaire ſur le troiſiéme Livre *de l'Ame*, parla d'une certaine raiſon intérieure de l'Ame, qui agit d'elle-même, & qui eſt originairement remplie de ſes propres notions, *πλήρης ἀφ᾽ ἑαυτῦ τῶν οἰκείων γνωςῶν*.

316.

* Une Intelligence habituelle.

316. Comme la Philoſophie Platonicienne ſuppoſe que les notions intellectuelles ſont innées à l'Ame, & y exiſtent dès ſon origine, de même elle prétend que c'eſt dans l'Ame & dans l'Ame ſeule qu'exiſtent les qualités ſenſibles, quoiqu'elles n'y ſoient pourtant pas originairement. Il ne faut pas croire, dit Socrate à Théætète, que la couleur blanche que vous voyez, ſoit, ni dans aucun objet hors de vos yeux, ni dans vos yeux, ni abſolument dans quelque lieu. Et Platon enſeigne dans le Timée, que la figure & le mouvement des particules du feu qui diviſent les parties de nos corps, produiſent cette douloureuſe Senſation que nous appellons brûlure. Plotin au ſixiéme Livre de ſa ſeconde Ennéade, obſerve que la chaleur & autres qualités, ne ſont pas les propriétés des choſes mêmes, mais que ce ſont des actes; que dans le feu, la chaleur n'eſt pas une qualité, mais une action: que le feu n'eſt pas réellement ce que nous appercevons dans les qualités qui ſe nomment lumiere, chaleur & couleur. De tout cela s'enſuit manifeſtement, que quelles que ſoient les réalités que ces

Pai-

Philosophes supposent exister indépendamment de l'Ame, ce ne sont ni des choses sensibles, ni des substances revêtuës de qualités sensibles.

317. Ni Platon ni Aristote n'entendoient pas par la Matiere (ὕλη) une substance corporelle, quelque idée qu'il ait plû aux Modernes d'attacher à ce terme. Certainement chez ces Philosophes, il ne désignoit aucun Etre actuel & positif. Aristote en définissant la Matiere, la compose de pures négations, comme n'ayant ni quantité, ni qualité, ni essence. Non seulement les Disciples de Platon & de Pythagore, mais aussi les Péripatéticiens eux-mêmes, déclarent qu'on ne la connoît ni par les Sens, ni par aucune méthode juste & directe de raisonnement, mais par je ne sçai quelle méthode illégitime & bâtarde, comme il a été observé ci-dessus. Simon Portius, fameux Péripatéticien du seiziéme Siécle, nie qu'elle soit substance en aucune façon; *car*, dit-il, *elle ne peut subsister par elle-même, autrement il s'ensuivroit, que ce qui n'est pas en acte, seroit en acte.* Si l'on s'en rapporte à Jamblique, les Egyptiens

étoient si éloignés de croire que la Matiere puisse avoir quelque substance ou essence, que selon eux Dieu ne l'a produite que par précision de toute substance, essence, ou être ἀπὸ οὐσιότητος ἀποχισθείσης ὑλότητος. Et c'est la Doctrine constante d'Aristote, de Théophraste & de toute l'ancienne Ecole Péripatéticienne, que la matiere n'est rien actuellement, mais qu'en puissance elle est toutes choses.

318. SELON ces Philosophes, la matiere n'est que *pura potentia* une pure possibilité. Il est vrai qu'on prétend qu'Anaximandre, le Successeur de Thalès, a crû la Divinité Suprême une Matiere infinie. Néanmoins, quoi que Plutarque l'appelle Matiere, c'étoit simplement τὸ ἄπειρον, ce qui ne signifie autre chose que l'infini, ou l'indéfini. Et quoique les Modernes disent que l'espace est réel, & infiniment étendu; si nous considérons que ce n'est point une notion intellectuelle ni rien qui soit apperçu par les Sens, peut-être pancherons-nous à croire avec Platon dans son Timée, que cet espace est le résultat d'un raisonnement illégitime,

λογισμὸς

λογισμὸς νόθος, & un rêve de gens qui veillent. Platon obſerve que nous rêvons, pour ainſi dire, quand nous penſons au lieu, & que nous croyons néceſſaire que tout ce qui exiſte, exiſte en un lieu. Il obſerve auſſi que cette place ou eſpace *(a)*, eſt μετ' ἀναισθη- (a) 250,
σίας ἁπτὸν, c'eſt à dire, qu'on la touche 270.
comme on voit les ténébres, comme on entend le ſilence, puiſqu'il eſt une pure privation.

319. Celui qui s'imagine pouvoir inférer la réalité ou l'actuelle exiſtence de la Matiére, de ce dogme moderne, que la peſanteur eſt toujours proportionnée à la quantité de matiére, qu'il examine à fonds la démonſtration moderne de ce dogme, il trouvera que c'eſt un cercle illuſoire, qui ne conclut autre choſe, ſinon que la peſanteur eſt proportionnée au poids, c'eſt-à-dire, à elle-même. Puiſque la Matiére doit être conçuë comme un défaut & une pure poſſibilité, & que d'autre part, Dieu eſt perfection abſoluë & acte pur, il s'enſuit qu'il y a entre Dieu & la Matiére, la plus grande diſtance, la plus grande oppoſition imagi-

imaginable, ensorte qu'un Dieu matériel est une vraie contradiction.

320, La Forme qui produit, l'Intelligence qui arrange, la Bonté qui perfectionne toutes choses, c'est l'Etre Suprême. Le mal, le défaut, la négation, n'est point l'objet du Pouvoir Créateur. Par le mouvement, les Péripatéticiens découvrent un premier Moteur immobile. Les Platoniciens font Dieu l'Auteur de tout Bien, incapable d'être Auteur du mal, & immuable. Selon Anaxagore, il y avoit d'abord une masse confuse de toutes choses mêlées dans un cahos; mais l'Esprit survenant, ἐπελθὼν, les distingua & les sépara. Il paroît qu'Anaxagore attribuoit à l'Esprit une faculté motrice. Cet Esprit, les Philosophes suivans l'ont soigneusement distingué d'avec l'Ame & la Vie, lui attribuant la seule faculté de connoître.

321. Mais toujours ils regardoient Dieu comme le seul Agent, comme la source & l'origine de toutes choses qu'il a produites, non comme occasion & instrument, mais par une efficace réelle & actuelle. Ainsi le Traité *de secre-*

secretiore parte Divinæ Sapientiæ secundum Ægyptios, au dixiéme Livre, dit de Dieu, qu'il n'est pas seulement le premier Agent, mais aussi qu'il est celui qui agit, ou qui crée réellement, *qui vere efficit.*

322. VARRON, Ciceron, & St. Augustin, entendent par *Ame* le pouvoir ou la force qui agit, qui meut, & qui vivifie. Or quoique selon notre maniere de concevoir, la force ou l'Esprit puisse être distingué de l'Ame intelligente, il ne s'ensuit pas que cette force agit aveuglément, ou sans intelligence, & qu'elle ne soit pas étroitement unie avec une Intelligence. Si l'on peut s'en fier à Plutarque, dans l'exposé qu'il nous donne des opinions des Philosophes, Thalès croyoit que l'Esprit du Monde étoit Dieu; Démocrite, que l'Ame du Monde étoit une Divinité igniforme (*a*): Pythagore ensei- (*a*) 166.
gnoit que Dieu étoit l'Unité & le Bien, 168.
ou τἀγαθόν. Socrate & Platon l'appel- 277.
loient aussi τὸ ἓν (*b*), le singulier, celui qui tire tout de lui-même, l'essentiellement bon. Chacun de ces noms & de ces tours d'expression, tendent & (*b*) 287.

se

ſe terminent à l'Eſprit, nous dit Plutarque, εἰς τὸν νοῦν σπεύδει.

323. Cet Auteur conclut de là, qu'au ſens de ces Philoſophes, Dieu eſt un Eſprit, χωριστὸν εἶδος, non une idée abſtraite formée de contrariétés, qu'on ait extraites des choſes réelles, ainſi que quelques Modernes entendent l'abſtraction, mais un Eſprit réellement exiſtant, diſtinct & ſéparé de tous les Etres ſenſibles & corporels. Et quoiqu'on attribuë aux Stoïciens, de croire Dieu corporel, ou que le Syſtême du Monde eſt Dieu; il eſt certain qu'au fond ils ne s'éloignerent pas de la Doctrine qu'on vient d'expoſer, puiſqu'ils regardoient le Monde, comme un Animal compoſé d'Ame ou d'Eſprit, auſſi-bien que de Corps.

324. Cette idée venoit des Pythagoriciens, qui, ſelon Timée de Locres, définiſſoient le Monde, un Animal parfait, doué d'Ame & de Raiſon; mais auſſi croyoient-ils qu'il avoit été produit, au lieu que les Stoïciens le prenoient pour le Dieu ſuprême en y renfermant l'Eſprit ou l'Intellect.

Car

Car le feu élementaire, ou, si l'on peut parler ainsi, l'esprit animal du Monde, paroît selon eux avoir été le véhicule de l'Ame du Monde, & l'Ame elle-même celui de l'Intellect, ou νȣς; puisqu'ils appelloient la Divinité πῦρ νοερὸν, ou feu intellectuel.

325. Les Egyptiens, si nous en devons croire les Ecrits d'Hermès, soutenoient que Dieu est toutes choses non-seulement actuelles mais possibles. Ils le nomment, *celui qui est fait, & celui qui n'est pas fait.* On y lit ces paroles; *te célébrerai-je pour les choses que tu as manifestées, ou pour celles que tu as cachées?* Ainsi dans leur sens, manifester, c'est créer; les choses crées ayant été auparavant cachées en Dieu.

326. Soit donc que le νȣς soit considéré en lui même, par abstraction du Monde sensible, comme étant distinct du Systême des Créatures, & comme celui qui préside à ce Systême; ou soit que l'Univers entier, comprenant l'Ame intelligentente avec le Monde des Corps; soit regardé comme Dieu (*a*), (*a*) 300.
& les Créatures comme autant de manifestations partielles de l'Essence Divine,

vine, il n'y a point d'Athéisme dans ces deux manieres de concevoir les choses, quelqu'erreur qu'il puisse y avoir, tant que l'Esprit ou l'Intellect est conçû présider, gouverner, conduire le Systême général. Et c'étoit là l'opinion dominante chez les Philosophes.

327. De meme si quelqu'un, à l'exemple d'Aristote dans sa Métaphysique, s'avisoit de nier que Dieu connoisse quoique ce soit hors de lui-même, vû que Dieu dans ce sens renferme toutes choses, on ne sçauroit traitter à bon droit cette opinion d'Athéisme. On ne peut pas même qualifier ainsi cette autre notion du même Auteur, sçavoir qu'il y a des choses qu'il est au-dessous de Dieu de connoître, comme étant trop petites, trop basses, trop viles; quoique rien ne soit plus faux, & plus indigne de la perfection de Dieu qu'une telle idée.

328. Ne conçoit-on pas qu'il y a divers sens où l'on pourroit dire que Dieu est tout, entant qu'il est la cause & l'origine de tous les Etres: entant que l'Ame renferme toutes les idées, ce qui est également la doctrine des Peripa-

ripatéticiens & des Disciples de Platon (*a*) ; entant qu'elle est le lieu des for- (*a*)309, mes, & que c'est elle qui comprend, 310. ordonne & soutient (*b*) tout le Systê- (*b*)320. me du Monde ? Aristote assure que la force ou l'influence Divine parcourt l'Univers entier (*c*), & que ce que le (*c*)173. Pilote est au vaisseau, le Cocher au charrot, au Chœur de Musique celui qui donne le ton, la Loi à un Etat, le Général à une Armée, cela même Dieu l'est à l'égard du Monde. C'est ce qu'il deduit amplemement dans son Livre *de Mundo*, Traité qui lui ayant été anciennement attribué, ne doit pas être rejetté à cause de la différence du stile ; Patricius observant avec raison, que celui-ci qui est adressé à un Roi, a dû différer à cet égard, des autres parties séches & raboteuses des Ecrits de ce Philosophe.

329. QUOI qu'on rencontre chez les Philosophes, & même chez ceux de la Secte de Platon & d'Aristote, des endroits où ils parlent de Dieu, comme s'il se mêloit avec la Nature & les Elémens, & qu'il les pénétrât, cela doit s'entendre seulement de la force, & non de l'étenduë, laquelle jamais Aristo-

Aristote ni Platon n'ont attribuée à l'Es-
(a) 290. prit (*a*) : ils ont toujours tenu celui-ci
293. incorporel. Or, selon la remarque de
297. Plotin, les choses incorporelles sont dis-
319. tantes l'une de l'autre, non par le lieu ;
mais, pour me servir de son expression,
par *l'altérité*.

330. Ces refléxions paroîtront probablement très-séches & très-inutiles, à cette espece de Lecteurs qui sont accoûtumés à ne penser qu'aux objets sensibles. Une application de l'esprit à des choses purement intellectuelles, est triste & ennuyeuse pour la plupart des hommes, au lieu qu'ils fortifient leurs facultés sensitives par un exercice fréquent. De-là vient que les objets des Sens nous affectant
(b) 204. plus puissamment (*b*), & que c'est en
294. eux trop souvent que l'on fait consister le principal bien, c'est eux qu'ils cherchent à s'enlever mutuellement par la fraude, & qu'ils s'entre-arrachent des mains. Ainsi pour ramener les hommes de leur férocité, & pour introduire chez eux des sentimens de vertu, il n'est point humainement de voye plus efficace que d'éxercer leur intélligence, de leur faire

re entrevoir un autre Monde ſupérieur au Monde ſenſible ; & tandis qu'ils prennent tant de peine pour conſerver leur vie animale, de leur apprendre à ne pas négliger l'intellectuelle.

331. CE N'EST pas une choſe de petite conſéquence dans un Etat, que le genre d'étude qui prédomine, la Religion, les mœurs, le gouvernement civil d'un pays, y prenant toujours quelque teinture de la Philoſophie regnante. Elle n'affecte pas ſeulement l'eſprit des Savans qui en font profeſſion, mais elle a une influence conſidérable, quoi qu'indirecte & éloignée, ſur les idées des perſonnes du premier rang, & ſur la conduite du peuple entier. N'a-t on pas vû, par exemple, la Philoſophie Polémique & Scholaſtique produire des Controverſes dans la Juriſprudence & dans la Religion ? Le Fataliſme & le Sadducéiſme n'ont-ils-pas gagné du terrain durant cette paſſion générale pour la Philoſophie Corpuſculaire & Méchanique qui a regné dans les eſprits depuis environ un ſiécle ? Elle pouvoit, je l'avouë, occuper utilement une portion du loiſir des

des personnes curieuses de ces sortes de recherches. Mais depuis qu'elle s'est établie dans les Universités, sur le pied d'un talent nécessaire qui fait la plus importante partie des études, elle s'est tellement emparée des esprits, & les a si bien fixés aux objets corporels, & à la considération des loix du mouvement, que, quoique cela se soit fait indirectement, par accident, & non à dessein, elle n'a pas médiocrément dégouté le monde de tout ce qui est spirituel, intellectuel, ou moral. Certainement si la Philosophie de Socrate & de Pythagore eût été en vogue aujourd'hui parmi ceux qui se croyent trop habiles pour se soumettre aux préceptes de l'Evangile, nous n'aurions pas vû l'intérêt prendre un empire si général & si absolu sur l'esprit des hommes, ni le zéle du bien public regardé comme une (*a*) noble extravagance, parmi ceux qui passent pour la portion du Genre-humain la plus rusée, aussi-bien que la plus avide.

(*a*) γενναῖαν εὐήθειαν

352. Bien des gens croiront que je me moque, si je dis que les plus grands hommes ont toujours eu une haute estime pour Platon, dont les Ecrits sont

la

la pierre de touche des esprits légers & superficiels ; dont la Philosophie fut l'admiration des siécles ; qui fournit des patriotes, des Magistrats, de Legislateurs aux Etats les plus florissans, aussi-bien que des Peres à l'Eglise, & des Docteurs aux Ecoles. Il est vrai que de nos jours on se soucie peu de sonder les profondeurs de cet antique sçavoir. Il seroit pourtant avantageux à la Patrie, que notre jeune Noblesse, au-lieu des maximes modernes, fût imbuë des notions des grands hommes de l'Antiquité. Mais dans ce siécle libertin, plus d'un Etourdi secouë la tête au seul nom d'Aristote & de Platon, aussi-bien qu'à celui de la Ste. Ecriture. La plupart des gens mettent les Ecrits de ces Anciens célébres, à niveau des séches & barbares productions des Scholastiques. Je pense pourtant qu'on me permettra de présumer qu'il en est peu parmi nous, de ceux-même que l'on met au premier rang, qui ayent plus de sens, de vertu & d'amour pour leur Patrie que Cicéron, qui dans une de ses Lettres à Atticus ne peut s'empêcher de s'écrier, *ô Socrates & Socratici viri! numquam vobis gratiam referam.* O Socrate &

vous

vous Diſciples de ce grand homme ! Je ne vous rendrai jamais ce que je vous dois. Plût à Dieu qu'un grand nombre de nos compatriotes leur euſſent là même obligation ! Aſſurément où une bonne éducation régne, l'art de conduire les Etats ne ſçauroit mieux s'apprendre que dans les Ecrits de Platon. Mais parmi des gens vicieux, où l'on ne connoit ni éducation, ni diſcipline, Platon, Pythagore, Ariſtote même paruſſent-ils en perſonne, ne pourroient faire que très-peu de bien. Platon à tracé une peinture enjouée & inſtructive tout enſemble d'un pareil Etat. Je ne la rapporterai point ici, pour de certaines raiſons. Quiconque ſera curieux de la voir, n'a qu'à chercher la page ſoixante-dix-huitiéme du ſecond Tome des Oeuvres de Platon de l'Edition d'Alde.

333. Proclus dans le premier Livre de ſon Commentaire ſur la Théologie de Platon, obſerve que comme dans les myſtéres, ceux que l'on initie, rencontrent d'abord différentes Divinités, revêtuës de diverſes formes, mais qu'étant une fois entiérement initiés, ils reçoivent une Illumination Divine,

&

& deviennent participans de la Divinité même : ainsi lorsque l'Ame porte sa vuë au dehors, elle voit les ombres & les images des choses ; mais dès qu'elle rentre au dedans d'elle-même, elle découvre & contemple sa propre essence. D'abord elle paroît seulement se regarder, mais ayant pénétré plus avant, elle découvre l'Esprit. Enfin avançant toujours plus avant, & entrant dans le plus intime Sanctuaire de l'Ame, elle contemple le θεῶν γένος. Et voilà, dit-il, le plus excellent de tous les actes humains, de s'élever dans le silence & le repos des facultés de l'Ame, jusqu'à la Divinité même, d'atteindre & se joindre étroitement à ce qui est ineffable & supérieur à tous les Etres. Quand elle est arrivée jusqu'au premier principe, elle finit son voyage & se repose. Telle est la Doctrine de Proclus.

334. Mais d'un autre côté, Socrate enseigne dans le premier Alcibiade, que la contemplation de Dieu est le moyen le plus propre pour connoître notre propre Ame. Comme l'œil, dit-il, venant à fixer son regard sur la prunelle d'un autre œil, se voit lui-

même, ainsi notre Ame se contemple & se connoît elle-même, lorsqu'elle contemple la Divinité, qui est Sagesse & Vertu, & quelque chose de semblable. Dans le Phédon, Socrate parle de Dieu, comme étant τὸν ἀγαθὸν & τὸν δέον, *bon* & *décent* (*a*). Plotin représente
(*a*) 260. Dieu comme un Ordre : Aristote com-
320. me une Loi.

335. CEUX qui ont appris à raisonner beaucoup sur ce qu'on appelle *substratum*, trouveront peut-être qu'il seroit plus raisonnable & plus pieux d'attribuer à la Divinité un Etre plus substantiel que ne sont les Entités purement idéales de Sagesse, ordre, loi, vertu ou bonté, qui n'étant que des idées complexes, formées & mises ensemble par l'Entendement, & peut-être son propre ouvrage, n'ont rien en elles de substantiel, de réel, & d'indépendant. Mais on doit considérer que dans le Systême de Platon, ordre, vertu, loi, bonté, sagesse, ne sont pas des créatures de l'Ame humaine, mais qu'elles lui sont innées, & y existent originairement, non comme un accident dans la substance, mais comme la lumiere qui l'éclaire, & comme

le Guide qui la gouverne. Dans le langage de Platon, le mot *idée*, ne signifie pas simplement un objet oisif & sans action de l'Entendement, mais il est synonyme à cause, & à principe. Selon ce Philosophe, Bonté, Beauté, Vertu, &c. ne sont pas des fictions de l'Esprit, ni des modes mixtes, ni des idées abstraites dans le sens moderne, mais des Etres très-réels, intellectuels, immuables, plus réels peut-être que les objets passagers des Sens (*a*), qui manquant de stabilité, ne sçauroient être des sujets de Science (*b*), beaucoup moins de connoissance intellectuelle.

(*a*) 306.
(*b*) 264. 266. 297.

336. PARMENIDE, Timée & Platon, ont fait, comme je l'ai observé ci-dessus, une distinction entre l'*Engendré* & l'*Etre*. Le premier est toujours *infini* (*c*), mais il n'éxiste jamais, parce qu'il ne demeure jamais le même, étant dans un continuel changement, toujours produit, toujours détruit. Par l'*Etre* ils entendent les choses éloignées des Sens, invisibles, intellectuelles, qui ne changeant jamais, sont toujours les mêmes, & sont à cause de cela proprement dites exister. L'ὀσία

(*c*) 304. 306.

 qu'on

qu'on traduit ordinairement *substance*, mais plus proprement *essence*, n'étoit point jugée appartenir aux choses sensibles & corporelles qui n'ont aucune stabilité, mais plutôt aux idées intellectuelles, quoique plus mal aisément apperçuës, & faisant moins d'impression sur un esprit stupefié & plongé dans la vie animale, que les objets grossiers qui sans cesse entourent & sollicitent nos Sens.

337. L'ENTENDEMENT humain, lorsqu'il est le plus épuré, & qu'il s'étend aussi loin qu'il peut atteindre, ne saisit qu'une lueur imparfaite des Divines idées, abstraites de tout ce qui est corporel, sensible & imaginable. C'est pourquoi Pythagore & Platon n'en parloient qu'avec beaucoup de mystere, les cachant plutôt qu'ils ne les exposoient aux yeux vulgaires. Tant ils étoient éloignés de penser que ces choses abstraites, quoique rien ne soit plus réel, fussent propres à frapper le commun des Esprits, ou à devenir des principes de connoissances, pour ne pas dire de devoirs & de vertus, pour la plus grande partie du Genre humain.

338.

338. Aristote & ſes Sectateurs ont fait un monſtre, des idées Platoniciennes; & quelques Diſciples même de l'Ecole de Platon en ont dit d'étranges choſes. Mais ſi non content de lire ce Philoſophe, on l'étudie attentivement, ayant ſoin de l'interprêter par lui-même, je crois que le préjugé qu'on a contre lui ne tardera pas à ſe diſſiper, pour faire place à une haute eſtime de ces notions élevées, & de ces belles vuës qui brillent d'un bout à l'autre dans ſes Ecrits, où ſe trouve contenu, non-ſeulement ce que le ſçavoir d'Athènes & de la Grèce a eu de plus précieux, mais auſſi le Tréſor de la Tradition la plus reculée & de la plus ancienne Science de l'Orient.

339. Dans le Timée de Platon il eſt parlé d'anciens perſonnages, Auteurs de certaines Traditions, & qui étoient la race des Dieux; & il eſt très-remarquable, qu'au ſujet de la Création, dont cet Ouvrage traite, il eſt dit que Dieu s'eſt complû dans ſon œuvre, & que la nuit y eſt placée avant le jour. Plus on y penſe, plus on trouvera difficile à concevoir,

que de ſimples hommes, élevés dans le train de la vie ordinaire, & entraînés par le poids de la ſenſualité, ſoient capables d'arriver à la Science ſans le ſecours de quelque inſtruction
(a) 298. (a) ou Tradition qui répande en eux
301. les ſemences du ſçavoir, ou qui du-
302. moins excite & développe celles qui étoient originairement cachées dans l'Ame.

340. Les Ames humaines, dans cet état d'abaiſſement qui approche de la pure vie animale, ſont chargées du poids, & ne voyent qu'à travers les brouillards d'une épaiſſe atmoſphere, formée des faux jugemens qu'elles portent, des opinions erronées qu'elles adoptent de jour en jour, & d'habitudes de plus vieille datte encore que ces jugemens & ces opinions. A travers un tel milieu, l'œil le plus perçant ne
(b) 292. ſçauroit voir clair (b). Que ſi, par un
294. effort extraordinaire, l'Ame vient à pénétrer cette obſcure Région, pour ſaiſir un rayon de lumiere pure, elle ſe voit bien-tôt retirée en arriére, & déprimée par le poids de la nature animale. Elle a beau vouloir vaincre l'impreſſion des paſſions violentes & des ſan-

fantaiſies déréglées, pour s'élancer vers le Ciel, une ſeconde rechute la replonge à l'inſtant dans la Région des ténébres & des ſonges.

341. NEANMOINS, comme l'Ame ſe fortifie par des actes réïterés, nous ne devons nullement perdre courage, mais continuer de déployer la premiere vigueur, la fleur de nos facultés, tâchant de regagner notre premier terrein, & de remonter à la région ſupérieure; sûrs par ce moyen de remédier en partie à notre foibleſſe, à notre aveuglement naturel, & d'acquerir quelque goût de la Vérité & de la Vie intellectuelle. Outre que ç'a été l'opinion régnante chez les plus grands hommes de l'antiquité, qu'il y a tout enſemble un Eſprit univerſel, Auteur de la vie & du mouvement, & une Ame univerſelle, qui éclaire & qui ordonne toutes choſes; c'étoit un dogme reçu chez eux, qu'il y a auſſi l'Unité & le bien, τὸ ἓν ou τὸν ἀγαθὸν, (*a*) (*a*) 312.
qu'ils regardoient comme la ſource, ou la premiere hypoſtaſe de la Divinité.

342. L'UNITÉ étant immuable & indiviſible, toujours la même & tou-

jours entiere, ils disoient qu'elle existe véritablement & originairement; ce qui ne convient aux autres choses, qu'autant qu'elles participent de cet *Un* qui donne à tout l'unité, la stabilité, la réalité *(a)*. Platon définit Dieu com-
(a) 264. me fait Moïse, par son existence. Se-
306. lon tous les deux, Dieu est celui qui existe véritablement, ὁ ὄντως ὤν. Ils regardoient le changement & la division comme un défaut & comme un mal. Le mal, disoient-ils, disperse, divise & détruit: le bien au contraire, produit la concorde & l'union, il assemble, combine, perfectionne & préserve dans son entier. Les divers Etres dont l'Univers est composé, sont partie d'un même Systême; ils s'unissent pour avancer une même fin, & perfectionner un même Tout. C'est l'aptitude, c'est le concours à cette fin, qui constituë dans chaque Créature l'idée particuliere du Bien. De-là il est arrivé que le bien & l'unité ont passé pour la même chose.

343. La Lumiere & la Vuë, dit Platon, au sixiéme Livre de sa République, ne sont pas le Soleil; de même la Vérité & la Science ne sont pas le

Bien

Bien, quoiqu'ils en approchent. Il ajoûte que ce que le Soleil est dans un lieu visible, à l'égard de la vision & des choses vuës, cela même est le Bien, l'ἀγαθὸν, dans un lieu intelligible, à l'égard de l'Entendement & de ses objets. Ainsi le Bien & l'Unité n'est pas la lumiere qui éclaire, mais il est la source de cette lumiere.

344. CHAQUE instant produit quelqu'altération dans les parties du Monde visible. Toujours quelque chose d'ajouté, de diminué, de changé dans l'essence, la quantité, la qualité, la disposition. C'est pourquoi les Anciens disent, que tous les Etres produits sont dans un flux perpétuel *(a)*; & ce qui, à le regarder d'une vuë confuse & générale, sembleroit un seul Etre simple, constamment le même, si l'on y prend garde de plus près, n'est plus qu'une suite continuée d'Etres différens. Mais Dieu demeure toujours le même; c'est pourquoi Dieu seul existe. C'étoit-là la Doctrine d'Héraclite, de Platon, & de divers autres Anciens.

(a) 304. 336.

345. SELON Platon & ses Sectateurs il y a dans l'Ame de l'homme antécedemment à l'intellect, quelque

chose d'une nature plus haute & plus excellente, en vertu dequoi nous sommes Un ; & c'est par le moyen de cet Un, ou Unité, que nous sommes étroitement unis à Dieu. Comme par notre Intellect nous touchons à l'Intelligence Divine, par notre Unité, qui est la fleur, l'élixir de notre essence, comme s'exprime Proclus, nous touchons à l'Unité souveraine.

346. SELON les Platoniciens, l'Etre & l'Unité sont la même chose, & conséquemment nos Ames ne participent à l'existence, qu'autant qu'elles participent à l'Unité. Or il semble que la personalité est le centre indivisible de l'Ame ou de l'Esprit, qui est une *Monade* autant que Il est une Personne. Ainsi Personne, est réellement ce qui existe, entant qu'il participe de la Divine Unité. Dans l'homme, la Monade ou l'indivisible, est l'αὐτὸ τὸ αὐτὸ, ou le *Moi*, chose, dans l'opinion de Socrate, qui mérite d'être l'objet de notre plus exacte recherche, afin que nous connoissant nous-mêmes, nous puissions connoître tout ce qui nous concerne, & qui appartient à notre bonheur.

347. Après y avoir bien refléchi, on trouvera que de toutes les choses créées la Personne ou l'Esprit seul est indivisible, & participe le plus à l'Unité. Mais pour les choses sensibles, elles paroissent plutôt unes, qu'elles ne le sont en effet ; puisqu'elles sont dans un flux & dans une succession perpétuelle, variant sans cesse, différentes d'elles mêmes. Néanmoins toutes choses prises ensemble, peuvent être considérées comme un seul Univers (*a*) qui est un, par la connexion, les rapports & l'ordre de ses parties qui est l'ouvrage d'un Esprit, & dont l'unité est regardée chez les Platoniciens, comme une participation du premier Un.

(a) 287, 288.

348. Socrate, dans le Théætéte de Platon, distingue deux parties parmi les Philosophes ; celui des ῥέοντες, ou *Fluides*, qui tiennent que tout est dans un flux perpétuel, toujours produit, jamais existant ; & celui de ceux qu'il nomme οἱ τȣ̃ ὅλȣ ςασιῶται, c'est-à-dire, qui maintient que l'Univers est fixe & immobile : Voici en quoi la différence entr'eux consistoit ; c'est qu'Héraclite, Protagore, Empedocle, & en général ceux de la premiere

Secte, considéroient uniquement les choses sensibles & naturelles ; au lieu que Parmenide & son parti envisageoient, dans le τὸ πᾶν, non le Monde sensible, mais l'intelligible séparé des choses sensibles.

349. En effet, si par les choses, nous entendons tout le sensible, il est vrai qu'elles sont dans un écoulement continuel ; mais si nous entendons les choses purement intelligibles, alors on peut dire d'un autre côté avec autant de raison, qu'elles sont immobiles & immuables. Ainsi ceux qui regardoient le Tout, τὸ πᾶν, comme ἓν ἑςὼς, une Unité fixe & permanente, paroissent avoir entendu par-là le total des Etres réels ; ce qui dans leur sens signifie le Monde intellectuel ; n'accordant à ce qui n'est point permanent, aucune réalité d'être.

350. Peut-etre, aura-t-on le malheur d'enconcourir la disgrace de quelques Lecteurs, en les engageant ainsi malgré eux dans des réfléxions & dans des recherches qui piquent peu leur curiosité. Mais peut-être aussi d'autres seront-ils bien aises de voir qu'on ait varié par des digressions une matiere seche d'elle-même ; qu'on l'ait sui-

ſuivie juſques dans ſes conſéquences les plus éloignées ; que pour cela on ſe ſoit tranſporté juſques dans ces tems reculés, dont les antiques (*a*) maximes (a) 298,
répanduës dans cet Eſſai, n'y ſont pas 301.
propoſées comme des principes, mais ſimplement comme des vuës propres à reveiller & à exercer un eſprit méditatif, ſur des points dignes de l'attention des plus habiles gens. Ces grands hommes, Pythagore, Platon, Ariſtote, qui furent conſommés dans la Politique, qui fondérent des Etats, ou inſtruiſirent des Princes, ou traitérent à fonds l'Art de gouverner les Peuples, ſont en même-tems ceux qui pouſſerent avec plus de ſubtilité les ſpéculations abſtraites & ſublimes ; la plus pure lumiere étant celle qui guide le mieux dans les plus importantes actions. Quoi que le Monde en puiſſe penſer, celui qui n'a guére médité ſur la Nature de Dieu, de l'Ame humaine, du Souverain Bien, pourra bien faire la figure d'un aſſez joli Ver de terre, mais ne ſera indubitablement qu'un mauvais Patriote & un méchant homme d'Etat.

351. SELON la ſubtile Metaphyſi-

que

que de ces anciens Philosophes, l'Unité étant ce qu'il y a de plus fondamental & de plus simple dans la Divinité, étoit distinguée par précision de l'Entité même, comme lui étant antecédente & supérieure. Voilà pourquoi les Platoniciens la nomment *superessentielle*. Il est dit dans Parmenide, que l'Unité n'existe point ; ce qui semble d'abord impliquer une négation de l'Etre Divin. La vérité est, que Zénon & Parmenide faisoient ce raisonnement ici ; qu'une chose qui existe dans le tems, est plus vieille & plus jeune qu'elle-même, & que peut-être l'Unité constante & immuable n'existe point dans le tems ; & si elle n'existe pas dans le tems, elle n'existe non plus dans aucune des différences du Tout, présent, passé & avenir ; qu'ainsi on ne peut point dire qu'elle a été, ni qu'elle sera. Néanmoins Parmenide reconnoît que τὸ νῦν est partout présent au τὸ ἕν, à l'Unité ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'une succession temporelle de momens, il y a un présent éternel, ou *punctum stans*, comme parlent les Scholastiques.

352. La simplicité de cet Un (qui dans

dans la Trinité Pythagoricienne & Platonicienne est le Pere) est conçuë telle, qu'elle exclut l'Entendement, ou l'Ame, à laquelle on la suppose antecédente. Et c'est ce qui a fait soupçonner cette opinion d'Athéisme. Car, dit le sçavant Dr. Cudworth, dirons-nous que cette premiere hypostase ou personne est ἄνους & ἄλογος, c'est-à-dire, dénuée de Sentiment & de Raison, entiérement privée d'Esprit & d'Entendement? Ne seroit-ce pas introduire une espece d'Athéisme mystérieux? A quoi l'on peut répondre, que quiconque reconnoît l'Univers pour l'Ouvrage d'un Esprit éternel, & pour gouverné par cet Esprit, ne sçauroit à juste titre passer pour Athée (*a*). Or (*a*) 154.
c'étoit là le Dogme des Anciens Phi- 276.
losophes. Dans la Doctrine Platoni- 279.
cienne, la génération de νοῦς ou λόγος, 287.
n'étoit pas contingente, mais nécessaire; elle n'étoit pas temporelle, mais éternelle. On ne pouvoit supposer aucun tems où l'Unité eût existé sans l'Entendement; cette priorité ne s'entendant que d'une priorité d'ordre ou de concept, non d'une priorité d'âge. Ainsi de ce qu'on met une distinction

de

de priorité entre l'ἓν & le νοῦς, entre l'Unité & l'Esprit, il ne suit nullement que l'un des deux ait jamais existé sans l'autre. Le résultat de tout cela, c'est que le Pere ou l'Unité peut en un certain sens être dit ἄνους, sans Athéisme, ou sans qu'on détruise par-là l'idée d'un Dieu : non-plus qu'on ne détruiroit celle d'une Ame humaine, en mettant une distinction entre le Moi & l'Intellect, ou entre l'Intellect & la Vie. A quoi nous pouvons encore ajouter, que les Platoniciens, d'accord en cela avec leur Maître, enseignent que l'Unité ou la premiere hypostase, contient toute excellence, toute perfection, en est la source originale, est éminemment, comme parlent les Scholastiques, Intellect & Vie, aussi-bien que Bonté; au lieu que la seconde hypostase est essentiellement Intellect, & Participation, bonté & Vie; & que la troisiéme est essentiellement Vie, & par participation, Bonté & Intellect.

353. Le tout bien considéré, il ne paroît donc pas juste de former une accusation d'Athéisme contre ces Philosophes qui défendoient la Doctrine de l'Unité; soit qu'on la prenne dans

un ſens abſtrait ou collectif, métaphyſique, ou purement vulgaire; c'eſt-à-dire, ſoit qu'on diſtingue par préciſion l'unité de l'eſſence ou de l'intellect, puiſque les diſtinctions métaphyſiques des attributs Divins, ne les diviſent point réellement: ou ſoit que l'on conſidére le Syſtême univerſel des Etres, comme n'étant qu'un, puiſque l'union, l'enchaînure & l'ordre de ſes membres, ſuppoſent manifeſtement pour leur Cauſe, une Intelligence ou un Eſprit.

354. L'UNITÉ ſe peut concevoir, ou par compoſition ou par diviſion. Car comme d'un côté l'on peut dire que le Monde ou l'Univers eſt *un* Tout, ou *un* Animal, on peut d'autre part enviſager l'Unité par diviſion ou par abſtraction, comme étant dans l'ordre des choſes antécédentes à l'Eſprit. Auquel des deux ſens qu'on s'arrête, il n'y a point d'Athéïſme, tant que l'Eſprit eſt admis pour préſider au Tout, & pour diriger l'Animal; & tant que l'on ſuppoſe que l'Unité n'exiſte point ſans Eſprit (*a*). Ainſi, ni Héraclite, ni Parmenide, ni Pythagore, ni Platon, ni les Egyptiens, ni les

(*a*) 287. 288.

les Stoïciens avec leur Doctrine d'un Tout & d'un Animal Divin, ni Xenophanes avec son ἓν καὶ πᾶν, ne peuvent justement être mis au rang des Athées. Ainsi, l'Athéïsme moderne des Hobbes, des Spinosa, des Collins, ou de tels autres qu'on voudra, ne sçauroit trouver aucun appui dans la Doctrine ni dans les grands noms de l'Antiquité.

355. PLATON enseigne que la Doctrine de l'Unité sert de moyen
(a) 294. pour élever l'Ame (a) à la connoissan-
295. ce de celui qui existe véritablement. C'est le Dogme d'Aristote & de Platon, que l'identité est une certaine unité. Les Disciples de celui-ci, aussi-bien que ceux de Pythagore, tenoient l'Unité & l'Etre pour la même chose. Conformément à cela, rien ne peut être dit exister, que ce qui est le même. Dans les choses sensibles & imaginables, entant que telles, il ne paroît aucune unité, rien qu'on puisse appeller *un*, antécédemment à tout acte de l'Esprit, puisqu'elles sont proprement des assemblages composés de parties & d'élémens, elles sont en effet plusieurs. Au sujet de quoi Thémistius, ce sçavant Commentateur d'Aristote, remar-

remarque que d'assembler plusieurs notions en une, & de les considérer comme une seule & même chose, c'est l'ouvrage de l'intelligence, & non celui de l'imagination ou des sens.

356. Aristote lui-même dans son troisiéme Livre de l'Ame, dit que c'est l'Esprit qui fait que chaque chose est une, τὸ δὲ ἓν ποιῦν τύτο ὁ νῦς ἕκαςον. Thémistius explique cela plus en détail, observant que comme l'Etre confére l'essence, l'Esprit, en vertu de sa simplicité, confére la simplicité aux Etres composés. En effet, il semble que l'Esprit entant que Personne, est indivisible, qu'il participe en cela à la Divine Unité, & qu'il communique aux autres choses ce qu'il a lui-même reçu d'en-haut. Cette Doctrine est conforme à celle des Anciens, quoique l'opinion contraire qui suppose le nombre une qualité primitive & originale dans les choses, indépendamment de l'Ame, ait prévalu chez les Modernes.

357. Les Péripatéticiens enseignoient, que dans toutes les choses divisibles, il y a quelque chose d'indivis-

divisible, dans toutes les composées, quelque chose de simple. Ils dérivoient cela d'un acte de l'esprit. Ni la simple indivisible unité, ni quelque somme que ce soit d'unités répétées, conséquemment aucun nombre, ne peut être séparé des choses mêmes, & de l'opération de l'esprit. Thémistius va même jusques à affirmer qu'il ne sçauroit être séparé des mots ou des signes; & comme il ne peut s'exprimer sans eux, aussi sans eux, dit-il, il ne sçauroit être conçu. De tout cela l'on peut conclure que hors de l'Ame & de ses opérations, il n'y a dans les Etres créés ni Unité, ni Nombre.

358. De tous les Etres inférieurs, l'Ame humaine, le Moi, ou la Personne est la plus simple essence & la
(a) 347. plus indivisible (a). Le Pere Souverain est l'Unité la plus parfaite. Voilà pourquoi l'essor de l'Ame vers Dieu, est appellé chez les Platoniciens, φυγὴ μόνου πρὸς μόνον. L'Etre Suprême, dit Plotin, excluant toute diversité, est par tout également présent. Nous lui sommes présens, lorsque recueillis en nous-mêmes & séparés du monde & des

des objets ſenſibles, nous ſommes le plus libres & le plus dégagés de toute variété (*a*). Il ajoûte, que dans la contemplation de la Divinité Suprême, l'Ame trouve cette fin, ce repos après lequel elle ſoupiroit, ce que ce Philoſophe appelle être réveillée du ſommeil de ſon corps pour revenir à ſoi.

(*a*) 268.

359. DANS le dixiéme Livre de la Sageſſe cachée ou divine des Egyptiens, on nous enſeigne que l'Etre Suprême n'eſt pas la cauſe d'aucune choſe créée, mais qu'il a produit ou fait la parole, & que toutes les créatures ont été faites par cette parole, qui à raiſon de cela eſt nommée la cauſe des cauſes. Il prétend que c'étoit auſſi la Doctrine des Chaldéens. Platon ſemblablement dans ſa Lettre à Hermias, Eraſte & Coriſque, parle du Dieu Directeur & cauſe de tout, comme ayant un Pere. Dans ſon Epinomis, il eſt enſeigné expreſſément que la parole, λόγος, a fait le monde. De même Saint Auguſtin dans ſon Commentaire ſur le commencement de l'Evangile de Saint Jean, ayant déclaré que Jeſus-Chriſt eſt la Sageſſe de Dieu, par qui toutes

toutes choses ont été faites, observe que cette Doctrine se trouve dans les Ecrits des Philosophes, qui ont enseigné que Dieu a un Fils unique par qui toutes choses existent.

360. Disons donc que quoique Platon joignît à la plus vive & la plus brillante imagination du monde, une intelligence également nette & profonde, il n'est pas à supposer que ni lui, ni aucun autre Philosophe de la Grece & de l'Orient, ait pû par la seule lumiere naturelle acquerir une exacte notion de la Sainte Trinité, ni même que la notion imparfaite qu'ils en avoient, quelque loin qu'elle allât, fut exactement juste. On ne doit pas même croire que ces sublimes ouvertures, d'où partent comme des traits de lumiere au milieu d'une profonde nuit, ayent été tirées du dur rocher de la raison humaine; mais plutôt qu'elles dérivent, dumoins en partie, par la
(a) 298. tradition divine (*a*), de l'Auteur de
301. toutes choses. Ce qui sert beaucoup à confirmer ceci, c'est ce que Plotin observe dans sa cinquiéme Ennéade, que cette Doctrine de la Trinité, d'un Pere, d'un

d'un Eſprit & d'un Ame, n'étoit point une découverte nouvelle, mais un ancien dogme.

261. Il eſt certain que l'idée d'une Trinité ſe rencontre dans les Ecrits de beaucoup d'anciens Philoſophes; j'entends l'idée de trois divines hypoſtaſes. L'autorité, la lumiere, la vie, paroiſſent clairement aux yeux de la raiſon, ſoutenir, pénétrer, animer le Syſtême du Monde ou le Macrocoſme. La même choſe dans le Microcoſme ou petit Monde, paroiſſoit conſerver l'Ame & le Corps, éclairer l'eſprit, mouvoir les affections. On concevoit ces trois choſes comme des principes néceſſaires, univerſels, coexiſtans & coopérans en telle ſorte, qu'ils n'exiſtoient point ſéparément, mais qu'au contraire ils conſtituoient un ſeul Souverain de toutes choſes. Effectivement comment le pouvoir & l'autorité ſubſiſteroient-ils ſans connoiſſance, & comment l'un & l'autre ſeroient-ils ſans vie & ſans action?

362. En toutes choſes il faut une autorité qui établiſſe, une Loi qui dirige, une juſtice qui exécute. Il y a d'abord la ſource de toute perfection,

ou *fons Deitatis ;* ensuite la suprême raison ou λόγος ; enfin l'Esprit qui anime & qui inspire. Nous sommes issus du Pere, illuminés par le Fils, & mûs par l'Esprit. Certainement ce sont autant de dogmes exprès des Platoniciens, des Pythagoriciens, des Egyptiens, des Chaldéens, qu'il y a un Pere, un Fils, & un Esprit ; que ces Trois sont analogues au Soleil, à la lumiere & à la chaleur ; & qu'on les désigne autrement par les termes de principe, d'Esprit & d'Ame ; par ceux d'unité d'intellect & de vie ; par ceux de Bien, de Parole, & d'Amour : que la génération n'est pas attribuée à la seconde hypostase, au
(*a*) 352. νοῦς ou λόγος, relativement au tems (*a*), mais seulement par égard à l'origine & à l'ordre, comme une émanation éternelle & nécessaire.

363. Quoiqu'on puisse aisément croire, qu'il ne se trouve rien sur ce sublime sujet dans les Ecrits humains, qui ne porte le sceau de l'humanité, cependant on ne sçauroit nier que divers Peres de l'Eglise ont jugé à propos d'illustrer le dogme Chrétien de la Ste. Trinité, par des comparaisons & des expressions empruntées chez les plus illustres

illuſtres Payens, qu'ils ont crû n'être pas tout-à fait ignorans de ce Myſtere. C'eſt ce qu'ont amplement prouvé Beſſarion, Eugubinus, & le Docteur Cudworth.

364. AINSI quelque peu Philoſophique que puiſſe paroître cette doctrine à beaucoup de gens dans notre Siécle, il eſt pourtant certain que les Philoſophes les plus ſçavans & les plus fameux de l'Antiquité, ont admis une Trinité en Dieu. Il faut avouer que quelques Platoniciens nouveaux qui faiſoient profeſſion du Paganiſme, paroiſſent s'être étrangement égarés, comme auſſi beaucoup de Chrétiens l'ont fait, en ſuivant avec trop de curioſité les ouvertures données par leurs Prédéceſſeurs.

365. MAIS Platon lui-même regardoit cette doctrine comme un Myſtere reſpectable qui ne doit pas être traité ſans précaution, ni témérairement divulgué. C'eſt pourquoi dans une Lettre à Denys il écrit, ainſi qu'il le déclare lui-même, d'une maniere briéve & énigmatique dans les termes ſuivans qu'il donne pour un abbregé de ce qu'il penſe touchant l'Etre ſuprême, & que, vû qu'ils ſont ſuſceptibles de divers ſens,

je laiſſe à déchiffrer au ſçavant Lecteur. Περὶ τὸν πάντων βασιλέα παντ' ἐςὶ, καὶ ἐκεί-νυ ἕνεκα πάντα, καὶ ἐκεῖνο αἴτιον ἁπάντων τῶν καλῶν, δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα. Platon récommande à diverſes repriſes & avec beaucoup de zéle à Denys, de ne pas ſouffrir que ce qu'il lui communique touchant le Myſtere de la divine Nature, puiſſe tomber entre les mains des ignorans & du vulgaire : ajoutant pour raiſon de la précaution qu'il prend, que rien ne paroîtroit plus ridicule & plus abſurde au commun du Genre humain. Il ajoûte que vû les hazards que peut courir un Ecrit, il eſt plus prudent de ne rien écrire du tout ſur ces matieres, mais de les enſeigner de bouche. C'eſt pour cette raiſon, dit-il, que je n'ai jamais écrit là-deſſus, & qu'il n'y a rien & n'y aura jamais rien de Platon qui paroiſſe ſur ce ſujet. Pour ce qui vient d'en être dit, ajoûte-t-il, il appartient tout à Socrate.

366. Effectivement, ce que ce Philoſophe dit dans ſon Phèdre touchant les Régions qui ſont au-deſſus du Ciel, & la Divinité qui y réſide, eſt d'un tour à n'être ni goûté, ni compris des

des Eſprits vulgaires : ſçavoir une eſſence réellement exiſtante qui n'eſt l'objet que de l'entendement pur, qui n'a ni couleur, ni figure, ni aucune qualité qu'on puiſſe diſcerner par le tact. Il avoit grande raiſon de penſer qu'une pareille deſcription paroîtroit ridicule aux hommes eſclaves de leurs Sens.

367. Pour ce qui eſt de la parfaite contemplation des choſes Divines, il la regarde comme le partage des Ames pures qui ſont dans la pure lumiere, initiées, heureuſes, libres, dégagées de la ſouillure des Corps dans leſquels nous ſommes maintenant empriſonnés, comme des huitres dans leur écaille. Mais dans cette condition mortelle nous devons nous contenter de ces rayons échapés (*a*) qui parviennent juſqu'à nous, (*a*) 335. pour en tirer tout le parti qu'il ſe peut. 337. C'eſt la remarque de Platon dans ſon Théætète, que tant que nous demeurons oiſifs, nous ne gagnons rien du côté de la Sageſſe ; mais que lorſqu'on entre dans une riviere, & que l'on s'y meut de tous côtés, c'eſt le moyen d'en découvrir les gués & les profodeurs. Si nous nous mettons en mouvement & en exercice, même dans l'état préſent nous

pourrons eſpérer de découvrir quelque choſe.

368. PAR un long uſage nos yeux parviennent à diſcerner les objets, même dans une ſombre Caverne : & il n'eſt point de ſujet ſi obſcur qu'en le regardant fixement durant long-tems, nous n'y diſcernions quelque lueur. Tous ſemblent courir après la Vérité, mais peu l'atteignent & la ſaiſiſſent. Certainement quand elle eſt devenuë notre grande paſſion, elle ne laiſſe guére de place aux ſoins ordinaires des hommes, & aux vuës qui les occupent. Il ne ſuffit pas de donner à ſa recherche la premiere ardeur d'une jeuneſſe, qui avec aſſez d'activité peut-être pour pourſuivre un travail, n'a pas aſſez de maturité pour peſer & pour revoir. Celui qui veut faire des progrès réels dans la Science, doit conſacrer l'âge mûr auſſi bien que la jeuneſſe, les derniers fruits de l'Automne, comme les premieres fleurs du Printems, à l'Autel de la Vérité.

Cujusvis eſt errare ; nullius niſi inſipientis in errore perſeverare. Cic.

FIN.

LETTRE



LETTRE

DE

DE L'AUTEUR

DES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

à Mr. T. P.

Contenant de nouvelles Remarques ſur les Vertus de l'Eau de Goudron, & ſur la maniere de s'en ſervir.

VOTRE Lettre m'apprend, Monſieur, qu'à Dublin dans le grand nombre de perſonnes qui font uſage de l'Eau de Goudron, il y en a qui manquent à la préparer comme il faut, ou qui ne la prennent pas de la maniére convenable. Pour obvier à ces in-

convéniens, & rendre l'utilité de ce remede aussi générale qu'il est possible, vous désirez que je donne en abbregé quelques régles & quelques observations sur ce sujet. Les voici.

2. VERSEZ quatre pintes d'eau froide sur une quarte de Goudron liquide; remuez, mêlez bien le tout ensemble, avec une cueillere de bois, ou un bâton plat, durant l'espace de cinq à six minutes. Après quoi laissez reposer le vaisseau exactement bouché, pendant trois jours & trois nuits, afin que le Goudron ait tout loisir de se précipiter au fond. Ensuite l'ayant écumé avec soin, versez ce qu'il y a de clair & le tenez dans des bouteilles bien bouchées, pour votre usage. Par cette méthode vous aurez une liqueur plus forte que par celle que j'ai donnée d'abord dans mon Traité, & qui n'aura rien de dégoûtant, pourvû qu'on l'ait écumée avec soin. C'est là en général la bonne régle, mais comme les estomacs & les tempéramens varient, elle admet quelque latitude. En mettant moins d'eau & remuant davantage, on rend la liqueur plus forte. Ce sera le contraire, si l'on remuë moins, &

& que l'on augmente la quantité d'eau.*

3. Le Goudron dont on s'eſt ſervi de la ſorte, ſi on l'employe une ſeconde fois, n'a plus la même vertu; mais il n'en eſt pas moins propre aux uſages ordinaires. Donner ici du Goudron qui aura déja ſervi, pour du Goudron frais, ce ſeroit une fraude très-préjudiciable. Pour la prévenir, il n'y a qu'à prendre garde que le premier eſt d'un brun plus clair que l'autre. Le ſeul dont j'ai fait uſage juſqu'ici, eſt celui de nos Colonies ſeptentrionales de l'Amérique & celui de Norwège; ce dernier étant moins épais, ſe mêle plus aiſément avec l'eau & paroît avoir plus d'eſprits. Si l'on ſe ſert du premier, comme je ſçai qu'on l'a fait avec ſuccès, la liqueur demande d'être plus long-tems remuée.

4. La bonne eau de Goudron n'eſt pas

* Notez que chaque Gallon ou meſure de quatre pintes, qu'on ajoute dans le même vaiſſeau demande cinq ou ſix minutes de plus qu'on doit employer à remuer l'eau. Enſorte que deux Gallons d'eau ſur deux quartes de Goudron exigent d'être remuées pendant dix à douze minutes.

pas plus pâle que le vin blanc de France, ni d'une couleur plus foncée que celui d'Eſpagne, & elle eſt tout auſſi claire. Si vous n'y appercevez pas ſenſiblement en la buvant une certaine force, vous pouvez conclure qu'elle ne vaut rien. Si vous la voulez avoir bonne, faites-la préparer ſous vos yeux. Ceux qui commencent par la prendre foible, & en petite quantité, parviendront, en s'y accoûtumant, à en prendre davantage, & à la boire plus forte. Selon la ſaiſon ou le goût du malade, il la peut boire froide ou chaude. Dans les coliques, je crois que cette derniere maniere vaut le mieux. Si à la prendre chaude elle le dégoûte, qu'il eſſaye de la boire froide, & au contraire. Suppoſé qu'à quelques perſonnes délicates, elle cauſe d'abord un peu de mal à l'eſtomac, ou des nauſées, on peut en réduire & la doſe & la qualité. En général ces légers inconvéniens peuvent être ou prévenus, ou ſurmontés ſans beaucoup de peine. L'uſage de ce remede n'aſſujettit à aucune précaution génante ſoit pour l'air, ou pour l'exercice, ou la maniere de ſe vêtir, ou le régime: on peut égale-

également en uſer dans tous les tems de l'année.

5. PAR rapport à la doſe dans les maladies chroniques ordinaires, une pinte d'eau de Goudron par jour peut ſuffire, priſe à jeun, à deux, ou à quatre repriſes; c'eſt à ſçavoir ſoir & matin, deux heures après le déjeuner & après le dîner; ceux qui ont l'eſtomac meilleur en prendront davantage. En général les altératifs pris en petite doſe & ſouvent, ſe mêlent mieux avec le ſang. Chacun doit conſulter ſa propre expérience pour ſçavoir en quelle quantité, & dans quel degré de force ſon eſtomac peut ſupporter ce remede. Mais ceux qui ſont travaillés de maladies conſidérables & invétérées, doivent le prendre en plus forte doſe, au-moins une quarte en vingt-quatre heures, en quatre, ſix ou huit fois; ſuivant que cela s'accordera le mieux aux circonſtances & à la nature du mal. Tous les beuveurs de cette claſſe doivent s'armer de patience & de perſévérance dans l'uſage de ce remede, comme dans celui de tous les autres qui, quoiqu'infaillibles & ſûrs, ne peuvent par la nature même des choſes

opérer que lentement la cure des maladies chroniques invétérées. Dans les maladies aiguës, comme dans les fiévres de toutes espece, on doit boire l'eau de Goudron en se tenant chaudement au lit, & la boire en grande quantité, la fiévre disposant toujours le malade à boire, & jusqu'à une pinte par heure ; ce que j'ai vu produire des cures surprenantes. Mais cette eau a un effet si prompt, & ranime si bien les malades, qu'ils se croyent souvent guéris avant que la fiévre les ait tout-à-fait quittés. Ils doivent donc n'être pas trop impatiens de quitter le lit, & de se remettre trop tôt à leurs affaires & à leur maniere de vivre accoutumée.

6. BIEN des gens pourront croire qu'un altérant comme celui-là, qui n'agit qu'avec lenteur dans les maladies chroniques, n'est nullement propre dans les fiévres & les maladies aiguës, qui requiérent un soulagement prompt. Mais j'ose assurer que ce même remede qui, en qualité d'altérant, n'agit qu'avec lenteur dans les maux chroniques, je l'ai trouvé, pourvû qu'on en prenne copieusement, d'une

efficace très-pompte dans les maladies aiguës & inflammatoires. On regardera ſans doute comme une étrange témérité de l'avoir eſſayé dans les fiévres & les pleureſies les plus dangereuſes, ſans y joindre la ſaignée, qui, ſelon la pratique ordinaire, paſſe pour indiſpenſable. Là-deſſus je puis dire qu'il m'eſt tombé entre les mains des malades qui refuſoient abſolument la ſaignée, ce qui m'a obligé d'eſſayer de les guérir par le ſeul uſage de l'eau de Goudron, & que cela m'a toujours réuſſi. Elle ſe trouve donc être à la fois un altérant qui opere inſenſiblement, & un prompt fébrifuge. Si le Lecteur eſt ſurpris de ce que j'avance, j'avouë que je ne le ſuis pas moins. Mais la vérité eſt toujours vérité, & de quelque part qu'elle vienne elle doit être favorablement reçuë. Puiſque les Médecins ſe croyent en droit de traiter des matieres de Religion, j'ai, ce me ſemble, un égal droit de me mêler de Médecine.

7. Je ne prétends point ici faire valoir l'autorité. Je compte la mienne pour rien. C'eſt la raiſon que je reclame, bien commun, auquel tous

les hommes en naiſſant ont un droit égal. J'ai dit mes raiſons dans mon Traité. Pour mes motifs, chacun eſt maître de les imaginer tels qu'il lui plaira. Mais il eut été certainement d'un très-malhonnête-homme, dans le cas où je me ſuis trouvé, c'eſt-à dire, après s'être convaincu pleinement par une longue expérience des vertus & de l'innocence du remede en queſtion, de n'en pas uſer comme j'ai fait. Tous les hommes ſont, je ne dirai pas ſimplement autoriſés, mais obligés de concourir à l'utilité commune. C'eſt dans cette vuë que, ce que je ne pouvois en conſcience tenir caché, je le publie & le publierai, en dépit de la mauvaiſe humeur & des railleries d'un monde, qui ne ſçauroit me traiter plus mal, qu'il n'a traité des gens qui valoient bien mieux que moi.

8. Comme la priſe du matin eſt celle qui répugne le plus aux eſtomacs foibles, ceux qui ſont dans le cas, peuvent en diminuer la doſe, ou même l'omettre au commencement, ou plutôt la remettre juſqu'après le déjeuner & prendre une plus forte doſe le ſoir. L'intervalle après le repas,

n'a pas besoin d'être plus long que d'une heure, pour les estomacs ordinaires, lorsque la liqueur est bien clarifiée & écumée. L'huile qui flotte à la superficie, & qu'on a eu soin d'enlever, doit être mise en réserve pour servir aux ulceres & aux maux extérieurs. Vû la grande variété des cas & des tempéramens, il est bon qu'il y ait différentes manieres de préparer & de prendre l'eau de Goudron. L'expérience fera choisir celle qui conviendra le mieux. C'est à celles qu'on aura occasion de tenter à l'avenir, de déterminer s'il faut mettre quelque différence entre le vieux Goudron & le nouveau, & lequel, selon la différence des arbres qui le produisent, ou des endroits du monde où on le recueille, a plus de vertu médicinale.

9. J'ai fait une seconde sorte d'eau de Goudron pour s'en servir extérieurement en lotion, pour la Gratelle, la Gale, les Ulcères, les Ecrouelles, la Lépre, & autres maux de cette nature. J'en ai vu de très-grands succès, & le recommande à l'expérience des autres. Pour les maux invétérés de cet ordre, il faut boire une quarte

toutes

toutes les vingt-quatre heures, en quatre, ſix ou huit verres : après l'avoir fait aumoins durant quinze jours, il faut appliquer cette eau chaude extérieurement, en faire des fomentations & des bains à diverſes fois dans les vingt-quatre heures, pour guérir & ſécher les ulcères, en continuant toujours la boiſſon. Cette eau pour l'uſage extérieur, ſe fait de la maniere ſuivante. Verſez deux quartes d'eau bouillante, ſur une carte de Goudron, remuez & battez bien fort le tout enſemble avec un bâton ou cueilliere, durant un bon quart-d'heure ; laiſſez-le repoſer pendant ſix heures, & puis verſez-le, & le gardez exactement couvert pour l'uſage. On peut faire cette eau plus foible ou plus forte ſuivant le beſoin.

10. Ce que je viens d'obſerver touchant les lotions, me fait penſer que dans les maladies obſtinées de la peau, dans la lépre, dans une débilité de membres, il ſeroit bon d'eſſayer un bain d'eau de Goudron, mettant dix gallons d'eau bouillante ſur un de Goudron, & remuant les ingrédiens une bonne demie-heure, laiſſant repoſer le

vaisseau huit ou dix heures, avant que d'en tirer l'eau, & prenant ensuite ce bain un peu plus que tiéde. L'expérience se peut faire sur différentes proportions de Goudron & d'eau. Il peut se présenter à Dublin beaucoup d'occasions d'en faire l'épreuve, qui ne se rencontrent pas dans les Provinces.

11. Mes expériences ayant roulé sur une grande diversité de cas & de personnes, je ne fais nul doute que les vertus de l'eau de Goudron ne se manifestent bien-tôt plus pleinement; puisque cette eau est déja devenuë d'un usage fort général, quoiqu'elle ait rencontré dans son chemin ces oppositions qu'éprouve ordinairement toute nouveauté. La grande objection que je vois faire à ce remede, c'est qu'il promet trop. Quoi! disent ses Adversaires, prétendez-vous nous donner une panacée? Chose absurde, chimérique, contraire à l'opinion, à l'expérience de tout le Genre humain. Hé bien, pour parler net, & répondre en forme à cette question, j'avouerai franchement que je soupçonne l'eau de Goudron d'être une panacée. Je puis me tromper, mais cela vaut bien la

peine

peine qu'on en vienne à l'épreuve. Dans l'eſpérance d'obtenir pour le genre humain un ſi précieux avantage, j'eſſuyerai volontiers les railleries qu'excite la propoſition que j'en fais. Et comme cet ancien Philoſophe, qui du haut des toits crioit à ſes Concitoyens, *ſongez à bien élever vos enfans ;* je voudrois me pouvoir placer aſſez haut, & avoir la voix aſſez forte pour crier à tous les infirmes qu'il y a ſur la terre ; *beuvez de l'eau de Goudron.*

12. Apre's avoir ainſi de bonne foi avoué la dette, je dois vous ajouter, Monſieur, que par panacée, l'on n'entend pas une Médecine qui guériſſe tous les Malades ſans exception ; ce qui ne s'accorde point avec notre condition mortelle ici-bas ; mais une Médecine qui guériſſe ou ſoulage toutes les différentes eſpeces de maladies. Et je vous prie, s'il eſt vrai que Dieu nous ait accordé un ſi grand bien, s'il eſt vrai qu'il ait voulu qu'un remede dont la matiere eſt ſi abondante & ſi commune par tout, ait en même tems une efficace ſi univerſelle pour adoucir les miſéres de la vie humaine, faudra-t-il que les hommes n'oſent s'en ſervir de crain-

crainte qu'on ne se moque d'eux, lors sur-tout qu'ils ne courent aucun risque à en faire l'essai ? Or je puis affirmer avec vérité, ne lui avoir jamais vû produire d'autre mauvais effets, que d'exciter quelques nausées ; ce que même on n'aura nul lieu d'apréhender, je croi, pourvû que la liqueur soit tirée au clair, écumée, & mise en bouteilles.

13. J'AVOUE que je n'ai point eû occasion d'appliquer ce remede à toutes les maladies, & je ne prétends nullement démontrerr *à priori* que l'eau de Goudron est une panacée. Cependant il ne me manque pas, ce me semble, de raisons probables qui, jointes à tout ce que j'ai pû observer de faits, fortifient chez moi cette conjecture.

14. JE sçavois qu'on se servoit de Goudron pour préserver le bétail de la contagion ; & l'on peut croire que c'est-là ce qui a donnée naissance à la pratique de boire de l'eau Goudronnée, en qualité de préservatif contre la petite vérole. Mais comme celle dont on se servoit pour cet usage étoit composée d'un mélange de Goudron

dron & d'eau par portions égales, c'étoit une potion fort dégoûtante. Outre cela, comme pour chaque verre qu'on en tiroit, on y remettoit un verre d'eau pure, réïterant cela pendant plusieurs jours, sans substituer de nouveau Goudron, il en résulte que l'eau n'étoit point également imprégnée de son esprit volatil, quoi qu'également soulée de ses particules grossiéres.

15. Ayant donc trouvé que cette potion dégoûtante étoit très bonne contre la petite vérole, pour tous ceux qui pouvoient gagner sur eux d'en faire usage, je commençai de faire attention à la nature du Goudron. Je fis refléxion que c'est un beaume qui découle du tronc âgé de ces especes d'arbres qui conservent une éternelle verdure; qu'il résiste à la putrefaction; qu'il a les vertus de la Térébentine, que l'on sçait en Medecine être très-grandes & nombreuses; mais j'observai en même-tems combien les Térébentines, ou les beaumes sont difficiles à prendre. Je considérai donc distinctement les diverses parties dont le beaume est constitué; qu'elles sont au contraire celles qu'on doit regarder comme une matrice visqueu-

queuſe qui reçoit, arrête & retient les particules les plus volatiles, & les plus actives. J'en conclus alors, que ſi ces dernieres pouvoient une fois ſe ſéparer & ſe dégager des parties les plus groſſiéres, & venir à impregner une liqueur claire qu'on pût boire ſans peine, une telle liqueur ſe trouveroit être un remede de grande efficace & d'un uſage général. Je conſidérai que la Nature eſt, pour préparer les remedes, le meilleur Chymiſte du monde, & que l'odeur agréable & la forte ſenteur du Goudron, y decéle des qualités & des vertús très actives.

16. J'AI depuis long-tems dans l'eſprit une idée conforme aux ſentimens de beaucoup d'anciens Philoſophes; c'eſt que le feu peut être regardé comme l'eſprit animal de ce Monde viſible. Et il me paroît que l'attraction & la ſécrétion de ce feu dans les divers pores, tubes, & conduits des végetaux, eſt ce qui communique à chacune de leurs eſpeces, les vertus qui leur ſont propres; que ce feu ou cette lumiere eſt la cauſe immédiate, s'entend cauſe inſtrumentale & phyſique, du ſentiment & du mouvement, & en

conſéquence de la vie & de la ſanté des animaux. Et c'eſt à cauſe de ce feu ou lumiere ſolaire, que Phœbus, dans l'ancienne Mythologie, fut regardé comme le Dieu de la Médecine. Comme cette lumiere s'introduit à loiſir, & ſe fixe dans le ſuc viſqueux des vieux Pins & des Sapins; auſſi quand on le dégage en partie, & qu'on change ſon véhicule viſqueux, dans un autre plus volatil qui, ſe mélant avec l'eau, introduit abondamment par ce moyen & ſans aucun danger cet eſprit ignée ou lumineux dans toute l'habitude du Corps, on rend un ſervice infini à la Medecine, ſervice qui s'étend à tous les cas, d'autant que toutes les maladies ne ſont réellement qu'un combat entre le principe de la vie, & le *miaſme* particulier, levain morbifique ou *fomes morbi ;* & que rien ne fortifie autant la Nature, & ne lui prête un plus vigoureux ſecours, qu'un cordial qui n'échauffe point.

17. La lumiere du Soleil étant attirée en grande quantité, durant l'eſpace d'un grand nombre d'années ſucceſſives, & ſe trouvant retenuë dans le

ſuc de certains vieux arbres, ſe loge dans une huile ſi déliée & ſi volatile, qu'elle ſe mêle très-bien avec l'eau, traverſe legérement les premieres voyes, & pénetre dans toutes les parties, & juſque dans les plus petits vaiſſeaux capillaires, lorſqu'on l'a une fois dépouillée de la réſine groſſiere qui n'étoit propre qu'à ſoulever le cœur. Suppoſé qu'inſtruit des vertus médicinales de la Térébenthine en tant de différentes maladies, pour leſquelles des Médecins anciens & modernes la vantent, on vienne enſuite à penſer aux dégoûts, aux nauſées qui ſont inſéparables de ce remede, & qui empêchent qu'il ne produiſe ſur le Corps humain tout ſon effet, ſi, dis-je, on réfléchit ſur tout cela, il ſera bien naturel d'en conclure, que pourvû qu'on parvienne à écarter cet obſtacle, on pourra réüſſir à la cure d'un très-grand nombre de maladies.

18. La grande difficulté étoit juſqu'ici de ſçavoir comment ſéparer les particules actives d'avec la ſubſtance peſante & viſqueuſe qui les attire & les retient, & de ménager ſi bien les choſes, que ce qui doit ſervir de véhicu-

cule à l'esprit, ne fut pas d'un côté assez volatile pour s'échapper, ni de l'autre assez épais pour causer de la répugnance. C'est ce que jai trouvé le moyen d'exécuter par la voye la plus simple & la plus aisée, qui donne une liqueur qu'on boit sans peine, aussi claire & aussi fine que le meilleur vin blanc; cordiale, stomacale, qu'il faut garder en bouteille, puisqu'elle est sensiblement remplie d'esprits, quoiqu'ils ne soient pas fermentés.

19. APR'ES avoir essayé diverses expériences sur la quantité d'eau, sur le tems qu'il faut mettre à la remuer & à la laisser reposer, afin qu'elle s'impregne mieux de l'esprit du Goudron, & se clarifie ensuite, je me suis enfin fixé à la recepte mentionnée ci-dessus, comme étant la plus généralement propre à faire que cette salutaire liqueur soit bien impregnée, que les estomacs ordinaires la puissent supporter; & qu'elle puisse être buë avec plaisir par un grand nombre de gens. Là les particules les plus médecinales & les plus actives, c'est-à-dire, les premiers Sels & l'Huile volatile du Baume, étant débarrassés, & séparés de l'huile gros-

grossiere & de la résine visqueuse, forment par leur mutuelle combinaison, un Savon végétal, fin & balsamique, qui non seulement peut s'introduire dans l'estomac & dans les premieres voyes, mais qui s'insinuë aussi jusques dans les plus petits vaisseaux capillaires, & pénétre sans obstacle tout le systême animal ; & cela dans la mesure & la juste proportion que requiert chaque maladie, & chaque constitution particuliere.

20. Les considérations générales que je viens d'indiquer, m'ont conduit à faire des expériences sur quantité de Maux de différente nature, ausquelles je n'aurois jamais pensé sans cela ; & le succès a répondu à mon attente. Des Principes Philosophiques m'ont conduit à faire des épreuves sûres, & c'est sur ces épreuves, que j'ai fondé l'opinion que j'ai des vertus salutaires de l'Eau de Goudron. Ces Vertus s'etablissent sur des expériences & sur des faits, sans dépendre d'aucunes Théories, ou d'aucune chaine des principes spéculatifs. Ces Théories néanmoins, comme j'ai déja dit, ont étendu mes vuës à l'égard de ce remede,

de, & me conduiſant à faire une plus grande varieté d'eſſais, m'ont fait naître le ſoupçon & m'y ont confirmé, que ce pourroit bien être une panacée. Je me ſuis un peu étendu ſur ces détails, dans l'eſpérance que tous ceux qui viendront à les peſer & à les examiner de bonne foi, ne regarderont point la haute eſtime que j'ai conçuë de ce remede, comme l'effet d'une vaine preoccupation, ou d'une aveugle témérité d'Empirique; mais plutôt d'une recherche libre, dégagée de préjugé, & fondée ſur tout ce que ma Raiſon, mon diſcernement, mon expérience m'ont pu fournir de lumieres. On crie beaucoup à la vérité contre l'injuſtice du ſiécle, mais quoiqu'il en ſoit, il y a lieu d'eſpérer que les pillules & les Goutes des Charlatans ne lui feront pas plus condamner l'Eau de Goudron, qu'on ne pend un homme à cauſe d'un vol qu'un autre homme aura commis.

21. Ceux qui ont uniquement à cœur l'avantage du Genre Humain, donneront un libre cours à ce remede. Si quelqu'un agit par d'autres motifs, le Public le regardera de mauvais œil,

&

& se tiendra sur ses gardes. Pour rendre à l'Eau de Goudron, & à ceux qui en boivent, la justice qui leur est dûë, il faut faire grande attention au degré de vigueur, & à l'état particulier de chaque malade. Les maladies griéves & invétérées ne doivent point se traiter comme les maux ordinaires. J'en ai guéri une terrible; la Gangréne dans le sang qui s'étoit manifestée au dehors par divers ulcéres, & qui menaçoit d'une prompte mort, j'en suis venu à bout en obligeant le malade à ne boire d'aucune autre liqueur que de celle-là, plusieurs semaines de suite, & à en boire autant & si souvent que son estomac le pouvoit supporter. Le sens commun suffit pour indiquer dans d'autres cas la conduite qu'il convient de prendre rélativement aux circonstances. Mais on doit s'en remettre là-dessus aux lumieres & à la discrétion, tant de ceux qui donnent les remedes, que de ceux qui le prennent.

22. APRES tout ce qu'on en peut dire, il faut certainement avouer que l'idée de Panacée a quelque chose d'étrange. Ce mot seul choque l'oreille de beaucoup de gens, & révolte la plu-

part des eſprits accoûtumés qu'ils ſont à ranger la Médecine univerſelle, en même Catégorie avec la Pierre Philoſophale, & la Quadrature du Cercle. Leur principale raiſon, ce me ſemble, ſi ce n'eſt même la ſeule, conſiſte en ceci, qu'il leur paroît incroyable qu'une même choſe produiſe des effets contraires; ce qui doit arriver en effet, pour pouvoir guérir des maladies opposées. Cependant il n'y a là rien que l'expérience ne vérifie tous les jours. Le lait, par exemple, reſſerre les uns, & lâche les autres. Ceci regarde la poſſibilité d'une Panacée en général. Pour ce qui eſt en particulier de l'Eau de Goudron, je ne dis pas que ce ſoit une Panacée, ſeulement je la ſoupçonne de l'être. Le tems & l'expérience nous apprendront ce qu'il en faut croire.

23. MAIS de quoi je ſuis très-ſincérement perſuadé, après ce que j'ai déja pû voir par moi-même, c'eſt que l'Eau de Goudron peut ſe boire en toute ſûreté & avec ſuccès, pour la cure ou le ſoulagement d'un grand nombre de Maladies, comme des Ulcéres, de la Galle, de la Teigne, de la Lépre, des Maladies ſecrettes, & de toutes celles

les qui ont leur ſource dans la corruption du ſang ; de toutes les eſpeees de Scorbut, des maux de Poumon, d'Eſtomac & d'Entrailles, des douleurs de Rhumatiſme, de Goutte & de Nephrétique ; des Migraines, maux de tête invétérés, Pleuréſies, Péripneumonies, Eréſypéles, petite Vérole & Fiévres de toutes les ſortes; Coliques, maux de Nerfs, Hydropiſies, maux de langueur, & autres Maladies *. Non-ſeulement cette Eau ſalutaire a le don de guérir, elle a celui d'entretenir la ſanté. C'eſt un préſervatif contre l'infection, & juſqu'à certain point contre la vieilleſſe, entant qu'elle redonne de nouveaux eſprits, & qu'elle ranime le ſang. La nature & l'analogie des choſes, auſſi-bien que les ſuccès étonnans dans les fiévres de toutes les ſortes, me porte même à croire que l'Eau de Goudron doit être très-efficace contre la Contagion, ſoit comme antidote, ſoit comme remede.

24.

* Obſervez que dans les Fiévres intermittentes on doit la boire chaude & ſouvent, à petits verres, durant & après l'accès, & la continuer l'eſpace de pluſieurs jours, pour prévenir le retour.

24. MAIS j'appréhende fort qu'aucune Médecine ne soit capable d'arrêter les ravages de cette horrible peste des Eaux distillées; la chaleur de l'Alembic communiquant aux esprits qui s'y distillent une qualité caustique & coagulante, quels que puissent être les ingrédiens & la base de ces sortes d'eaux. Elles agissent comme un poison lent, pour dessécher les parties nobles, & pour détruire à la fois la force & la santé du Corps, avec celle de l'Ame. J'apprends que cette peste du Genre Humain se répand de plus en plus dans ce Pays, qui n'est déja que trop clair-semé d'habitans. Je suis, &c.

AUTRE LETTRE

DE L'AUTEUR

A Mr. L.

EN réponse aux queſtions que vous me faites touchant l'Eau de Goudron, voici ce que j'ai à vous dire.

Je n'ai jamais ſçû qu'on en fît uſage dans aucune des parties de l'Amérique où j'ai été, mais j'ai appris qu'on la prenoit en Caroline comme un préſervatif contre la petite Vérole; c'eſt ce qui me fit réſoudre, lorſque cette maladie régnoit dans mon Diocèſe, d'en tenter l'expérience. Le ſuccès fut admirable; non-ſeulement en qualité de préſervatif, mais en qualité de remede. Ce qui m'engagea à tirer de là pluſieurs conſéquences, à faire divers raiſonnemens & diverſes expériences, concernant l'uſage de l'Eau de Goudron, dans d'autres maladies, auſſi-bien que dans la petite Vérole, pour laquelle ſeule j'avois ouï dire qu'on s'en ſervît en Amé-

rique. Mais au-lieu que l'eau dont on uſe en Caroline eſt épaiſſe & dégoutante, je trouvai les moyens, après des eſſais réïterés, d'en faire d'une autre ſorte, qui eſt claire & nullement déſagréable. J'ai trouvé par quantité d'expériences que ſes vertus ſont d'une grande efficace dans la plupart des maladies, ſi ce n'eſt même dans toutes. Mais tout cela eſt expoſé plus au long dans la ſeconde Edition du * Siris faite à Dublin, & ſpécialement dans une Lettre à Mr. T. P. qu'on ajoute à cette Edition, que j'ai donné ordre de vous envoyer de Dublin, à cauſe qu'elle contient divers changemens qui rendront votre Traduction plus récommandable. Quant à ce que vous demandez ſi ce ſont les Indiens ou les Blancs, qui ſe ſont aviſés les premiers de l'uſage de l'Eau de Goudron, je ne puis rien en dire avec certitude, mais je crois que ce ſont les Indiens.

Pour votre autre queſtion, ſçavoir, comment je ſuis parvenu à découvrir la grande étenduë de la vertu de cette eau, & ſes différentes propriétés, je ne puis

* C'eſt le Titre de l'Ouvrage en Anglois.

puis que répéter ce que j'ai déja touché ci-dessus, sçavoir que ç'a été en raisonnant, en faisant des observations & des expériences. C'est ce qui est déduit plus amplement dans la Lettre que j'ai déja citée. Je finis en priant Dieu de bénir * votre entreprise, afin qu'elle tourne à votre satisfaction & à l'avantage du Genre Humain. Je suis, Monsieur, votre, &c.

* La Traduction en Allemand.

De Cloyne le 3.
Décembre 1744.

F I N.





